

B. VII

19



L.F.C

B5824

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques, concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

FÉVRIER, 1785.

209744
4.3.27

A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine;

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

1861

1862

1863

1864

1865

1866

1867

1868

1869

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

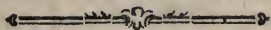
FÉVRIER, 1785.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

AVENTURES DE CLAMADÈS

ET DE CLARMONDE.



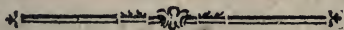
CE Roman, dans l'origine, passe pour être espagnol ; & c'est en cette qualité que Madame L. G. D. R. le publia en françois en 1733. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a point le goût du terroir, & qu'il ne présente

A ij

nulle part le caractère de l'esprit castillan. Il n'en est pas moins attrayant par l'imagination, le merveilleux, & l'intérêt qui y régne. Il ne lui manquoit que d'être écrit. On fait qu'un Roman, qui n'a que ce défaut, est à refaire. C'est un service que lui rendit un Amateur illustre, M. le Comte de Tressan, en 1777 (1^{er} vol. d'Avril). Un Littérateur, à qui le projet de cet Académicien étoit inconnu, s'occupoit en même temps du même objet. En voyant paroître le Roman de M. le Comte de Tressan, il renferma le sien dans son portefeuille, & ne l'en fit sortir que pour le lire à quelques gens de goût, qui, ayant comparé les deux Romans, reconnurent qu'ils n'avoient rien de commun ensemble que les noms, & le canevas primitif; que la seconde moitié du moins différoit totalement; que la manière diverse de traiter le même sujet en faisoit disparoître l'identité; que l'imagination y prenoit l'essor par diverses routes; que les détails n'étoient pas homogènes; qu'en un mot, sous le même cadre, c'étoit deux tableaux différens. N'a-t-on pas vu sur la Scène françoise les mêmes sujets se représenter de diverses manières sous différentes plumes? Ces prétendues répétitions n'ont-elles pas lieu tous les jours en peinture, en sculpture, & toujours avec un nouveau succès? Ce sont les

fruits d'une émulation louable , où les forces des Artistes se mesurent , comme autrefois celles des Athlètes. Ici , au surplus , on n'a nullement eu la prétention de lutter contre le Cléomadès de M. le Comte de Tressan , puisqu'on n'a eu connoissance de cette production qu'après-coup. Ainsi les Critiques sont dispensés d'assimiler l'un à l'autre pour en porter leur jugement. Quant à cette classe de Lecteurs , qui n'est peut-être pas la moins raisonnable , & qui ne lit une brochure que pour son amusement , toutes les distinctions dans lesquelles nous venons d'entrer , sont de trop. On a manqué ou rempli le but à leur égard. Avec eux , tout se réduit là.

Notre excuse , si nous en avons besoin , sera l'obligation où nous sommes de dénaturer le moins qu'il est possible , les Romans que nous extraions , même en cherchant à les embellir.



DOCTIVE, fille du Roi de Castille ; fut déclarée Reine après la mort de son père. Elle avoit épousé Marcadite , fils du Roi de Sardaigne , & ce Prince la suivit en Castille ; quand elle y retourna pour monter sur le trône , qu'elle

voulut partager avec son époux. Ils eurent de leur mariage un fils nommé Clamadès, Prince des plus accomplis, & trois filles, dont la beauté fut bientôt célèbre dans toute l'Espagne. A l'égard de Clamadès, les qualités héroïques de son cœur, répondoient aux grâces & à la noblesse de ses traits. Il obtint la permission de voyager en Allemagne & en France, où il se fit admirer par son adresse & par sa force, dans les Joutes & dans les Tournois. De retour en Castille, il fut armé Chevalier par son père, prit le commandement de ses troupes, & tailla en pièces une armée formidable, commandée par cinq Rois qui avoient entrepris de détrôner Doctive. Le bruit de cette victoire signalée répandit son nom dans toute l'Europe.

Alors l'alliance de Marcadite fut recherchée, à l'envi, par tous les Souverains de la terre. Trois Rois Africains, informés de la rare beauté des trois Princesses de Castille, Hélior, Soliadise & Maxime, tinrent conseil eutr'eux, & délibérèrent de les demander en mariage. Le premier se nom-

moit Mélicandre; il étoit Roi de Barbarie. Le second se nommoit Bardigante; il étoit Roi d'Amoraste; & le troisième, Roi d'Ungarie, se nommoit Cropardo. Ces trois Aspirans n'étoient pas seulement Rois; ils étoient encore Mages, c'est-à-dire, très-experts dans les sciences ocultes de la Magie. La Méchanique étoit leur amusement favori; & , comme dans l'exercice de cet art ils joignoient les ressources de la Féerie à celles de l'adresse, on ne voyoit sortir de leurs mains que des prodiges, propres à jeter dans le dernier étonnement tous ceux qui en étoient spectateurs.

Ces trois Rois s'étant communiqué le dessein qu'ils avoient de voyager en Castille, convinrent entr'eux, pour prévenir toute rivalité, que Mélicandre demanderoit la Princesse Hélior; que la Princesse Soliadise feroit le partage de Bardigante, & que la Princesse Maxime feroit celui de Cropardo. Les deux premiers étoient beaux & bien faits, mais extrêmement bazanés. Pour Cropardo, c'étoit un monstre de laidur, tortu par les jambes, bossu par

le dos, borgne de l'œil droit, & plus long d'un demi-pied par un bras que par l'autre.

Seigneurs, dit-il à ses deux Associés, vous êtes Africains comme moi; & vous savez que c'est en Castille une exclusion à toute alliance. J'ai de plus que vous, contre moi, une laideur capable d'effaroucher la Princesse Maxime, qu'on dit être la plus belle des trois filles du Roi Marcadite. M'en croirez-vous? Ne nous présentons point de prime-abord à titre de gendres: nous serions sûrs d'être éconduits. Dis-simulons nos prétentions. Faisons chacun parade de quelque merveille de notre façon, en présence du Roi Marcadite, qui est un Prince très-curieux de toutes les productions des arts; & lorsque nous le verrons le plus engoué des trois chefs-d'œuvre présentés à ses yeux, nous lui dirons qu'ils sont à lui, s'il nous accorde à tous trois une grâce. Il ne manquera pas de s'engager par serment à nous l'accorder, sans prendre la précaution de nous faire expliquer sur la nature de cette faveur; alors il n'y aura plus à s'en dédire. Enchaîné

par sa promesse, il ne pourra plus nous refuser les trois Princesses, objets des vœux de tant de Princes.

Le conseil de Cropardo fut très-goûté par Mélicandre & Bardigante. Il y a peu d'hommes, & sur-tout de Princes, lui dirent-ils, qui sachent, comme vous, se rendre justice sur des imperfections naturelles. C'est une preuve de votre bon esprit. Nous déférons donc à votre avis. Occupez-vous de quelque opération capable de produire un grand enthousiasme dans un esprit curieux; nous allons, de notre côté, mettre aussi la main à l'œuvre. L'accord fut fait ainsi, & chacun d'eux employa son industrie à inventer quelque machine qui pût surprendre agréablement le Roi Marcadite.

Quand ces trois Princes, par le secours de leur profonde science en mécanique, & avec l'aide des ressources auxiliaires de la Féerie & de la Magie, eurent achevé ce qu'ils se proposoient de faire, ils partirent d'Afrique, & s'acheminèrent vers Tolède. Le Roi Mélicandre avoit fabriqué d'un or de ducats, une poule & trois poust-

fin. Cette poule marchoit devant ses élèves ; & , quand ils avoient un peu marché , ils s'arrêtoient & formoient une sorte de concert , égal en mélodie à ceux des rossignols. Le Roi Bardigante , à qui Mélicandre fit voir sa poussinière , se proposa , par une noble émulation , de surpasser cet effort de l'art , & fondit en argent très-pur diverses pièces , dont les compartimens réunis représentoient un nain sonnant de la trompette ; mais il prévint que par la vertu magique qu'il y avoit attachée , cette trompette ne devoit faire du bruit & donner l'alarme , que quand on projetteroit quelque trahison contre le Roi de Castille.

Cropardo avoit un désavantage à l'égard de ses deux émules , celui d'une laideur révoltante. Il chercha , dans son double art , de quoi se mettre à l'abri d'une disgrâce qu'il prévoyoit inévitable , même en dépit du serment qu'il étoit sûr de surprendre à Marcadite. Il ne chercha point à surpasser ses rivaux en adresse ; mais il porta toute son attention à composer une machine qui le mît en état d'obtenir

de force ce qu'on lui refuseroit de plein gré.

Quand tous ces préparatifs furent faits, Mélicandre se présenta le premier à la Cour du Roi Marcadite, à qui il fit voir sa poule & les trois poussins automates, qui le remplirent d'admiration. Il voulut aussi-tôt en savoir le prix, pour en faire l'acquisition. Je suis Roi & non trafiquant, répondit Mélicandre : si toutefois, beau Sire, cette couvée merveilleuse excite vos souhaits, j'ai, en retour, une grace à vous demander; & la couvée est à vous. En ce cas, dit Marcadite, cette famille volatile m'appartient; car je jure, par l'épée que je porte, de vous accorder tout ce que vous exigerez en échange. Je m'en fie à votre parole royale, reprit l'Africain; & du même temps, sur un signe qu'il fit, la poule & les poussins artificiels, recommencèrent leur manège, & finirent par s'aller percher sur les genoux & sur les épaules du Monarque Castillan. Ce bon Prince étoit encore émerveillé & tout interdit de ce prodige, quand le Roi de Barbarie ajouta : réservez, beau

Sire une partie de votre admiration pour les merveilles que vont déployer devant vous, deux autres Rois, mes confrères, Africains comme moi, & mes associés dans le grand art de la Magie mécanique. A peine Mélicandre avoit-il cessé de parler qu'on vit entrer Bardigante, Roi d'Amoraste. Celui-ci, en saluant le Roi de Castille, mit à terre, devant lui, son petit nain-trompette, & déclara que si quelqu'un du Palais avoit fait au souverain quelque trahison, ou même quelque supercherie ou infidélité, il eût à l'instant à confesser son tort, sans quoi il seroit infailliblement reconnu, & déclaré coupable par le nain. Cette menace ne produisit d'autre effet que de faire rire les Courtisans, qui se figurèrent que le Roi d'Amoraste plaisantoit; mais, par l'issue de l'aventure, il n'y eut pas à rire pour tout le monde: car le nain automate ne fut pas plutôt libre de ses mouvemens, qu'il alla droit à un petit Page fort malin, nommé Don Diégo Spadille, qui, voyant la statue magique s'avancer vers lui, recula quelques pas, & se disposa à

prendre la fuite ; mais le nain ne lui en laissa pas le temps , & s'élançant sur la tête du Page , il s'y tint fermement huché comme le coq d'une girouette , & se mit à sonner de la trompette avec un bruit effroyable. Aussitôt le Roi de Castille , qui se douta du genre de délit , ordonna que Spadille fut exactement fouillé. L'enquête ne fut pas longue : on lui trouva , dans sa poche droite , deux œufs de paon , & , dans sa poche gauche , deux œufs de cigne , qu'il venoit de dérober subtilement dans le parc. Marcadite alloit décerner une punition rigoureuse , mais , à la prière de Bardigante , la peine fut commuée : le Page en fut quitte pour aller remettre les œufs en place , & pour garder les arrêts jusqu'à ce qu'ils fussent éclos. Le Roi & toute la Cour de Castille ne pouvoient se lasser d'admirer l'industrie du premier , & du second chef-d'œuvre magico-mécanique , quand Bardigante , reprenant la parole : que fera-ce donc , beau Sire , dit-il , quand vous verrez le dragon de liège de mon confrère en Royauté , & mon émule en Sorcelle-

rie, le célèbre Cropardo, Monarque de la contrée Ungarienne? Mais, si je ne me trompe, le voici qui plane sur ce même dragon, au-dessus de votre jardin. Descendons promptement, dit aussi-tôt le Roi de Castille, prodigieusement ébahi de tout ce qu'il voyoit & entendoit.

Tandis que le Majordôme prend sous sa garde le nain d'argent, & la couvée d'or, le Roi Marcadite, suivi des Rois de Barbarie & d'Amoraste, & d'une foule de Courtisans, descend au jardin, & voit avec surprise manœuvrer dans l'air, fort au-dessus de sa tête, un cavalier, bizarrement affublé, & monté sur un dragon, à quatre aîles.

Quand Cropardo eut assez rabattu son vol pour être à portée de se faire entendre, beau Sire, s'écria-t-il, les Rois Mélicandre, Bardigante & moi, sommes venus d'Afrique pour vous offrir trois présens inappréciables, à savoir un couvée d'or, automate; un nain-trumpette, automate; & ce dragon de liége, également automate, au moyen duquel on peut parcourir

tout l'espace des airs, & se transporter, avec une incroyable célérité, aux pays les plus lointains. Ces trois trésors sans pair sont à vous, si vous vous engagez par serment à accorder à chacun de nous la première grâce qu'il vous demandera. Marcadite, dans le ravissement où il étoit, ne se fit pas prier pour renouveler à Bardigante, & à Cropardo, le même serment qu'il avoit déjà fait à Mélicandre. A peine l'eût-il prononcé, que Cropardo toucha terre, & descendant de dessus son dragon, il en présenta la bride à Marcadite, à qui, pour lors, il dit : recevez, beau Sire, ce présent, & les deux autres, de vos trois gendres, car la grâce que nous vous demandons, chacun, c'est l'alliance de la Princesse Hélior, pour le Roi de Barbarie; celle de la Princesse Soliadise, pour le Roi d'Amoratte; & celle de la Princesse Maxime pour moi, qui suis Roi d'Ungarie, & qui me nomme Cropardo, pour vous servir.

Le Roi de Castille étoit si enthousiasmé des trois présens. qu'il confirma sa promesse, en déclarant ses gendres

les trois Rois Africains ; & , sur l'heure , il remonta les degrés du Palais avec eux , pour les présenter , en cette qualité , aux Princesses ses filles. Ce fut alors que Cropardo se trouva embarrassé , car il s'attendoit bien à être requis de se desaffubler de l'espece de masque qu'il avoit mis , sous prétexte que cette sorte de coëffe , étoit nécessaire à un Cavalier volant. Il ne doutoit point non plus qu'on ne l'engageât à prendre d'autres habillemens , & à quitter le large froc de toile-cirée , qu'il avoit pris pour voyager dans la région des nuées , & qui l'aidoit à déguiser en partie l'éminence de sa bosse. En effet , le Grand'Maître de la garde robe assisté de quatre Officiers de la Chambre , vint lui faire quitter , malgré lui , ce travestissement , ignorant les raisons que le Roi d'Ungarie pouvoit avoir de le garder plus long-tems. Et cependant , le Roi de Castille , sans attendre que la toilette de Cropardo fut achevée , présenta Méléandre à Helior , & Bardigante à Soliadise. Ces deux Princesses trouvèrent les deux Africains de leur goût , malgré le teint

extremement basané de l'un & de l'autre. Nos galans, mirent l'accueil à profit, exigèrent à l'instant même l'exécution des promesses de Marcadite, & le firent consentir à laisser partir ses deux filles avec eux, pour leurs Etats d'Afrique. Jamais mariage de Souverains ne fut proposé, conclu & terminé aussi brusquement. Il y en avoit une bonne raison. Les Rois de Barbarie & d'Amoraste, craignoient l'effet de la vue du hideux Cropardo, leur confrere, quand il viendrait à paroître à visage découvert : C'est ce qui leur fit hâter leur départ, & celui des deux Princesses, avec une promptitude dont les annales d'aucune Cour ne fournissent d'exemple.

Autant Mélicandre & Bardigante étoient expéditifs, autant Cropardo l'étoit peu. Il avoit si bien noué & renoué les lacets de son masque, qu'on ne pouvoit venir about de le défencaisser. A la fin, une Demoiselle du Palais qui fut appelée à cette opération, trancha le nœud-gordien de la difficulté, avec une paire de ciseaux. On vint à bout par ce moyen d'enlever cette coëffe

myfterieuse , qui recelloit le vifage le plus laid , le plus révoltant à voir , précifement dans le moment où le Roi de Caftille , tenant par la main la Princeffe Maxime , la conduifoit à l'appartement de la Reine fa mere , & paffoit par cette Gallerie où s'achevoit la toilette du plus difforme des hommes. La Princeffe ne l'eut pas plutot envifagé qu'elle tomba évanouie , à la renverfe ; Marcadite connut alors toute l'indifcretion du ferment qu'il avoit fait. Mais il n'y vóyoit point de remede. Il ordonna aux Dames du Palais de fecourir fa fille , & de la difpofer à donner , bongré , malgré , fa main au Roi Cropardo.

Tandis que ceci fe paffoit au Palais , le Prince Clamadès revenoit du Parc , où il avoit chaffé , & ren-
troit par le Jardin. Il apperçut le dragon de liége , & s'étant fait in-
ftruite de fon ufage , & de l'acquifition que fon pere venoit d'en faire , il n'héfita pas à monter dessus ce nou-
veau Pégafe , pour en faire l'effai par lui-même. Après s'être mis en selle entre les quatre aîles , il prit en main

la bride & lui ferra les flancs ; mais l'indocile monture ne bougea point. Alors il se mit à chercher où pouvoit être la clef qui servoit à la faire mouvoir ; & il découvrit , au côté droit de la tête du monstre , une cheville de bois , à laquelle il fit faire un tour. Aussitôt le Dragon agita ses aîles , & empotta le Prince à perte de vue dans les hautes régions de l'air.

Cette nouvelle ayant été rapportée au Roi de Castille , il en fut allarmé , & courut promptement vers le Roi Cropardo , le prier de faire revenir son fils , qui avoit été emporté par le Dragon. L'Africain s'excusa de ne pouvoir apporter aucun remède à l'imprudence du jeune Prince. Votre fils est perdu sans ressource , dit-il à Marcadite , s'il ne s'avise point de faire usage de la cheville de déclin , comme il s'est servi de la cheville d'ascension. A cette réponse le Roi Marcadite , se mit dans une furieuse colere contre le Roi Cropardo , lui retira la parole qu'il lui avoit donnée de lui faire épouser la Princesse Maxime , & lui défendit de retourner dans ses Etats ,

avant que le Prince Clamadès ne fût revenu à Toledé.

Cependant Clamadès étoit toujours porté dans l'air. En peu de tems il se trouva si éloigné de la terre, qu'il ne favoit plus où il étoit. Au lieu toutefois de perdre courage, il s'assura sur son Dragon, & s'occupa des moyens de le faire retourner à l'endroit d'où il étoit parti, ou, du moins, de lui faire fléchir son vol, qui, jusqu'alors, avoit décrit une diagonale ascendante. A force de chercher, il trouva sous sa main, dans l'oreille gauche du Dragon une cheville semblable à la première, qu'il tourna en sens contraire, & tout aussi-tôt il s'aperçut qu'il descendoit diagonalement à peu-près comme fait une boule abandonnée à elle même sur un plan incliné. Connoissant par cette découverte la manière de gouverner le dragon de liege, il prit une nouvelle assurance, & se promit de revoir bien-tôt la Castille, quoique dans l'espace de quelques heures ce dragon l'eût transporté jusqu'en Toscane.

Le Duc Carnuante regnoit dans cette

partie de l'Italie. Il y habitoit pour lors une maison de plaifance appelée le *Château-Noble* ; & ce fut fur une des tours de ce château que le dragon ailé s'arrêta. Clamadès laiffa fon dragon , fur fa bonne-foi , contempler les aftres fur la platte forme de cet obfervatoire : quant à lui , il entra dans cette tour , fuivit la rampe d'un escalier tortueux , & parvint ainfi à une grande falle , dans laquelle il vit des tables couvertes encore de riches vaiffelles , de mets , & de vins exquis. On pouvoit juger à certains plats qui avoient encore un refte de chaleur , que les convives de ces tables s'en étoient retirés depuis peu. Les gens destinés à les defservir étoient occupés dans quelque autre pièce. En effet , ils étoient à jouer aux dez ou à s'ennivrer entr'eux. Le Prince Clamadès avoit gagné de l'appétit à la chaffe , & plus encore à fon voyage aërien ; il s'affit , fans façon , à l'une de ces tables , y but & y mangea tant qu'il voulut , fans que perfonne vînt le troubler.

La curiosité le porta à pénétrer dans un fuperbe logement qui communi-

quoit à la tour. Il entra d'abord dans une vaste pièce, où il trouva un géant endormi sur un banc, avec des armes autour de lui. Par la légende de l'écu de cet Argus infidèle, le Prince Clamadès apprit que la fonction de ce géant étoit de garder l'entrée de l'appartement de la belle Clarmonde, fille du Duc Carnuante. Cette découverte lui inspira l'envie de pousser plus loin; car la vue d'un géant, fût-il même éveillé, n'étoit pas capable de faire reculer ce généreux Prince. Il passa donc dans une galerie, au bout de laquelle il trouva encore une chambre, où repositoient trois jeunes demoiselles du palais, ou filles d'honneur, dont la première se nommoit Florette; la seconde, Gayete; & la troisième, Liade. Leurs noms étoient écrits sur un tableau, en lettres d'or: on y lisoit en titre: FILLES D'HONNEUR DE LA PRINCESSE CLARMONDE. QUE NUL HOMME NE SOIT ASSEZ TÊMÉRAIRE POUR METTRE LE PIED DANS CETTE CHAMBRE. Cette défense irrita la curiosité du Prince de Castille. Il s'arrêta à chaque lit, il contempla à loisir les charmes de trois des

plus jolis minois qu'il eut encore vus. Tout autre que le fils d'un Souverain eût borné ses vœux à une aussi agréable rencontre , & n'eut pas cherché d'autre bonne fortune ; mais Clamadès ne vit , dans celle-ci , que le prélude & l'annonce d'une plus grande. Son attente ne fut point trompée. S'étant avancé dans une autre chambre superbement meublée , il y vit un lit sur lequel étoit représenté en riche broderie d'or , d'argent , & de soie , les noces de Cupidon & de Psyché. Jamais l'art n'avoit si-bien atteint la nature. Clamadès s'approche de ce lit pour en considérer les merveilles. Quelle est sa surprise ! Il y voit une jeune Princesse , ou plutôt une Divinité , plus belle encore que la Psyché , dont l'étoffe qu'il touche représente l'histoire. C'étoit l'adorable Clarmonde , qui dormoit , les cheveux épars & tombans en ondes sur un sein plus blanc que l'albâtre. A la vue de cette beauté ravissante , Clamadès se sentit tout-à-coup embrasé de tant d'amour , qu'il ne put résister à la tentation de lui baiser la main. Clarmonde s'éveilla

en sursaut ; & le courroux qui s'empara d'elle , à l'aspect de l'audacieux inconnu , fut si violent , qu'elle chercha vainement en quels termes l'exhaler. Le coupable ne put soutenir l'arrêt fulminant écrit en traits de flammes dans deux beaux yeux irrités. Il emprunta le langage & la posture d'un suppliant ; & , se rappelant fort à propos , en ce moment , une complainte castillane , il la chanta à demi-voix à l'idole courroucée qu'il se proposoit de fléchir. Cette complainte étoit presque , mot pour mot , la chanson aujourd'hui en vogue dans nos concerts français :

Par pitié , daignez vous rendre ;
Que l'Amour se fasse entendre :
Pour le larcin d'un baiser ,
Ne peut-on vous appaiser ?



Cette flamme qui vous blesse ,
Est l'ouvrage de vos traits :
Quand vous l'allumez , Princesse ,
En craignez-vous les effets ?



Par pitié , daignez vous rendre ;
Que l'Amour se fasse entendre :
Il vous dira qu'un baiser
Entre Amans doit s'excuser.....

Entre Amans ! Entre Amans ! (interrompit la Princesse, avec une colère qui la rendoit encore plus charmante) *eussiez-vous mille têtes, si vous n'étes pas Léopatris, fils du Roi Barcaba & qui doit être mon époux, je vous jure que vous n'échapperez pas à la mort.*

Clamadès, entendant ces paroles, les mit à profit pour se tirer de ciise. Le plus vaillant héros, en bonne fortune, est souvent réduit à la dissimulation. Le nôtre prit soudain, d'après ce qu'il venoit d'entendre, le parti de se faire passer pour ce Léopatris à qui la Princesse paroissoit si disposée à pardonner. Elevant donc quelque peu la voix avec une assurance affectée, calmez votre courroux, belle Clarmonde, lui dit-il, je suis cet heureux Léopatris, qui doit bientôt posséder en vous l'objet le plus charmant de la terre.

A quel dessein, Prince, vous êtes-
Février 1785. B

vous , à cette heure , introduit dans ma chambre ?

J'y suis venu secrettement, Madame, pour juger par moi-même si ce que le Roi Barcaba m'a dit de votre beauté est conforme à l'idée que je m'en suis faite ; & je m'apperçois que ses Ambassadeurs ne lui ont pas fait un récit assez fidèle.

Je pourrois, Prince, répliqua gracieusement Clarmonde, me plaindre également des Ministres du Duc de Toscane, mon père, qui m'ont, à ce que je vois, déguisé une partie de la vérité sur votre compte. Mais je leur pardonne, ajouta-t-elle, parce qu'ils n'en ont sans doute usé de la sorte, que pour me surprendre agréablement.

Elle appella aussi-tôt ses trois filles d'honneur, qui furent bien étonnées de voir avec Clarmonde un jeune étranger qu'elles ne connoissoient point. Revenez de votre surprise, leur dit-elle ; vous voyez, dans cet inconnu, le Prince Léopatris que mon père me destine pour époux.

Tandis que Florette, Gayette &

Liade regardoient avec admiration le feint Léopatris, il sortit de la chambre de Clarmonde, pour lui laisser la liberté de se faire habiller, & passa dans un jardin qui n'avoit d'entrée que par cette chambre. Quand la Princesse fut parée d'un de ses plus riches habits, elle vint dans ce jardin s'entretenir avec Clamadès. Il commençoit à faire grand jour. Ce n'étoit plus sous des lambris éclairés d'une simple lampe nocturne, que Clarmonde laissoit entrevoir sa beauté; c'étoit sous un ciel lumineux qu'elle l'exposoit aux yeux de celui qui auroit bien voulu être le véritable Léopatris. Il ne put voir tant de charmes dans tout leur éclat sans donner à l'amour une nouvelle prise sur son cœur; & la douceur, les agrémens de la conversation de Clarmonde, achevèrent de le rendre le plus amoureux des hommes.

Comme ils gautoient ensemble le plaisir du plus doux entretien, les rayons du soleil venant à frapper sur les yeux du géant, ce gardien s'éveilla, & il regarda par une fenêtre qui don-

noit sur le jardin de la Princesse. Son étonnement fut inexprimable, de voir un inconnu assis auprès d'elle ; il en brisa son banc de rage , & courut promptement confesser à Carnuante la surprise qu'on lui avoit faite pendant le peu de repos qu'un sommeil accablant l'avoit contraint de prendre. Le Duc fit aussi-tôt appeller Florette , à qui il demanda le nom de l'inconnu qui étoit dans le jardin avec la Princesse. C'est , lui répondit-elle , Léopatriis, fils du Roi Barcaba.

Carnuante attribua à une tendre impatience la visite secrète du jeune Prince. Il se fit promptement vêtir, & descendit au jardin, suivi des principaux Officiers de sa Cour. Un désir curieux , dit-il à Clamadès en l'embrassant, vous à fait tromper la vigilance de mon géant Orlando. Je ne fais si vous êtes satisfait de votre recherche , au point de ne pas plaindre les pas qu'elle vous a coûtés. Quoiqu'il en soit , Seigneur, vous avez le malheur d'être né fils de mon allié, le Roi Barcaba ; & , en cette qualité, il

faut vous résoudre , en épousant ma fille , à devenir la victime de notre vieille liaison.

Clamadès changeoit de couleur à chaque parole de l'obligeant Duc ; il ne trouvoit dans son esprit aucune ressource pour se tirer d'un pas aussi épineux. Il craignoit à chaque instant d'être découvert.

Que votre trouble cesse , Seigneur , poursuivit Carnuante ; si les Princes ont coutume d'observer certaines formalités dans leurs premières entrevues , l'Amour les en dispense quelquefois , & se charge de justifier une démarche où la personne qui en est l'objet ne voit jamais un défaut de respect.

Tandis que le Duc s'exprimoit ainsi , Fabricio , un des officiers de sa suite qui avoit vu Léopatris à la Cour de Barcaba , vint à jeter les yeux sur Clamadès. Plus il le regardoit , moins il trouvoit en lui les traits de ce Prince. L'embaras de Clamadès à répondre aux courtoisies de Carnuante , acheva de persuader à Fabricio , que l'Erranger prenoit faussement le nom du fils du Roi Barcaba. Seigneur , dit-il tout bas

au Duc de Toscane , ou je me trompe , ou vous ne parlez pas à Léopatris. Je l'ai vu dans son enfance , & je me rappelle assez ses traits pour présumer que vous prenez pour ce Prince , un imposteur , qui a formé quelque projet contre l'honneur de votre auguste fille.

A la physionomie haute & majestueuse de Clamadès , le Duc faisoit scrupule de s'arrêter aux soupçons de Fabricio. Cependant , s'apercevant que l'inconnu se troubloit de plus en plus : seriez-vous assez téméraire ! lui demanda-t-il , pour venir m'en imposer jusques dans mon Palais ? répondez vrai ; ou il y va de votre vie. Il faut vous l'avouer, Seigneur, lui dit alors Clamadès, je ne suis point le fils du Roi Barcaba.

Eh ! qui donc êtes vous ?

Un Chevalier d'assez illustre extraction , mais né sous une constellation si maligne , que de trois en trois ans , une Fée s'empara de moi ; me met sur un Dragon de liège , me transporte de montagne en montagne pendant plusieurs heures , & me dépose ensuite sur la première Tour qu'elle rencon-

tre. Elle m'a laissé avant le jour sur la plus élevée de votre Château , d'où vous pouvez vous faire apporter le Dragon , si vous doutez de la vérité de mon récit.

L'ordre fut donné , & le Dragon apporté devant le Duc Carnuante , qui le considéra avec surprise. Mais cette vue même ne pouvant le tranquilliser sur les desseins de l'inconnu , il lui demanda pourquoi il s'étoit introduit , sous le nom du Prince Léopatris dans l'appartement de Clarmonde.

J'y suis entré sans dessein , répondit Clamadès. La Princesse a été si courroucée de me voir , quelle m'a menacé de mille morts si je n'étois pas le Prince Léopatris , que vous lui destinez pour époux. La grandeur du péril où je me voyois engagé, m'a fait prendre ce faux nom qui seul pouvoit m'y soustraire ; & les charmes de la Princesse , je l'avouerai , Seigneur (ajouta-t-il en regardant tendrement Clarmonde) m'ont fait oublier que je devois m'éloigner d'elle , & ne pas abuser de sa crédulité , après avoir apaisé sa colère.

Ces raisons purent être goûtées de

la belle & sensible Clarmonde ; mais le Duc son père ne s'en paya nullement. Il fit signe à ses gardes de s'assurer de la personne de Clamadès ; & fit aussi-tôt assembler son Conseil , pour délibérer sur ce qu'il feroit de cet inconnu.

Il y avoit dans le conseil du Duc , plusieurs créatures de la Princesse sa fille , qu'elle disposa sous main en faveur du coupable. Quelques Conseillers estimèrent donc le cas gracieable , la faute étant involontaire. Mais le plus grand nombre soutint que l'étranger méritoit le dernier supplice , s'étant manifestement servi de Magie , pour s'introduire dans l'appartement de la Princesse. Cette dernière présomption prévalut comme infiniment plus vraisemblable que l'excuse mal-fondée en preuves , dont l'accusé coloroit son délit. Les voix étant recueillies par le Chancelier , Clamadès fut condamné à perdre la tête ; & on ne lui donna qu'une heure pour se préparer à mourir.

Quelque intrépide que fut le Prince de Castille , ceci étonna son courage , parce qu'il ne pouvoit s'en servir au

milieu des Gardes qui l'environnoient. Il comprit que l'adresse lui seroit plus utile que la force , pour se sauver d'une telle crise. Après s'être recueilli quelque temps , il demanda à parler au Duc Carnuante ; & , quand il fut en sa présence : Seigneur , lui dit-il , j'ai entendu l'arrêt de ma mort sans murmurer de votre rigueur : mais , ayant été armé Chevalier , je vous conjure par l'ordre de Chevalerie , que vous avez reçu , & dont vous êtes l'honneur & le soutien , de me faire mourir suivant l'usage qui a lieu en pareil cas parmi nos confrères. Vous savez qu'un des articles du code chevaleresque , porte que *pour quelque crime que ce soit , excepté le fait de lâcheté , nul Chevalier ne pourra être désemparé de sa selle ni de ses armes ; & que , s'il arrive qu'il soit condamné à perdre la tête , il subira son jugement sans être lié , étant au contraire armé de toutes pièces , au casque près & monté sur sa propre monture.* C'est cette faveur , très-gracieux Duc , que je réclame de votre équité. Daignez ordonner que je sois mis en selle sur mon Dragon & qu'on me coupe la tête sans me désarmer. Par ce moyen ,

Seigneur , continua-t-il, vous conserverez l'honneur de la Chevalerie dans une maison illustre , qui en fera à jamais reconnoissante.

Cornuante accorda sans hésiter la demande du suppliant , & alla se placer avec sa fille sur un Balcon pour voir exécuter le jugement ; car c'étoit alors l'usage que les souverains & les Princesses assistassent aux exécutions des gens de marque ; & plus Clarmonde prenoit intérieurement d'intérêt au coupable , moins elle eût voulu lui refuser ce triste & dernier témoignage de considération , quelque effort que dût lui coûter cette déférence aux coutumes.

Après que les archers eurent formé un grand couronnement dans la principale cour du Chateau , on plaça au milieu le Dragon de Liége. Clamadés, la tête découverte , monta dessus avec autant de grâces que d'assurance ; & le grand Sénéchal leva son bâton de commandement. A ce signal , l'exécuteur qui étoit caché parmi les archers , s'avança , le cimeterre à la main , par derrière le patient , pour lui abattre la tête.

te ; mais Clamadès , sans perdre de tems tourna la cheville droite de la tête du Dragon , qui s'éleva à l'instant dans l'air , si à propos que le coup de l'acier tranchant porta à vuide. A cette vue , le Sénéchal en courroux ordonna aux Archers de tirer sur le fugitif , ce qu'ils firent avec une telle confusion , que leurs flèches se heurtoient & retomboient sur eux-mêmes.

Cornuante se trouva humilié d'avoir été joué de la sorte , & d'avoir lui-même ainsi prêté les mains à l'évasion du fuyard. Dans le dépit qu'il en eût , il fut plusieurs jours sans se montrer en public. Mais Clarmonde ressentit intérieurement une grande joie de cet événement ; & , malgré son attention à la dissimuler , son père s'en seroit apperçu , si la colère ne l'eût empêché d'y prendre garde.

La belle figure de Clamadès , ses manières nobles , ce je ne fais quoi qui distingue un héros aimable , lui avoient frayé l'entrée du cœur de la Princesse de Toscane ; en un mot elle regrettoit qu'il ne fût pas le véritable Léopattris. S'il ne l'est pas , disoit-elle

quelquefois tout bas à Florette, conviens du moins qu'il méritoit de l'être. Souvent en s'adressant à Gayette, elle lui disoit à l'oreille : Je doute que le Roi Barcaba ait un fils aussi accompli que le Chevalier inconnu. D'autres fois elle tiroit Liade à part, & lui disoit à demi voix : Qu'en dis-tu ? le Chevalier au Dragon volant te paroît-il un mortel ordinaire ? Ah ! sans doute, son origine est plus illustre encore, qu'il ne l'a déclaré ; & je ne me sentirois pas tant de penchant à l'aimer, si sa naissance ne le destinoit pas à porter une Couronne.

Mais revenons à Clamadès. Ce nouveau Bellérophon continua de sillonner l'air, avec la même promptitude que si l'homicide tranchant, eût toujours poursuivi sa tête ; il arriva en peu d'heures à Tolède, où il trouva le Roi Marcadite son père, la Reine Doctive sa mère, & sa jeune sœur la Princesse Maxime qui pleuroient encore son absence. Il seroit difficile d'exprimer la satisfaction qu'ils eurent de son arrivée. La tristesse fit place aux plaisirs ; & les fêtes les plus pompeuses dédommagèrent

la Cour de la douleur où la disparition de l'héritier présomptif du trône l'avoit plongée.

Le difforme Cropardo , à qui la liberté fut aussi-tôt rendue , profita de cette allégresse générale , pour renouveler la demande de la Princesse Maxime , malgré l'aversion insurmontable qu'il étoit sûr de lui avoir inspirée ; & le Roi Marcadite , qu'il sommoit de lui tenir parole , étoit fort embarrassé sur la réponse qu'il devoit faire , quand il reçut un courrier extraordinaire d'Afrique , qui lui apprit que les Ungariens venoient de se soulever contre Cropardo, & l'avoient destitué pendant son absence. Cette nouvelle inattendue tira Marcadite de sa pénible indécision, & lui fournit à l'instant cette excuse de cour : *J'ai promis ma fille à un Roi ; vous ne l'êtes plus ; attendez pour faire valoir vos prétentions que vous soyez remonté sur le trône.*

Cropardo vit bien qu'il avoit perdu tout-à-la-fois une femme & une Couronne. Il se consola de la seconde perte , par l'extrême facilité qu'il entrevoyoit à réparer bientôt la première.

Maïs le besoin d'argent , plus urgent que celui d'une maîtresse ou d'un sceptre , lui fit bientôt sentir son aiguillon. Il possédoit à fond la médecine vétérinaire ; il résolut de l'exercer dans Tolède. Marcadité qui jugea plus convenable de faire d'un aussi laid personnage l'Esculape de ses chevaux , que l'époux de sa fille , lui accorda avec plaisir la place de Chirurgien major-vétérinaire dans ses écuries.

Quelques réjouissances qu'on fit à la cour de Castille pour célébrer le retour de Clamadès , ce Prince paroïssoit peu s'en occuper. Il étoit perpétuellement distrait par l'idée enchanteresse de la belle Clarmonde. Le souvenir de cette aimable Princesse, faisoit ses plus chères délices. Il affectoit de rechercher la solitude , parce qu'alors il étoit , au moins en esprit , avec l'objet de sa passion. L'éloignement même donna une nouvelle force au beau feu qu'il avoit puisé dans ses yeux , & fournit bientôt au Roi & à la Reine l'occasion de s'apercevoir de ce qui se passoit dans son cœur. Qu'est-ce , mon cher fils , lui dit un jour Doctive , qui vous rend si

penfif , fi rêveur , fi folitaire , au milieu des réjouiffances publiques dont votre heureux retour eft le motif ? Si vous êtes fincère , vous avouerez que vous ne jouiffez pas préfentement de votre première tranquillité ; & que l'amour commence à troubler votre repos. Ne m'en faites point myftère , mon fils ; rien de réfervé , rien de caché pour une mère qui vous aime auffi tendrement. Avouez-moi quelle eft la beauté dont les attraits ont fait éclore dans votre ame les premiers feux de la tendrefle.

j'avois defsein , Madame , répondit Clamadès , de vous communiquer ce fecret dont le fardeau pèfe à mon cœur , & de vous fupplier d'engager le Roi mon père , à me permettre de retourner en Tofcane , voir encore une fois l'adorable Princeffe Clarmonde , avant que le trop heureux fils du Roi Barcaba n'en devienne l'époux.

Alors le Prince de Caftille raconta à fa mère ce qu'il lui avoit caché jufqu'à ce jour ; fon aventure au Château-Noble : comme il y avoit vû la belle Clarmonde ; comme il en étoit devenu éperdument épris ; comme il avoit été furpris s'entre-

tenant seul avec elle ; & comme son dragon volant , l'avoit soustrait au ressentiment du Duc.

Cet aveu n'étoit pas propre à rassurer la Reine Doctive sur le nouveau projet de son fils. Elle employa toutes les raisons imaginables pour le détourner de revoir le Château - Noble. Le Roi Marcadite qui intervint dans cet entretien , se joignit aux instances de la Reine son épouse. Mais , voyant l'un & l'autre qu'ils ne gagnoient rien sur l'esprit de leur fils , & que ce jeune Prince dépérissoit de langueur , ils consentirent à son départ.

Clamadès leur eut à peine extorqué cette permission , que , craignant qu'ils ne la retractassent , il monta sur son dragon de liége , quoiqu'il commencât à faire nuit , & fit une si grande diligence dans la route de l'air , qu'il découvrit à la clarté de la lune , avant le lever du jour , la tour du château qui renfermoit sa Danaé. Cette fois-ci , il ne s'arrêta point , comme la première , sur le haut de la tour , mais il rabattit son vol dans le jardin particulier qui communiquoit à la chambre

de Clarmonde, par une simple porte vitrée à loquet & sans serrure, ainsi qu'il l'avoit remarqué à son premier voyage. Il cacha son dragon sous un berceau de chevrefeuille, pour le retrouver, en cas de surprise. Ces dispositions faites, il ouvrit la porte vitrée, écarta deux volets qui n'étoient que rapprochés l'un de l'autre, & s'avanca vers le lit où reposoit l'objet de sa tendre inquiétude. Une lumière, qu'on n'éteignoit point pendant la nuit, lui donna la facilité de reconnoître sa chère Clarmonde, & de considérer en extase ses traits adorés. Ses yeux se repaissent de tous les charmes que cette lumière officieuse lui découvre; & son imagination lui révèle tout ce que des voiles importuns lui cachent. Un bras au moins s'offre à nud, ce même bras que termine une main dont la rare beauté l'a déjà rendu coupable. Clamadès n'hésite point à devenir criminel une seconde fois. Il veut saisir cette main; &, par un mouvement inconsidéré, il fait rouler sur le plancher une sonnette qui étoit posée sur un guéridon. La Princesse s'éveille au bruit, & croit rêver

encore ; car son imagination étoit occupée alors de son cher aventurier ; & la réalité étoit en ce moment trop voisine de l'erreur , pour que Clarmonde pût tout à-coup démêler l'une d'avec l'autre. Quand ses yeux bien ouverts , quand ses esprits délicieusement excités l'eurent convaincue qu'elle veilloit , & que le charme de sa vision n'étoit point un prestige , cher inconnu , lui dit-elle , est-ce bien vous qu'un sort propice....? Mais , Seigneur , ajouta-t-elle comme en se reprenant , quel peut être votre dessein ? Il faut , il faut m'avouer qui vous êtes , & si je puis sans honte agréer vos soins. N'êtes-vous qu'un enchanteur , ou le sort vous a-t-il fait naître , comme j'aime à me le figurer , dans un rang dont le mien n'ait point à rougir ?

Clamadès s'empressa de dissiper les scrupules de Clarmonde , & lui apprit que celui qui s'étoit donné pour un simple chevalier , étoit le fils du roi de Castille , bien supérieur , dans l'ordre des têtes couronnées , au Roi Barcaba. Il parla le langage d'un Prince & celui d'un amant. C'en étoit trop , de moitié , pour persuader une amante.... & cepen-

dant, s'écria-t-elle, je pars demain pour les états du Roi Barcaba ; c'est demain qu'un ordre rigoureux me livre entre les mains de Léopâtris....

Lui ? ma Princesse ? Quelle lâcheté me supposez - vous ! Non , non , nul mortel au monde ne fera votre époux , que Clamadès , Prince de Castille. Je jure , je prononce à vos pieds , le serment de l'honneur. Montez avec moi sur mon fidèle Dragon : Venez à Tolède en qualité de brû de Marcadite & de Doctive , recevoir leurs royales caresses & leurs tendres embrassemens.

Quand une Princesse se résout à faire un pareil pas , il faut au moins qu'elle paroisse hésiter , & qu'elle feigne de prendre conseil. Qui consulter , à cette heure ? Clarmonde n'avoit auprès d'elle que ses trois filles d'honneur , Florette, Gayette & Liade. Elle dit au Prince qu'elle s'en rapporteroit à leur décision. Clamadès , qui se rappella parfaitement les grâces & la jeunesse des trois conseillères , tressaillit de joie en les entendant proposer pour arbitres. En ce moment même , elles entrèrent toutes les trois ; car la sonnette que Clamadès

avoit fait rouler à terre les avoit mises sur pié. Le Prince les salua avec courtoisie , les complimenta sur le désordre de leur parure , & sur ce que ce désordre même ajoutoit à leurs charmes : Enfin , sans que Clarmonde en pût rien voir , en solliciteur adroit , il leur glissa à chacune dans la main un diamant de grand prix.

Clarmonde pria le Prince de se retirer dans le jardin , tandis qu'elle se feroit habiller , & conseiller par ses trois Demoiselles. Il obéit à l'instant. La Princesse se fit vêtir à la hâte ; & , plus à la hâte encore , consulta ses trois filles d'honneur , & recueillit leurs avis , qui s'accordèrent si merveilleusement avec ses vœux , que le résultat de la consultation n'auroit pas pu être plus favorable à Clamadès , quand il eût été lui-même appelé à la délibération. Un Chevalier , un Prince , un Héros si célèbre par ses trophées , dans les Tournois & dans les batailles ! fils d'un des plus grands Potentats de l'Espagne ! jeune , aimable , courtois , rempli d'amour , favorisé de tous les dons de la Nature ! Quel autre époux pouvoit con-

venir à la divine Clarmonde ? Il faut , il faut le suivre , & oublier jusqu'aux nom de Barcaba , & de Léopatris. Tel fut le prudent arrêté du conseil femelle , à la décision duquel l'ingénue Clarmonde s'en étoit rattachée.

Clamadès n'entendoit point ce qui se disoit dans la chambre de la Princesse ; mais il entrevoyoit assez distinctement ce qui s'y passoit , pour s'apercevoir que la Princesse apportoit une incroyable diligence à son habillement. Il jugea que cet empressement devoit lui être favorable , & ne se trompa point dans cette présomption. La porte du jardin s'ouvrit & les trois conseillères remirent la Princesse au pouvoir du plus fortuné des Amans. Clamadès , sans perdre de temps , se mit en selle ; Clarmonde monta en croupe derrière lui ; & , par le conseil de ses trois filles d'honneur , le serra étroitement de ses deux bras. Lecteurs , ne craignez point pour la Princesse Clarmonde ; elle tient bien ce qu'elle embrasse ; il ne lui arrivera point d'accident.

Comme le Prince alloit tourner la

cheville de départ, Florettes'approcha de lui, & lui faisant une très-humble révérence , lui dit en son nom & au nom de ses deux compagnes: Monseigneur , que toutes sortes de prospérités accompagnent votre voyage : &, quand vous serez arrivé dans vos états, puissiez-vous vous souvenir de vos très-zélées servantes Florette, Gayette & Liane, dont toute l'ambition est de passer leur vie au service de l'adorable Princesse Clamonde, dont elles vous procurent la possession , comme au seul Prince qu'elles jugent digne d'un tel trésor.

Clamadès leur promit, sur son honneur, de se souvenir de leur requête, tourna la cheville droite, & reprit la route de Castille , par un chemin où il étoit sûr de n'être barré ni coupé par aucune autre voiture; ce qui n'est pas un médiocre avantage pour un héros qui voyage avec une Princesse qu'il enlève.

Le soleil étoit au milieu de son cours, & il faisoit une chaleur excessive, quand Clamadès apperçut le parc royal de Tolède. La Princesse demanda à s'y arrêter pour y étancher une

grande soif qui la tourmentoit. Clamadès fit descendre son dragon sur le bord de la fontaine des chasseurs, où Clarmonde, ayant mis avec lui pied-à-terre, se désaltéra tout à loisir, & elle avoua à son amant qu'elle trouvoit, pour l'instant, cette onde pure, préférable au plus délicieux nectar des celliers du Duc de Toscane, son père. La soif satisfaire fit alors place à la faim. Clarmonde avoit remarqué, à quelque distance, un figuier chargé du plus beau fruit, & l'avoit également fait observer au Prince. Elle s'assit sur le bord de la fontaine, & le pria de lui aller chercher quelques-unes de ces belles figues. Tout ce qui croît ici, ma douce vie, lui dit l'amoureux Prince, vous doit un tribut; & c'est à moi, sans doute, de vous en présenter les prémices. En parlant ainsi, il s'éloigne, part comme un trait, & court à toutes jambes à l'endroit du parc où il se souvenoit d'avoir vu le figuier. La Princesse le perd bientôt de vue.

Elle étoit tranquille sur le retour de son Amant; tranquille, dis-je, & sans

inquiétude , quoiqu'elle fût feule au milieu d'un bois..... Mais ne prolongeons point plus long-tems l'erreur du Lecteur bénévole : Clarmonde n'étoit point feulé. Elle n'étoit séparée que par une charmille, du hideux Cropardo¹, ci-devant Roi d'Ungarie, & présentement Chirurgien-Major-Vétérinaire de Toléde. Cropardo étoit venu au parc pour y chercher des simples. Il voit Clarmonde fans être vu d'elle. Il la voit, l'admire, il en devient amoureux. Cette beauté-ci , dit-il en lui-même , vaut encore mieux que la Princesse Maxime.

Le difforme Africain n'avoit rien perdu de ce qui s'étoit dit entre le Prince de Castille & la Princesse de Toscane. Il fait que, Chevalier empressé, il est allé assez loin lui chercher des figues. Cropardo connoit un figuier beaucoup plus voisin de la fontaine. Il lui passe dans la tête la fantaisie de prévenir le Prince.

Jusqu'ici rien de criminel dans le procédé du laid personnage. Il n'a d'autre tort que de se mêler de courtoisie; & sa faute, si c'en est une, n'est sou-

mise

mise qu'à la peine du ridicule. C'est un risque qu'il a coutume d'affronter, & que tant d'autres bravent : il n'hésite point à le courrir ; il monte donc sur le figuier voisin, d'où il découvre un nouvel objet qui change à l'instant tout le plan de sa conduite. Cet objet, c'est son dragon de liége, ce dragon qu'il a lui-même si adroitement, si magiquement fabriqué. Cropardo a des droits incontestables sur ce meuble, dont le prix convenu ne lui a point été payé. Il se présente à lui une belle occasion de s'en payer par ses mains, en se saisissant de ce dragon, chargé de la plus belle Princesse du monde.

Fixé à cette résolution, l'Africain se hâte de cueillir des figues, qu'il va effrontément présenter à la Princesse, dans un pan de son manteau, de la part du Prince de Castille. La beauté du fruit arrête plus les regards de Clamonde, que la laideur du messager. Elle le croit sur sa parole, mange ou plutôt dévore avec avidité ces excellentes figues, & demande pourquoi son cher Clamadès n'est pas venu les lui offrir lui-même. C'est, dit Cro-

pardo que le Prince a rencontré le Roi, son père, avec qui il a pris le chemin du château, ne pouvant se dispenser de le suivre par respect. Voilà pourquoi, Madame, il m'a chargé du soin de vous faire, de sa part, l'hommage de ces beaux fruits. Il m'a aussi recommandé de vous conduire, en toute diligence, au palais, sur ce dragon volant, dont je connois mieux que personne la structure, & que je fais faire manœuvrer comme lui-même.

La crédule Clarmonde se laisse persuader par le Mage trompeur, dans l'impatience qu'elle a d'être présentée par Clamadès, en qualité de bru, au Roi Marcadite & à la Reine Doctive. Elle ne fait point difficulté de monter en croupe derrière Cropardo, qui fait aussi-tôt jouer la cheville de départ. Le dragon les élève en l'air avec rapidité.

Quand l'Africain tint une fois la Princesse de Toscane sur son dragon ailé, dans la moyenne région de l'air, il lui avoua, sans détour, qu'il l'enlevait pour en faire sa femme; qu'elle étoit en la puissance du célèbre Cro-

pardo , Roi & Magicien ; & qu'elle ne devoit plus s'attendre à revoir le Prince de Clamadès.

Après être restée quelques instans muette de surprise , de douleur & d'indignation , Clarmonde fit retentir l'air de cris perçans. Ces cris furent perdus , & le dragon continua sa route , jusqu'à la vue d'une isle déserte , où Cropardo jugea à propos de faire une descente. Cette isle étoit fort agréable ; elle n'avoit cessé d'être habitée que depuis deux mois , que des pirates maures l'avoient entièrement dépeuplée , & avoient mis le feu à tous les édifices. Une grotte naturelle , aussi commode que spacieuse , fut le seul appartement que Cropardo put proposer à la Princesse. Il l'y conduisit respectueusement , & l'y fit asséoir sur un lit de mousse. Il s'assit à son tour à côté d'elle ; & parla une seconde fois de mariage. Clarmonde l'envisagea alors plus attentivement qu'elle n'avoit encore fait ; & toute sa réponse fut un cri d'épouvante & d'horreur. Je vois , Madame , dit le Mage , que ma figure ne vous est pas encore familière ; mais vous-

vous y ferez. C'est l'affaire du tems & de l'habitude. En attendant , trouvez bon que je vous presse instamment sur la proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire. Cette instance fut accompagnée d'un mouvement qui annonçoit la résolution la plus précise d'être écouté sur l'heure, & qui fit trembler la belle Clarmonde. Elle eut recours à la feinte, pour éluder la force. Elle capitula avec son ravisseur, & promit de lui donner la main au bout de huit jours pour tout délai. Cropardo, leuré par cette promesse, voulut bien accorder à la Princesse le répit qu'elle demandoit, ne se doutant point qu'elle l'emploieroit à lui échapper. Il s'appliqua, pendant ces jours, à lui complaire, par son empressement & par mille menus soins. Il développa son industrie à la chasse & à la pêche, par d'excellentes captures; & il fit connoître qu'il savoit apprêter tous ces mets mieux qu'aucun cuisinier d'Espagne. Sa profonde science en botanique lui fit découvrir dans l'isle une sorte d'arbre, qu'il n'avoit encore vu qu'en Afrique, dont le fruit donne une sorte de pain,

étant cuit sous la cendre , & dont l'écorce , par l'incision , distile un breuvage légèrement aciduleux , & fort semblable à un vin léger. Il ne se laissa manquer non plus ni de sel , ni d'épices ; les bords du rivage lui offrirent le premier : des plantes , connues de lui seul , lui fournirent les autres. Il trouva , dans les ruines des édifices incendiés , quelques fourneaux , quelque vaisselle , que le ravage avoit épargnés , & qu'il mit à profit pour le service de sa chère Clarmonde.

Sept jours s'écoulèrent ainsi. Le huitième , qui amenoit l'instant fatal , approchoit. Tandis qu'occupé du soin de complaire à son Hélène , Cropardo s'en croit déjà le Paris , la Princesse rouloit dans sa tête le projet de tromper toutes ses mesures. Elle s'avisa enfin de ce moyen : elle montra à Cropardo un chardonneret huché au voisinage de l'isle , sur la pointe d'un rocher avancé en mer , & fort escarpé. Je voudrois , lui dit-elle , avoir en ma possession ce charmant oiseau. Je ne doute point que vous ne vinssiez à bout de me le procurer , si vous aviez pour moi la com-

plaisance de monter sur votre dragon, pour vous saisir de lui.

Je n'ai rien à vous refuser, Madame, dit galamment le disgracié mortel; &, sans autre réponse, il monte le dragon. Clarmonde voit que c'est là le moment décisif. Elle accourt avec une feinte satisfaction; &, comme par reconnoissance, elle se saisit de la bride pour la présenter elle-même à Cropardo, prêt à prendre l'effor. Celui-ci lui rend grâces d'une attention dont il est la dupe, & dont il va être la victime. Il ne s'apperçoit pas que la Princesse, en passant sa main sur la tête du dragon, pour donner la bride au cavalier, a subtilement retiré & enlevé la cheville gauche, qui sert à rabattre le vol. Le Mage, ainsi trompé, donne l'effor à son Pégase, & s'envole à perte de vue, en continuant de s'élever sans terme, parce qu'il cherche en vain, pour redescendre, la cheville de déclin, que la Princesse de Toscane lui a dérobée. Clarmonde le suit longtemps des yeux, jouit de son embarras, & lui fait signe, de loin, qu'elle a dans sa main l'instrument qui lui manque.

C'est ainsi que le mage Cropardo s'en alla, par son imprudence, rejoindre dans la Lune Zoroastre & Endymion. La Princesse voyant qu'il y alloit en droite ligne , le chargea de ses compliments pour les étoiles, & rentra dans sa grotte, l'esprit soulagé de l'appréhension qu'elle avoit eue d'épouser le plus laid des hommes , au lieu du plus aimable. Elle eut tant de satisfaction de perdre cette idée terrible, qu'elle se livra enfin aux douceurs du sommeil qu'elle n'avoit presque point goûté depuis son arrivée dans l'Isle , par l'éternelle crainte qu'elle avoit eue des prétentions de Cropardo sur elle. Clarmonde dis-je se dédomagea cette fois ; & son sommeil fut si profond , qu'elle ne se sentit point enlever par des Pirates Algériens qui la transportèrent toute endormie sur un vaisseau corsaire. Le Capitaine touché de sa rare beauté , & jugeant à la richesse de ses habits qu'elle étoit d'une haute naissance , la fit mettre dans la chambre d'honneur, & donna ordre qu'on respectât son repos. Mais la rencontre qu'il fit d'un vaisseau de Roi Espagnol avec lequel il ne put éviter

d'engager un combat , mit fin au sommeil de la Princesse. Elle ouvrit les yeux pour être témoin d'un carnage horrible ; car ni les uns ni les autres ne vouloient céder. L'avantage ne resta aux Espagnols que parce que le Bâtiment Algérien s'entrouvrit sur une pointe de rocher à fleur d'eau ; ce qui l'obligea de se rendre. Au milieu de l'horreur du combat , la Princesse avoit remarqué avec joie le pavillon de Castille sur le vaisseau qui étoit venu attaquer l'Algérien ; elle se flatta d'une heureuse délivrance , & son espoir ne fut point trompé ; puisqu'on vint lui apprendre qu'elle étoit , ainsi que tout l'équipage corsaire , au pouvoir du Sérénissime Prince de Castille Commandant en personne le vaisseau vainqueur , & que c'étoit à lui qu'elle avoit vu faire tant de prodiges de valeur , sans pouvoir le reconnoître à travers la grille de son casque.

Admirant à quel point la fortune la favorisoit , elle voulut causer à ce cher Prince une agréable surprise. Elle lui fit dire qu'une dame d'illustre naissance prise sur le vaisseau corsaire , lui demandoit la faveur d'être admise devant

lui & de lui parler voilée. Le Prince de Castille , qui étoit aussi galant que sensible , lui accorda sur le champ sa demande. Sitôt qu'elle fut introduite devant lui , il l'a prit civilement par la main & l'obligea de s'asseoir en face de lui. Clarmonde , toujours la tête voilée , & déguisant de son mieux sa voix , lui parla en ces termes : Monseigneur , celle qui doit sa délivrance à vos armes victorieuses , est née en Toscane , & se nomme Rosamonde. Mon père étoit gouverneur du *Château-noble*. L'enlèvement que vous avez fait de la Princesse Clarmonde , a attiré sur lui le courroux du Duc de Carnuante , qui a eu l'injustice de le rendre responsable de cet événement. Sa disgrâce & la mienne s'en sont suivies. Exilés pour cette cause , nous-nous sommes embarqués sur mer pour venir vous demander votre protection. Après diverses aventures désastreuses je suis tombée au pouvoir des Algériens , & j'y serois encore si votre indomptable valeur n'eût brisé mes chaînes. Après le miracle que le Ciel a fait en ma faveur , il ne me reste plus qu'un vœu à former , dont l'exé-

cution dépend de vous. C'est de revoir la Princesse Clarmonde , & d'attendre auprès d'elle des nouvelles de mon père de qui je me trouve aujourd'hui séparée. Ne me refusez pas , monseigneur , la grâce que j'implore , & daignez ordonner au capitaine que vous nommerez sur le vaisseau que vous venez de prendre , de me mener en Castille , où sans doute je trouverai ma Princesse votre épouse , au premier rang des grandeurs , après le Roi Marcadite & la Reine Doctive.

Le Prince toujours abusé par le voile de la prétendue Rosamonde , ne répondit d'abord à cette requête , que par un profond soupir. Prenant enfin la parole , il lui fit le récit de l'enlèvement de Clarmonde par le traître Cropardo , qu'il avoit reconnu en l'air sur son Dragon , & qui lui avoit paru prendre le chemin de l'Afrique. Il lui dit que dans l'espoir de recouvrer l'objet le plus cher , il avoit demandé au Roi son père un de ses vaisseaux pour courir après cet infâme ravisseur , & qu'il avoit fait vœu de ne point rentrer à Tolède sans sa chère Princesse.

Clarmonde ravie d'entendre ainsi parler le prince, ne put résister plus longtemps au plaisir de combler le bonheur du plus passionné des amans, en lui rendant le trésor qu'il croyoit avoir perdu.

C'est trop long-temps, cher Prince, s'écria-t-elle, vous priver de votre Clarmonde. En parlant ainsi, elle ôta son voile; Rosamonde disparut, Clarmonde seule resta; & le Prince de Castille, de l'état le plus déplorable ou le regret puisse plonger, passa en un instant, à la plus vive satisfaction que puisse éprouver un cœur sensible.

Après les premiers épanchemens de joie & de tendresse, la Princesse raconta, à son tour, au Prince Clamade le stratagème par lequel elle s'étoit à jamais délivrée de l'impertinent Mage. Tout l'équipage en éclata de rire; & comme, cette nuit même, il y eut une éclipse de Lune, les plus ignorans d'entre les matelots se figurèrent que ce phénomène étoit causé par l'interposition du Mage & de son Dragon. Il y a sur le Globe terrestre des nations entières dont l'erreur, en fait d'éclipses,

est encore aujourd'hui égale à celle de cet équipage.

Le vaisseau cingloit toujours vers l'Afrique. Le Prince de Castille n'avoit plus d'intérêt dans cette partie du monde. Il ordonna au Pilote de revirer vers l'Espagne , où il ne fut pas plus-tôt arrivé qu'il fit mettre généreusement en liberté tous les prisonniers qu'il avoit faits sur le corsaire Algérien. La joie de son retour inespéré en Castille fut doublée par la présence de la Princesse Clarmonde , que le Roi & la Reine s'empressèrent d'adopter pour brù, sans s'informer si cette alliance auroit l'aveu du Duc de Toscane , parce qu'on avoit des raisons de le croire aveuglément prévenu en faveur du fils de son vieil allié , le Roi Barcaba. Mais, quand le mariage eut été célébré , Marcadite & Doctive envoyèrent une ambassade solennelle au Duc de Toscane pour lui en demander la ratification. L'ambassadeur , au bout de quelques mois , revint avec le consentement du Duc , de qui il obtint aussi la grâce des trois filles d'honneur Florette , Gayette & Liade , dont on instruisoit le procès ,

pour s'être prêtées à l'enlèvement de la Princesse. Il les amena avec lui en Castille, & même le géant Orlando, qui avoit été très-injustement inquiété pour la même cause. La Princesse accueillit ses trois filles d'honneur, avec toute l'amitié qu'elle leur portoit, & désirant les établir, & les conserver en même-temps auprès de sa personne, elle leur obtint à chacune, du Prince son époux, un brevet de dame du Palais. Il se trouva aussi-tôt deux grands seigneurs Castillans qui recherchèrent Gayette & Liade, & qui les obtinrent en mariage. Mais tous ceux qui se présentèrent pour épouser Florette, n'obtinrent d'elle que des refus. Elle étoit, disoit-elle trop jeune encore pour penser à se marier. Le Roi, se doutant qu'il y avoit dans sa conduite quelque mystère, résolut de l'éclaircir. Il la tira un jour à l'écart; & lui dit à l'oreille, écoute ma belle enfant; il faut m'avouer ton secret. Car les excuses dont tu payes tous ces seigneurs qui te recherchent, ne sentent pas la bonne foi. Il se peut faire que tu sois la plus jeune des trois filles d'honneur de ma chère Clarmonde;

mais tu es à coup sûr la plus jolie , la plus mignonne , & , pour tout dire , la plus aimable. Cette petite taille est si svelte , si bien prise , si bien proportionnée ; cette main est si blanche ! ce petit pié a tant de grâce ! ce minois là est si fripon !... tu rougis ? tant mieux , poulette ; j'aime qu'on rougisse ; & ce vermillon accidentel te rend plus gentille de moitié. Allons , parles-nous vrai. On tente , on est tentée , comme dit le Poëte. Tant d'agrémens ne marchent guères sans quelque rendre inclination. Un cœur tout-à-fait insensible ne battoit pas si fort. Dans quelle agitation est le tien ! parle , parle , ma petite Florette. Sois sincère avec moi. Qui aime-tu ? je te jure , foi de Monarque , de te donner pour époux l'heureux mortel sur qui ton choix secret est tombé.

Ce ferment rassura quelque peu Florette. Cependant la honte de parler & de prononcer le nom de son vainqueur , la retenoit toujours. Le Roi pressoit , grondoit , se fâchoit même , ou du moins , faisoit semblant de se fâcher ; mais tout ce qu'il put gagner sur la discrète &

silencieuse damoiselle , ce fut qu'elle écrivît sur les tablettes du Roi , le nom de son Amant. Encore mit-elle dans son marché qu'il n'ouvriroit que le lendemain matin ses tablettes qu'elle lui rendit fermées.

Le Roi étoit résolu de lui tenir parole ; mais , ayant fait part à la Reine sa femme & à Clarmonde de son entretien avec Florette , ces deux Princesses cédèrent à l'impatience d'ouvrir sur le champ ces tablettes mystérieuses. Elles en prirent sur elles le reproche , & le Duc lui-même ne fut pas bien fâché de cette violence , parce qu'il étoit impatient de connoître quel nom la petite personne avoit écrit.

L'étonnement que témoignèrent les Princesses à la lecture de ce nom ne peut être comparé qu'à la surprise de Clamadès quand on lui en eut fait part. Juste-ciel ! s'écria-t-il , Florette est-elle folle ! une créature aussi mignonne , demander pour époux Orlando , un Colosse , un géant de huit pieds , à qui , même avec les plus hauts talons elle ne va pas à la ceinture !

La sage Reine Doctive n'avoit point

encore parlé. Quand son tout fut venu ,
mes enfans , leur dir-elle , croyez-moi ,
rapportez-vous-en à ma décision. J'ai
toujours oui dire qu'il ne faut point
disputer des goûts. Chaque individu
connoit ce qui lui convient. Puisque la
parole de mon fils est engagée , il faut
qu'il la tienne. Ainsi , la petite Florette
épousera son géant Orlando ; & j'enga-
gerai le Roi à l'armer Chevalier , afin
qu'il soit dit qu'une fille d'honneur a
épousé une homme de distinction.

Le mariage fut , en effet , célébré
peu de jours après.



*QUATRIÈME CLASSE.**ROMANS D'AMOUR.*

*LA DERNIÈRE AVENTURE
D'UN HOMME
DE QUARANTE-CINQ ANS.*

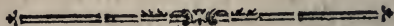
1 vol. 528 pag. 1783.

L'AMOUR qui trompe est celui que l'on trouve par-tout. Les plaintes qu'il occasionne sont donc fréquentes & doivent l'être. Il n'y a cependant rien de mieux senti, rien qui intéresse d'avantage que les peines des Amans; & nul être n'est aussi sûr de se faire écouter que celui qui répète, après mille autres, *je l'aimois, & je fus trompé.* Cette situation, qui est commune aux deux sexes, nous réveille sur notre propre intérêt. Nous-nous sentons menacés, quand nous

sommes attendris. Cet être qui gémit, se crut aimé comme nous : disons plus , il étoit aimé , chaque jour lui confirmoit son bonheur , & la perfidie dénoue l'engagement le plus tendre. Il pleure , & nous pleurons ; nous éprouverons ce qu'il éprouve ; nous-nous disons , du moins : *le même sort nous attend.*

Voici un homme qui veut que ses malheurs nous instruisent. Il raconte une longue histoire, croyant produire un effet plus certain ; par reconnaissance, nous ne lui disons pas : quelques pages pouvoient suffire ; votre infidèle n'a pas un art de tromper qui tienne du génie ; & quand le cas n'est pas plus nouveau , & le sujet plus important , les plus courtes leçons sont les meilleures. Mais nous-nous souviendrons de nos engagements , & nous réduirons notre extrait aux bornes que nous-nous sommes prescrites.

Nous allons laisser parler cet Amant , à qui la foiblesse de ne rien omettre dans son récit , n'ôte pas le droit d'intéresser , plus que nous ne ferions nous-mêmes , en parlant à sa place.



UNFORTUNÉ ! à quel âge m'attendoient & l'amour , & la jalousie , & l'égarement , & la perfidie , & les faux ser-

mens, & les larmes de rage, & les ferremens de cœur, & les soupirs sanglotés, & la cruelle insomnie, & les transports de douleur, & les chagrins, & le brisement de l'âme, & l'humble désespoir..... Mais hélas ! qui n'y eut été pris comme moi !.... O toi, qui as passé l'âge de plaire, & qui regardes encore avec plaisir une fille à l'œil doux & modeste ; insensé ! fuis : que crois-tu trouver dans son cœur ! L'inconstance, le mépris, le dégoût, le desir de te tromper, l'effronterie pour braver tes reproches..... Telle fut *Elisabeth Sara Lée* : Telle fut la fille que je crus tendre, douce, reconnoissante, aimable, sincère, constante, fidèle....

Je me nomme d'Aigremont, & je suis né en 1734 le 22 Novembre. En 1780, j'avois quarante six ans, & j'aimai ; j'aimai !.... Pardonnez, Lecteur sévère ; je ne suis pas coupable. Si j'ai donné entrée dans mon trop sensible cœur, au fatal poison de l'amour, il fut présenté par une enchantresse, à laquelle vous n'auriez pas plus résisté que moi.

Depuis cinq ans, mon âme étoit

morte ; elle ne sentoît plus que les privations , la douleur , l'ingratitude , la noirceur , le *dénaturel* , le mauvais cœur des monstres , dont la nature & les loix ciciles m'avoient environné. Depuis long-temps je vivois seul , je ne parlois à personne ; les tendres épanchemens du cœur , je ne les connoissois plus , ils m'étoient interdits ; mes amis étoient morts. Je restois seul , épi isolé au milieu des guérets que la faux du temps avoit moissonnés. Je m'occupois le jour : le soir , triste & solitaire comme le hibou , je sortois de même , & j'errois dans les rues , inconnu à la nature entière. Je me disois : je suis seul au monde ; la nature m'a crée seul de mon espèce , car je ne rencontre pas mon semblable , avec qui je puisse me complaire. & j'allois seul , sans plaisir , sans ennui , sans amusement , sans me plaindre du sort. Mon cœur est mort , disois-je , & les morts ne doivent pas sentir.

J'ai toujours eu les passions vives , le tempérament impétueux , mais le cœur le plus tendre qu'il soit possible d'imaginer , avec beaucoup de conf-

tance. La première maîtresse que j'ai eue , à l'âge de treize ans , m'est encore chère. Ma timidité m'empêcha de lui parler : je ne lui ai jamais dit un mot ; & cependant je l'aimai plus de cinq ans avec la même vivacité.

La deuxième étoit une femme mariée , à qui je n'osai non plus déclarer mon amour.

La troisième étoit une fille assez laide , mais que j'adorai : je dis à celle-ci , en tremblant , que je l'aimois : elle répondit à ma tendresse , & je me crus un Dieu. Elle changea la première , & je fus au désespoir.

Je vins ensuite à Paris , où je fus libertin : c'est-à-dire que je n'y aimai pas.

Je retournai dans ma patrie , où j'aimai à la fureur , une petite grêlée , qui éteignit toutes les autres passions. Je l'aimai dix ans malgré son aigreur & ses infidélités.

En 1768 , je fus tenté d'aimer ; mais je croyois avoir le cœur usé ; je m'éloignai d'une fille raisonnable , dont je ne me croyois pas digne ,

En 1772 , je fus moins délicat , Il

y avoit treize ans qu'une passion languissante laissoit mon cœur tranquille ; je me regardai comme à l'âge où l'on peut badiner avec l'amour , sans craindre ses traits ; je crus que je pouvois tout oser. Quelques femmes m'avoient plu à demi , durant cet intervalle ; & ces demi-passions à *la Françoisé* , n'avoient servi qu'à me convaincre davantage de l'invulnérabilité de mon cœur. Mais le 19 juillet 1772 , en traversant la petite place Saint-Eustache , j'aperçus une jeune personne charmante , fuyant deux jeunes libertins qui venoient de l'insulter. Elle me frappa vivement par la douceur de sa physionomie ; la situation où elle se trouvoit , m'intéressa plus vivement encore ; je volai à son secours : le danger étoit passé ; mais elle étoit fort émue ; je lui dis les choses les plus rassurantes , en lui demandant la permission de la faire accompagner par une femme de ma connoissance , qui étoit dans une boutique voisine : elle me remercia, ajoutant que, sur mon offre honnête , elle acceptoit mon bras , d'autant plus librement, qu'elle avoit peu de chemin à faire.

En effet nous arrivâmes à sa porte en un instant.— Je ne commettrai pas l'indiscrétion d'entrer chez vous , Mademoiselle ; mais vous venez de vous trouver mal , y avez-vous quelqu'un.— Non , pour le moment.— Des voisines au moins ! — Oui ; je vais sonner. Je lui en évitai la peine ; & dès que j'entendis descendre , je la saluai respectueusement , & je me retirai , non pas encore amoureux , mais enchanté.

Le lendemain , sur les neuf-heures ; je rendis une visite à la jeune personne. Je la trouvai seule. M. son frere , & son tuteur , avec lesquels elle demeurait , étoient en campagne pour quelques jours. Elle me reçut avec beaucoup d'égards , me pria de m'asseoir , & nous causâmes. J'étois si poli , si respectueux ; elle étoit si naïve , si bonne , sans être sotte , que nous fûmes à notre aise au bout de quelques instans. Je la trouvois adorable ; je restai plus d'une heure , qui me parut une minute : mais enfin , craignant l'indiscrétion , je pris congé de l'aimable personne , en la priant de me permettre de revenir.— Je vous recevrai avec

plaisir , Monsieur , vous êtes un honnête homme , à qui j'ai de l'obligation ; je ne l'oublierai jamais.

En sortant , je me promis de revenir le lendemain. Mais le soir vers les neuf-heures , je me trouvai dans le quartier de la jeune personne. Je levai les yeux , & je la vis à sa fenêtre ; je ne pus résister à l'envie de monter. J'y allai donc en hésitant un peu. Je frappai timidement , à cause de l'heure , & je l'entendis venir écouter. Je redoublai.— Qui est-ce ! — Votre connoissance d'hier , à pareille heure , Mademoiselle. Elle entrouvit , & m'ayant aperçu , elle montra une joie obligeante de ma visite. Ce moment fut un des plus agréables de ma vie. Je me mis avec elle à la fenêtre , & nous-nous accoudâmes sur le balcon , pour causer. L'obscurité nous enhardissoit ; nous parlions comme d'anciennes connoissances. La voisine d'à-côte nous entendit. Elle sonna : ma belle ouvrit aussi-tôt.— Mon Dieu , que je suis aise que M. *Ballin* soit arrivé ? — Il ne l'est pas. — Il ne l'est pas ! — Je viens de l'entendre : — C'est Monsieur , que voici, Elle la conduisit

duisit dans la pièce où j'étois encore appuyé sur la croisée. Cette femme me salua , d'un air interdit ; & , regardant sa jeune cousine — mais, Louise , je n'ai pas l'honneur de connoître Monsieur. — & moi j'ai cet honneur-là , répondit la charmante fille. Je pris aussitôt la parole , de peur qu'une nouvelle question n'embarassât l'aimable Louise.—Madame , je me nomme d'*Aigremont* , & Mademoiselle peut vous avoir parlé de moi.—Non , Monsieur , jamais , je vous l'assure. —En effet je n'ai encore parlé de vous , à personne d'ici. On en resta là : nous causâmes tous les trois , & je tâchai de m'établir avantageusement dans l'esprit de la voisine , qui me paroissoit une rusée. Je me flattai d'y avoir réussi ; & , lorsque j'eus resté assez long-temps , je me retirai. Louise vint seule me reconduire ; & je crus pouvoir lui recommander , de ne pas dire combien notre connoissance étoit nouvelle. Elle le promit en riant.

Je n'imaginai pas qu'il fût nécessaire de demander la permission de revenir ; je me l'a croyois acquise. Aussi

Février 1785.

D

n'y manquai-je pas le lendemain, à neuf heures. Je trouvai Louise en petit déshabillé charmant. Elle parut surprise de me voir si matin; mais elle ne m'en reçut pas avec moins de plaisir, à en juger par ses discours. Elle alla donner ses ordres à une cuisinière, revint auprès de moi; &, un quart d'heure après, on nous servit du chocolat. L'agréable déjeuner!..... Vers la fin, la voisine de la veille, entra; Louise la reçut d'un air riant, & sans mystère, comme une personne qui sent qu'elle n'a rien à se reprocher. Mais cette femme prit à mon égard, un air fier & demi courroucé. J'en fus surpris, & je présimai que, malgré ma recommandation, Mademoiselle Louise avoit parlé de la manière dont elle avoit fait ma connoissance. Je tins le même langage que la veille, & j'allai ensuite jusqu'à demander à Louise, si M. Balin devoit bientôt arriver. — Demain, Monsieur, se hâta de répondre la voisine: j'affectai la joie la plus vive; &, m'adressant toujours à Louise, je lui dis que j'aurois l'honneur de saluer son frere, dès l'instant de son arrivée, si

je pouvois le deviner. — Ce fera pour diner, me répondit Louise vivement. — En ce cas je viendrai sur les trois heures. — Non, venez plutôt avant; nous causerons, & je l'attendrai avec moins d'impatience. La bonne voisine ne put tenir à cette réponse. — Monsieur votre frere trouvera-t-il bon, Mademoiselle, que Monsieur, qu'il ne connoit pas, soit venu ici pendant son absence! — C'est parce que je veux qu'il le sache, que j'engage Monsieur à se trouver ici à son arrivée. Cette réponse ferma la bouche à la Dame. Elle se retira mécontente, & je sortis aussi-tôt.

Le lendemain j'eus de la peine à m'empêcher d'aller chez Louise avant l'heure fixée par elle-même. Je fis alors une réflexion: que mon cœur alloit encore plus vite que notre connoissance, quoiqu'elle fut assez prompte. — Serois-je encore susceptible d'amour, pensois-je; examinons mon cœur. J'y descendis, la lampe de la raison à la main; & je vis que je m'étois laissé prendre sans m'en appercevoir. L'idée de ne plus voir Louise me fit frémir. En un instant, je me rappellai

mes anciennes peines , qui devoient être infiniment moindres , puisqu'alors j'étois aimable , jeune , aimé , susceptible de l'être encore , pour me consoler d'une infidélité. Mais , à mon âge.... cette idée me parut désolante. Je ne me rassurai qu'en me représentant la manière obligeante dont Louise en agissoit avec moi. Je me consolai. — C'est un caractère charmant , me dis-je , unique , fait pour un homme de mon âge. Bénissons la nature qui a varié les goûts de ses enfans , pour les rendre , les uns par les autres , heureux à tous les âges.

J'étois cependant en proie à la perplexité , lorsque l'instant de partir arriva. Je n'en fus pas moins empressé à me rendre chez Louise. Je la trouvai seule , un peu triste ; j'en fus effrayé : mais je n'osai le témoigner. — Mon frere n'arrive pas , me dit Louise (après les premiers complimens) ; il me l'écrit , voici sa lettre. (Je la lus) & la dame que vous avez vue ici hier , dit que je ne dois plus vous recevoir. Je fus annéanti , à ce mot ; mon cœur se serra. Je ne pouvois trouver de réponse : en

un instant, toute la nature changea pour moi ; tour m'y déplut. Je balbutiai enfin quelques mots. — Mademoiselle, pourquoi ! Vous ai-je manqué ! Mon Dieu , non ; & j'en serai aussi fâchée que vous ; mais enfin , la Dame d'hier m'a fait dire la même chose par une Dame fort respectable de la maison voisine. Attendez le retour de mon frere : mais cependant , comme vous compriez diner ici , restez : vous y êtes , il ne seroit pas honnête que je vous laissasse partir. Je remerciai Louise sans savoir ce que je disois ; car je brulois de rester , & je restai en effet.

On servit bientôt , & nous-nous mêmes à table. Je ne pus manger ; j'avois la poitrine oppressée ; mais je tâchai d'égayer le diner : je dis à Louise les choses les plus tendres, quoique très-réservées. Elle y répondit , en me marquant beaucoup d'attentions. Enfin le diner finit , & je me vis obligé de prendre congé d'elle. Ce moment fut cruel : mais à l'instant où j'allois la perdre de vue , elle me rappela. — Vous ne pouvez plus revenir ; mais , mon frere ne

tardera pas : donnez-moi votre adresse : je vous ferai savoir son arrivée , & ses dispositions. Ce trait m'enchantait : plus je le trouvois extraordinaire de la part d'une jeune personne charmante, & bien élevée , plus j'en étois flatté ; je me retirai content. Le lendemain je me trouvais assez tranquille. Le sur-lendemain je souffris : le troisième jour.... Oh , qu'il fut cruel !.... je passai le soir dans le quartier de Louise pour tâcher de l'entrevoir : je ne pus avoir ce bonheur. Le quatrième , n'y pouvant plus tenir , je me hazardai d'aller chez elle mais avec précaution. J'écoutai dans l'escalier, si j'entendrois quelque chose : je fus servi suivant mon desir. C'étoit la voisine & le frère qui causoient.

— Je n'aurois jamais cru, disoit la première , que Mademoiselle Louise fut aussi inconsidérée : elle l'a reçu comme vous ou moi ; sans appeler, sans m'avertir : je suis venue en les entendant parler. — Elle est innocente , Madame ; répondit le frère : mais je crains son innocence : c'est pourquoi elle restera au couvent , jus-

qu'à ce que mon ami soit de retour, & elle n'en sortira que pour l'épouser. — Oh, elle aime les hommes : savez-vous que celui-là paroît bien quarante ans ! — Je n'en suis pas fâché ; mon ami a cet âge , à-peu-près. — Vous avez bien fait de la faire partir , & de la veiller : je fais qu'elle a écrit à cet inconnu, le jour de votre arrivée, & j'ai retiré la lettre des mains de votre cuisinière. La voici ; lisez-la , car je ne l'ai pas décachetée.

Le frère lut bas , ensuite haut , à-peu-près ce qui suit :

Lettre de Louise à M. d'Aigremont.

„ Mon frère est arrivé, Monsieur ;
„ hâtez-vous de venir le voir ; car je
„ crains qu'on ne le prévienne mal :
„ on lui a déjà parlé contre vous. Il
„ m'a fait des reproches de vous avoir
„ reçu en son absence. Je l'ai bien
„ assuré que vous étiez le plus hon-
„ nête-homme du monde , & très-
„ aimable. Tout cela n'y fait rien :
„ mais il lui suffira de vous voir,
„ pour prendre , à votre égard , les
D iv

» mêmes sentimens que vous m'avez
» inspirés ».

Je suis, Monsieur, &c. &c.

— Elle ne le verra plus, dit le frère, en achevant de lire. Mais cette lettre prouve bien son innocence. Adieu, Madame.

Il rentra, & je me retirai, la mort dans le cœur, jurant d'éviter toutes les femmes, le reste de mes jours.

Je me tins parole quatre années : dès qu'une femme m'avoit plu, je la fuyois, & je ne paroissais jamais où je pouvois la rencontrer. Mais, en 1776, le 23 Juin, mon malheur me fit faire connoissance d'une grande & jolie personne, nommée *Sylvine F****. Un enchaînement singulier de circonstances nécessita notre liaison. Je la trouvai adorable, & mon cœur s'attacha en si peu de jours, qu'à l'instant où je voulus fuir, la chaîne étoit déjà trop forte pour la rompre. Je suivis le char de mon vainqueur. Hélas ! que d'angoisses j'eus à dévorer ! Autant Louise étoit honnête & douce, autant Sylvine étoit

coquette & décidée. Je m'aperçus bientôt qu'elle avoit un amant aimé, quoiqu'elle eût tout fait pour m'engager. Je crus briser ma chaîne, à l'aide de cette découverte ; je le devois : mais la raison ne fut pas la plus forte : je souffris, pendant six mois, un supplice affreux, moins cruel cependant que celui que je souffre aujourd'hui.

Débarassé de cette coquette par la fuite, j'allai me jeter dans les bras de cette ancienne amie que j'avois connue en 1768. Je ne l'avois pas aimée, à proprement parler ; mais j'avois été prêt à l'aimer ; je ne m'en étois éloigné que par délicatesse ; j'avois eu, & j'avois encore beaucoup d'amitié pour elle. Je revis *Elise T****, avec plaisir ; &, si elle n'intéressa pas mon cœur, elle occupa les momens que j'étois accoutumé de donner à Sylvine. Je rompis ainsi mon habitude de la voir. Je sentis alors combien l'amitié est plus faite pour les hommes de mon âge, que l'amour. J'étois tranquille auprès de Mademoiselle T***. Le rire revenoit sur mes lèvres qu'il avoit quittées depuis si long-tems. Je comptois

m'en tenir là. J'oubliois insensiblement Sylvine, & je me trouvois heureux, du moins tranquille (situation souvent préférable) lorsqu'il vint chez Mademoiselle T***, une jeune personne, nommée *Lisette*, qui remua mon cœur, & acheva de l'ôter à Sylvine. Je ne la vis que trois fois : à la dernière je m'apperçus qu'elle me plaisoit un peu trop ; & j'étois encore si effrayé de ce que je venois de souffrir, que je résolus de rompre sur le champ avec Elise. Je cessai de la voir. Elle m'écrivit : je lui fis une réponse qui n'avoit pas le sens commun : elle en fut piquée, & me la renvoya. Nous restâmes brouillés, sans qu'elle en fut le motif ; mais j'aurois perdu tous mes amis & toutes les amies du monde, avant de m'exposer à faire une maîtresse.

Je demurai dans un état de mort, malade, accablé de chagrins domestiques jusqu'au mois d'Avril 1780, que j'eus occasion de voir une femme ravissante, appelée Madame *Cuissart*, épouse d'un Avocat. Tout ce que la nature peut donner de séduisant, tout

ce qu'un beau naturel, & l'éducation peuvent y ajouter de qualités ; tout ce qu'un goût exquis dans l'art de la parure, peut fournir de graces, Madame Cuissart le possédait. Je fus ébloui, enchanté : je n'aimai pas, il est vrai, je ne voyois pas assez souvent cette Dame, qui passoit, à la campagne, six mois de l'Été, mais je sentis que j'étois encore capable d'aimer. J'en avois fait la connoissance chez une Dame voisine : elles se brouillèrent par un mal-entendu. Tremblant de perdre les occasions de voir une femme dont je m'étois flatté de faire ma muse & mon amie, je lui écrivis pour me la conserver : ce fut cette lettre qui me la fit perdre. On l'interprêta mal, ou ce fut moi qui ne me l'interprêtois pas comme il faut : on dit que c'étoit une lettre d'amour. Le mari de la dame trouva mauvais que j'eusse écrit à sa femme ; la Dame ne pouvoit faire autrement que de dire comme lui : on se plaignit de mon procédé ; je l'appris, & j'en fus très-étonné ; ma douleur en fut extrême. Je m'étois imaginé qu'une femme honnête & mariée,

feroit pour moi une amie sûre , que je ferois dans une heureuse nécessité de respecter.

Ma démarche imprudente renversoit tous mes projets , & je me voyois humilié. Cependant je conservai les mêmes sentimens de respect , d'attachement pour Madame Cuissart , qui véritablement étoit la reine de son sexe. Elle me rendit aimable tout ce sexe trompeur. — Quel bonheur, pensois-je quelquefois , d'avoir une femme pour amie ! Une femme, ajoutois-je tout bas , comme Madame Cuissart ! Hélas ! ce fut un malheur pour moi , que cette femme adorable m'eût mis dans cette disposition.

Au mois de Novembre de la même année, Madame Cuissart étant de retour de la campagne, je lui rendis une visite , avec la résolution de cesser de la voir. Je la trouvai la même pour moi qu'avant son départ. Malgré ma lettre , son mari me fit accueil : mais je m'apperçus qu'il n'en falloit pas moins suivre ma résolution : je ne les vis plus , & je n'en sentis que plus vivement le besoin d'aimer.

Quinze jours après ma visite , commença l'époque fatale où je perdis mon repos , ma liberté..... Il m'en coûtera peut-être la vie ; car j'aime encore la plus dangereuse des filles.

Depuis cinq ans j'avois la même hôtesse : je ne connoissois ni le caractère , ni la conduite de cette femme , qui avoit été belle , & que je n'avois jamais trouvée aimable. Elle avoit , lorsque j'étois entré chez elle , une fille âgée de quatorze ans , qui me parut malheureuse. Mais je n'approfondis rien. J'étois ému quelquefois , lorsque j'entendois sa mère la gronder ; mais je ne m'informois pas de la cause ; le sexe , l'âge , la figure de Sara Lée m'empêchoient de lui marquer de l'intérêt. Cette fille grandit pendant les cinq ans : c'est trop peu de dire qu'elle devenoit aimable , elle devint belle , charmante , ravissante ; elle pouvoit passer pour avoir la tête la plus parfaite , la taille la mieux prise qui fût dans la capitale. J'occupois l'étage au-dessus : je la voyois quelquefois s'appuyer sur le balcon , & j'admirois sa beauté , ses grâces , sa douleur. Qu'on

se représente une grande blonde faite au tour, ayant les plus beaux cheveux, & les plus fournis, les couleurs les plus vives & les plus naturelles, telles que la rose dont le bouton vient de s'entr'ouvrir : marchant bien ; chantant agréablement, & s'accompagnant de la harpe ; portant sur son visage une empreinte habituelle de tristesse, qui la rendoit si intéressante, que souvent je quittois ma croisée les larmes aux yeux. Voilà celle que j'admirois quelquefois ; car les trois dernières années, elle ne venoit chez sa mère que les Fêtes. Quoique je la trouvasse aimable, que je sentisse qu'une liaison avec elle eut été charmante, l'éloignement que m'inspiroit la mère, m'empêcha de rechercher la fille. Je n'entrois jamais chez Madame Lée, lorsque Sara pouvoit y être ; &, pendant quatre ans je ne lui parlai qu'au jour de l'an.

La première fois que je la saluai, ce fut la seconde année de mon séjour ; car, à la première, je ne la vis pas. En m'approchant pour l'embrasser, elle me présenta sa jolie bouche. Je sentis un frémissement de plaisir ; il eût été trop

vif si j'eusse pris le baïser qui m'étoit offert ; je me contentai de presser légèrement de mes lèvres ses joues de rose. Sara remarqua ma retenue, & elle en rougit ; l'année suivante, elle ne me présenta que la joue. Elle étoit malade, sans être moins jolie ; je la louai beaucoup ; sa figure charmante, son air décent, la douceur de ses regards, ses beaux cheveux, sa taille admirable, je détaillai tout avec ivresse ; mais j'en tirai la conséquence qu'une personne aussi parfaite devoit respecter sa propre beauté, en travaillant à se donner toutes les vertus qui peuvent en augmenter le prix.

La quatrième année, mon compliment fut le même : mais, la cinquième, tout changea.

Déjà le triste Novembre annonçoit la fin de l'année : j'étois tranquille dans mon anéantissement. Un Dimanche matin, on frappa doucement à ma porte ; accoutumé à ne recevoir personne, je n'ouvris jamais. . . . Prévoyois-je mon sort ! . . . Non, hélas ! non, je ne le prévoyois pas. . . . Mon récit va se

sentir du désordre de mon esprit , & de mon cœur.

J'ouvris : c'étoit Sara. Quoiqu'en négligé , elle étoit ravissante , & je la vis avec autant de joie que de surprise. — Je viens, Monsieur, me dit-elle, vous prier de me prêter des livres : vous en êtes assez bien fourni ; & j'aime la lecture. Je répondis , en lui en montrant à choisir , ajoutant qu'elle seroit la maîtresse de les lire tous , les uns après les autres. Elle paroissoit si timide , si craintive de m'être importune , qu'elle en étoit encore plus touchante. Elle resta peu. En la reconduisant , je la priai de me permettre un baiser. Sara se ressouvint de ma première retenue , & elle me présenta la joue. Je ne m'en plaignis pas : je la respectois comme une fille aimable , innocente , ou du moins , si certains bruits étoient vrais , comme une victime de l'avidité de sa mère. Telle fut la première visite de Sara.

Je ne la revis que le Dimanche suivant ; car elle étoit alors chez une maîtresse pour apprendre les dentelles ; sa

mère l'y avoit mise *adroitement*. Ce mot sera expliqué. A son retour à la maison, elle vint frapper à ma porte, comme la première fois : je reconnus sa manière ; &, transporté, je courus ouvrir. Elle me rapportoit mes livres ; mais d'un air qui témoignoit assez l'envie flatteuse de les garder. Je l'en priai, en lui en donnant de nouveaux. C'étoit une bagatelle ; mais elle en parut si pénétrée de reconnoissance, que je fus touché de ses remerciemens : le rendre intérêt qu'elle m'avoit toujours inspiré se fit sentir alors avec une effrayante vivacité. Je hazardai quelques caresses, qui furent accueillies avec cette modeste rougeur, le seul fard qui augmente la beauté. Sara paroissoit l'innocence même, & sa timidité augmentoit la naïveté de ses charmes.

Le Dimanche suivant, elle ne manqua pas de monter chez moi. A chaque fois c'étoit, de ma part, un nouveau présent de livres : mais la reconnoissance de Sara alloit plus loin que ma générosité. Ses charmes, sa jeunesse excitoient mes desirs. J'avois appris sur son compte, depuis ses visites,

certaines anecdotes qui m'eussent enhardi ; mais l'honnête timidité de sa conduite m'y rendoit incrédule : je respectai son innocence ; je lui marquai de l'estime, du respect ; j'étois prêt à lui marquer de l'attachement. Elle le sentit, ou sa mère le sentit pour elle ; car , dès que j'en fus à ce point , Sara me fit des visites plus fréquentes ou plus longues. Elle me montra d'abord des chansons , très-bien choisies ; elle me chanta celles qui avoient du rapport à son sexe , à son âge ; & à la situation qu'elle vouloit prendre avec moi. J'étois enchanté de sa familiarité. Si l'on a les sens moins combustibles à quarante-cinq ans , le cœur est beaucoup plus tendre ; & , plus la femme est jeune , plus l'émotion est vive & délicieuse.

Cela est vrai ; mais lorsqu'un jeune objet rend des baisers, demande des livres, vient dans la chambre d'un homme charmé de l'obliger, y chante des chansons qui semblent renfermer des aveux, & qu'accompagnent des regards tendres ; lorsque cet objet a une réputation qui l'accuse, & une mère qui l'expose ; lorsque, de jour en jour, elle va plus naïve-

ment au-devant de l'insulte qu'on peut lui faire dans ces tête-à-tête, lorsqu'elle semble la solliciter par les expressions de sa reconnoissance, par la fréquence de ses visites, par la confiance de ses peines, par le soin constant de sa parure, & par une vivacité qui doit devenir contagieuse; lorsque tout cela est, & qu'on a quarante-cinq ans, on doit craindre les pièges de la coquetterie, & les suites de la légèreté. Avec un peu de prévoyance on peut s'épargner bien des peines, sans nuire beaucoup à ses plaisirs. Il faut être aveuglé par l'amour-propre, pour s'abandonner à sa passion, quand l'objet qui l'inspire est environné, pour ainsi dire, de tous les flambeaux qui doivent éclairer un amant.

Celui-ci fut trompé par son jugement plus que par sa maîtresse. Vive, légère, inconsiderée, elle n'employa point de ces artifices, de ces détours combinés qui confondent un homme d'esprit : l'étourderie est sans génie; & la force de la femme alors est dans la faiblesse de l'homme.

Sara aima l'homme dont elle étoit aimée, & ne portoit point la perfidie dans le cœur lorsqu'elle alloit le voir, lorsqu'elle s'engagea par des aveux : mais elle avoit une

une mère vicieuse , une ame ardente , une tête légère : elle devint infidèle , sans avoir été fausse. Un Monsieur qui lui plut ; ensuite un Abbé qui lui plut davantage ; des soins , des présens , des larmes , des conseils , des pièges.... En faut-il tant pour faire une infidèle ;

Les amours , les intrigues de Sara n'offrent donc aucun de ces événemens qui ajoutent à l'expérience par leur nouveauté ou amusent du moins l'imagination par une piquante bizarrerie : c'est par-tout la scène de la nature , & une répétition des jeux de l'amour , & des accidens de la société : nous ne dirons pas ce qu'elle fit , puisque l'on sait ce qu'elle fut : mais l'amant qui la perd , qui la quitte , qui la regrette , qui la méprise , qui la pleure , peut être très-intéressant dans sa douleur, dans ses plaintes , dans ses tendres convulsions. Nous offrirons donc le tableau qu'il tracé de sa situation avant le terrible moment où il brisa les liens d'une douce habitude , & où il pronouça ces mots plus terribles : je ne la verrai plus.

J'étois sorti, dit-il , toute la matinée. En revenant , & assez près de la maison, je rencontrai la mere & la fille en voi-

ture. Je ne les voyois pas : la mere m'appela ; & , me dit qu'elle alloit au palais royal. La fille parut en être fâchée ; elle étoit très-parée & ravissante. Son humeur me surprit : j'étois loin d'avoir cette idée : je la croyois forcée de sortir , & je comptois sur une lettre , mais on alloit trouver un nouvel amant à qui l'on avoit donné ce rendez-vous. Elles rentrèrent le soir à neuf heures , & nous soupâmes , à l'ordinaire , Sara & moi , sans qu'elle me dît un mot de ce qui se passoit , ni du voyage projeté pour le lendemain.

Jalousie ! tourment affreux ! monstre vomé par l'enfer ! qui t'a formé ? quel est ton but , ton utilité , ton usage ! oh , le plus dangereux des poisons ! qu'elles affreuses convulsions tu causes à l'ame !.. Heureux , heureux ! qui ne ta jamais éprouvé.

Le lendemain , je vis Sara : je déjeunai avec elle : j'allai ensuite à mes affaires , & je rentrai tard ; il étoit plus d'une heure. je m'aperçus qu'on étoit parti : la Domestique avoit été renvoyée la veille , & les deux femmes ne laissant personne chez elles , je ne

fus pas surpris de voir le cadenas mis à la porte de l'appartement. Je passai assez tranquillement la soirée, jusqu'à neuf heures, celle où je soupois ordinairement avec Sara. L'inquiétude me prit à la demie : à dix heures, je ne pouvois tenir en place. Cependant je ne soupçonnois rien encore. A onze, le cœur ferré, tourmenté par une crainte vague, j'étois en colère contre Sara ; je me permettois de la gronder ; Je sortis pour aller faire le tour de *l'Isle Saint-Louis*. J'écrivis sur la pierre mes tourmens ; je revins ; le cœur me battoit d'espérance : fontelles arrivées !.... j'avance ; point de lumière !.... je rentre, le cadenas n'étoit point ôté.... Je voulus souper ; impossible.... Je m'agite, je me tourmente, je me promène à grands pas.... Enfin, à minuit, mes yeux fondent en larmes.... Je me rappelle ce que Sara m'avoit dit lorsque sa mere l'avoit autrefois conduite au *Palais-Royal*, & qu'elle y fut abordée par un homme de distinction : je la crois livrée, livrée malgré elle.... je m'écrie douloureusement : O mon amie ! mon aimable,

mon innocente amie ! une barbare t'a trompée sans doute ! elle t'a livrée ! elle t'enlève à ton ami , à l'homme qui t'aimoit plus que lui-même !... Et je pleurois , en sanglotant ; je marchois , je courois.... Je retournai , à une heure , autour de l'Isle-Saint-Louis : je fis retentir de mes cris ces rives tranquilles.—O mon amie ma chère, ma tendre amie ! O ma Sara ! ma bien aimée ! l'objet d'une éternelle tendresse ! on t'enlève à celui qui t'adore !.... où es tu ! que fais tu !.... victime infortunée !.... C'est ainsi que je m'écriois. Si j'avois su où la trouver , j'aurois volé : mais où courir ! on ne m'avoit pas dit un mot qui pût m'éclairer..... Je revins chez moi ; je me jetai sur mon lit , non pour dormir , mais pour donner un libre cours à mes sanglots..... Vers les cinq heures , je m'assoupis..... Plût au ciel que je n'eusse pas eu ce fatal sommeil.... Je crus voir Sara , ses belles tresses blondes éparfes sur son sein , les yeux en larmes , me tendant les bras , & me disant : — mon ami , mon pere , fauves-moi , fauves-moi.... Je m'éveille : le son de sa

voix frappoit encore mon oreille ; je saute du lit , je cours , je m'écrie : *Sara , ma chère Sara ! je viens de t'entendre ! où es-tu , ame de mon ame , où es-tu , ma chère fille...* Je descends l'escalier , je me précipite : ma tête étoit troublée ; je croyois avoir entendu Sara.... Hélas ! je ne trouvais rien.... je remontai , je me sentis défaillir. Je me rejettai sur mon lit , & je tombai en foiblesse. Il est impossible d'exprimer ce que je souffris... Et je n'étois pas encore jaloux.

La journée qui suivit cette horrible nuit fut encore plus douloureuse : mon cœur se ferroit , & ne donnoit plus d'effort à mon sang , pour le faire circuler : deux ou trois fois je fus obligé de me secouer , de sauter , pour communiquer à la machine un mouvement extérieur , puisque le mouvement interne ne suffisoit plus..... Et je n'étois pas encore jaloux ! Et je me croyois encore aimé ! le jeudi , la nuit cruelle qui le séparoit du vendredi , ce jour-là , jusqu'au soir , l'attente , la douleur , la crainte , la fureur , la pitié , l'amour , la jalousie me mirent à deux doigts du tombeau....

Enfin

Enfin à onze heures , j'entendis une voiture s'arrêter à la porte ; (cruelles voitures !) chacune d'elles , les deux soirées précédentes , m'ébranloient jusqu'au fond de l'ame. Oh ! quel supplice quand on attend , que d'entendre ces perpétuelles voitures ! elles donnent , au premier bruit , un rayon d'espoir : il croît , il fait palpiter... Elles passent , & l'ame élevée par elles , retombe froissée dans l'abîme du désespoir , pour être encore soulevée de même , l'instant d'après..... A onze heures dis-je , j'entendis une voiture s'arrêter à la porte. J'étois en robe-de-chambre étendu sur mon lit , soupirant , sanglotant. Je saute à terre ; j'ouvre , je descends , & j'aperçois... la mere de Sara , avec un homme que je n'avois jamais vu.

Madame Lée fut surprise de me voir. Elle n'avoit pas de lumière : je lui en donnai. Je cherchois des yeux , ma jeune amie ; & je ne la vis pas.... On me dit qu'elle étoit restée. A ce mot , je remontai précipitamment , sentant bien que j'allois éclater , & qu'il ne le falloit pas devant un inconnu. Il partit un instant après , & je redescen-

dis. C'est ici une scène... Comment la nommerai-je ! mon cœur n'étoit plus oppressé : mon sang circuloit avec autant de vivacité , qu'il avoit été gêné les jours précédens. L'œil égaré—où est votre fille , dis-je à la malheureuse !— Elle est restée chez M. *Noiraud de Lamontette* , qui m'a ramenée à Paris. Il falloit que je vinsse coucher ici , à cause de mes affaires. — Quoi , vous livrez votre fille à un inconnu !... cette femme , cette furie dont vingt scènes bruyantes m'avoient donné la plus terrible idée , depuis que je demeurois chez elle , ne parut point offensée de mon ton , de mon air : la vérité , la terrible vérité l'effrayoit : elle trembla , & me répondit avec douceur : — mais je ne la livre pas ; c'est un honnête-homme , celui que vous venez de voir : il a une petite maison de campagne , où il nous a invitées à passer quelques jours ; nous y sommes allées sans conséquence : ma fille vous en a prévenu ; Moi, Madame ! je n'en savois pas un mot. — Ah , l'étourdie ! je lui avois dit de vous en avertir ; quoi , elle n'a pas

mis un mot sous votre porte ! — elle favoit où vous la meniez ! — Mon Dieu oui , nous avons vu trois fois le Monfieur qui m'a ramenée , foit au boulevard , foit au Palais-Royal , & nous avons accepté fon invitation , parce que c'est un honnête-homme. Ma fille n'est pas revenue avec moi parce qu'elle s'est trouvé mal ! (*trouvé mal !*) ce mot me rappella une autre hiftoire , & troubla ma tranquillité prefque renaiffante — elle s'est trouvé mal ! répétai-je — oui après-dîner. — O ma chère amie ! — vous la croyez perdue ! — oui , oui , Madame ; je la crois vendue à cet homme , & vendue malgré elle. Mon amie avoit pour moi de la confiance , de l'eftime : je n'ai rien fait pour perdre l'une & l'autre ; & elle ne m'a rien dit. La mère de Sara , au lieu de s'emporter , fouroit avec une forte de fineffe. — Vous-vous trompez , elle favoit tout ; & mon étonnement eft extrême qu'elle ne vous en ait rien dit. Je ne fus que répliquer à cette réponfe ; je me retirai , n'étant plus à moi-même : j'allai me jeter fur mon lit , ayant befoin de respirer , de

réfléchir..... Quelle nuit je passai ! il n'en est pas de pareille dans le cours de la plus longue vie.

Le lendemain, je revis la mère de Sara ; j'eus avec elle un nouvel entretien ; elle me dit qu'elle alloit retourner promptement auprès de sa fille , pour prévenir , le retour de Lamontette. Quoi que je pusse lui dire , elle conserva toujours sa perfide douceur ; & ce fut un bonheur pour elle & pour moi. Je l'avoue , si elle se fut emportée , j'étois perdu ; car je l'aurois étouffée ; & les loix ne se fussent pas embarrassées de mes motifs. Je lui ai l'obligation de m'avoir fait éviter l'échafaud.

A son retour auprès de sa fille , il fut conclu qu'elles reviendroient à la ville ; & elles revinrent en effet : il étoit neuf heures : je ne les attendois pas encore , sans quoi , à chaque carrosse , j'aurois volé à la fenêtre. J'étois assis auprès de ma table , occupé à lire , à copier , en trempant de mes larmes le papier qui étoit sous mes yeux. On frappe à ma porte : je reconnois la manière de Sara : je tressaille , je me

lève, je cours, je renverse tout ce qui s'oppose à mon passage; j'ouvre..... Sara, cette fille que j'avois cru si tendre, si sensible, qui m'avoit juré mille fois de me regarder à jamais comme son père, & son ami, Sara me dit, d'un air glacé, maussade, dur. — Eh bien, qu'est-ce donc? me voilà. — Qu'est-ce donc? répondis-je, après l'avoir néanmoins tendrement pressée contre le cœur qu'elle déchiroit; eh quoi, ma fille, vous partez à mon insçu? Vous ne revenez pas le soir! Je n'ai pas de vos nouvelles! Je fais ce que vous m'avez dit tant de fois; & vous paroissez surprise de mon inquiétude? Me croyez-vous donc insensible? Ah, Sara! vous ne connoissez pas encore le véritable attachement: cher Sara, trop jeune, sans doute, pour sentir comme moi, ton cœur ne s'est pas encore attendri à l'école de l'adversité! Ces mots parurent la toucher; elle fit quelques efforts pour me paroître telle qu'avant son voyage. Mais.....

O toi qui m'as rendu malheureux, *Delamontette!* peut être un jour liras-tu cette nouvelle! Je n'y ai dit que l'exacte

vérité. Apprécies, d'après ce que tu as déjà lu, & ce que tu vas lire, celle que tu m'as ôtée. Le voile est tombé pour moi; je te l'arrache, si tu me lis. Vois, vois qu'elle étoit cette Sara que nous avons aimée, pour laquelle je t'ai abhorré, pour laquelle tu m'as haï : la soif de ton sang a été dans mon cœur : hélas, quels remords n'aurois-je pas aujourd'hui, mon crime fût-il demeuré enseveli dans l'ombre éternelle : à qui t'aurois-je immolé ! à qui m'aurois-tu sacrifié, si ton adresse eût triomphé de la mienne ! O Delamontette ! je rougis de mon amour, & de mes fureurs ; rougis, à ton tour, de tes complaisances, & des tourmens que tu m'as causés..... Hélas, à l'instant où tu liras cette histoire, le voile sera tombé sans mon secours : Sara n'aima jamais : la nouveauté, le changement lui donnent seuls l'apparence du sentiment, qu'elle ne connoît pas.

On devine que le sort de notre héros étoit décidé. Mais l'espoir survit à la confiance. Il voulut sonder encore le cœur qu'il voyoit perdu pour lui. Un dernier entretien servit à le convaincre..... Sara

répondit si mal... Elle dissimula si peu son infidélité..... Ici commence une scène de fureur.

Elle étoit assise , dit-il , vers la croisée , à côté d'une table à thé ; sa mère étoit de l'autre côté ; j'étois debout devant elles : je gardai un morne silence : mon âme se concentroit pour s'échapper avec plus de furie. — Voilà donc , m'écriai-je d'une voix altérée , cette fille qui devoit m'être attachée au-delà du tombeau ! dont j'étois le conseil , le guide , le père , l'appui ! La voilà ! Trois jours l'ont changée ! en trois jours un inconnu lui a tourné la tête ! elle en est folle , elle l'adore , & elle croit ne lui bien montrer sa ridicule passion , qu'en marquant à son ancien ami la plus noire ingratitude !.... La voilà cette fille dont la physionomie annonçoit la candeur..... Fille fausse ! qui n'as jamais dit un mot de vérité , je te connois enfin , mais pour te vouer le plus parfait mépris..... Elle voulut parler. Je m'élançai vers elle ; je levai la main.....

Tirons le rideau sur ce qui suit. Le soufflet ne fut pas donné ; mais on ne

revoit plus l'objet avec qui on s'est oublié à ce point, & qui nous a poussé à cet excès de violence par sa conduite. D'Aigremont s'écrie : O mes pareils en âge & en passions vives, c'est pour vous seuls que j'écris ; c'est, brûlé du desir de vous être utile par ma fatale expérience, que je vous fais ces récits, que je vous dévoile ma foiblesse, ma honte, ma turpitude : que j'en meure de confusion, mais que je vous aye instruit.



S U I T E
DES FRAGMENS
DE LAURENT MARCEL.

HISTOIRE
DU CHEVALIER DE CHANTAL.

JE suis originaire de la maison de Chantal , si connue par les grands exemples de vertu & d'humanité qu'elle a donnés dans le dernier siècle. Mon père étoit un Gentilhomme peu partagé des biens de la fortune ; & , par-là même , fort différent du reste de sa famille , qui possédoit de vastes domaines dans les Etats du Roi de Sardaigne. Dès l'âge de douze ans , je fus envoyé à Turin , pour y faire mess

humanités; & ce fut pendant le cours de mes études que je me liai de la plus étroite amitié avec le Baron de Villamen, aussi jeune que moi. Ses parens étoient originaires de Pignerol, & faisoient leur résidence dans un magnifique château, voisin de cette ville. Quoiqu'on le destinât à l'état Ecclésiastique, & que lui-même parût manifester sa vocation par une aptitude aux sciences, & une mémoire prodigieuse, je ne fus pas long temps sans m'appercevoir que l'appas d'un bénéfice le tentoit davantage que le bien de l'Eglise, & le salut des ames. Il régnoit en effet dans ce jeune-homme une pétulance, & une si forte propension au mal, qu'il étoit visible qu'en lui la malice avoit prévenu les années, & qu'il étoit plus corrompu à seize ans qu'on n'a coutume de l'être à trente, quand on a reçu une mauvaise éducation. Notre première liaison se fit avec tout le zèle qui caractérise les vieilles amitiés; nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre, & je confesse, à ma honte, que sa société, toute dangereuse qu'elle étoit, avoit pour moi des charmes que

je n'aurois pas éprouvés avec des personnes sages & vertueuses. Comme tous nos penchans se portoient du côté des plaisirs, Villamén me parloit continuellement des agrémens de son pays, & du goût de sa famille pour tous les amusemens qui séduisent les étrangers. La musique, le chant, la danse, la chasse, la pêche, la promenade s'y succédoient tour - à - tour : on y trouvoit jusqu'à un spectacle réglé deux fois la semaine; &, quoique tout cela devînt fort couteux, les revenus de la seigneurie n'en recevoient aucune altération, parce qu'ils étoient considérables.

Toutes ces belles descriptions se terminoient par m'engager à l'accompagner, au moins une fois, dans les vacances. La crainte d'essuyer un refus, jointe à une mauvaise honte, m'empêcha, pendant quatre années consécutives, d'en demander la permission à mon père; mais, la cinquième, je délibérai de mon chef; &, ne prenant avis que de moi-même, je le suivis, & n'eus pas même la précaution d'en prévenir ma famille. En arrivant chez les

parens de Villamen, j'eus lieu de me convaincre que ce jeune - homme n'avoit rien exagéré, & que tous les amusemens possibles se rencontroient dans ce château, avec une dépense extraordinaire. Quinze jours se passèrent, après lesquels je reçus une lettre de M. de Chantal, dans laquelle il me témoignoit combien il étoit surpris de me voir préférer mes plaisirs à mon devoir, & encore plus de m'être décidé à ce voyage, sans lui avoir demandé son agrément. Je gardai le tacer sur ces reproches; &, comme ils ne firent pas sur moi l'impression qu'ils auroient du faire, je portai l'insensibilité jusqu'à me dispenser de répondre, & me livrai sans ménagement à toute ma séduction.

Ce fut à-peu près dans ce tems que nous vîmes arriver une nièce du père de Villamen, fraîchement sortie du cloître. Je ne m'arrêterai pas à vous faire l'énumération de ses charmes : esprit, beauté, sagesse, bon esprit, tout parloit en sa faveur; aussi fut-elle l'admiration de tous ceux qui la virent. Les louanges, les prévenances, les

distinctions, tout fut pour elle : les fêtes recommencèrent avec plus d'éclat ; elle en devint l'ornement, & y joua le plus grand rôle. Je trouvais quelque chose de si délicieux dans le commerce de cette fille adorable, qu'il ne me fallut pas une semaine pour oublier mes parens, ma patrie, mes études, mon état & mon devoir. Je n'avois des yeux que pour la contempler ; je devins, pour lui plaire, d'une délicatesse, d'une civilité si minutieuse, qu'elle m'auroit paru le comble du ridicule, si je n'avois pas été aveuglé par la passion.

Mon père, choqué de mon mauvais naturel, & du mépris que je faisois de son autorité, m'envoya, dans cet intervalle, une chaise & deux chevaux, avec ordre de partir incontinent, à peine d'encourir sa disgrâce.

Je me séparai de Coraline de Vifani (c'étoit le nom de cette Demoiselle) avec un déplaisir si vif qu'il n'y eût personne dans le château qui ne s'en apperçût. La timidité m'empêcha de pouvoir lui exprimer la vivacité de mes peines ; & je montai dans la voi-

ture sans la voir, & sans oser demander où elle étoit dans ce cruel instant. Rentré dans le sein de ma famille, & désirant alléguer des raisons qui pussent justifier ma conduite, je ne crus pas en trouver de meilleures que de faire l'éloge de la nièce de M. de Villamen : je m'étendis sur l'élévation de ses sentimens, sur la bonté de son cœur, sur sa naissance, sur la délicatesse de sa vertu, & les biens considérables dont on m'avoit assuré qu'elle seroit un jour en possession.

L'âge mur est rarement la dupe de la jeunesse ; & mon père, se défiant de mon enthousiasme, ne parut pas aussi affecté que je le pensois de cette belle peinture. Comme toutes ses vues se portoient à me ménager une place à la Cour de Turin, & à me trouver, par la suite, un parti favorable, il résolut, sans me rien communiquer, de faire des informations secrètes au sujet de Mademoiselle de Visani : heureusement tous les témoignages se réunirent en sa faveur ; & il ne fut pas long-temps sans se convaincre que ses qualités personnelles, & sa fortune,

surpassoient encore sa réputation. Néanmoins il persista à me dissimuler sa satisfaction, parce qu'il me restoit deux années d'études , & qu'on vouloit que les fîsse.

Je retournai donc à Turin, & j'y vécus , ainsi que de coutume , avec le Baron , dans lequel je n'apperçus aucun changement , sinon qu'il avoit pris la tonsure depuis quelques jours , & qu'il étoit pourvu d'un Prieuré de dix-mille livres.

Et c'est en cela qu'on devoit déplore l'aveuglement de sa famille ; car jamais personne ne pouvoit en faire un plus coupable usage. La vie de cet Abbé devint absolument scandaleuse ; les femmes , le jeu , la bonne-chère , absorbèrent les trois quarts de son revenu. Chose étonnante ! néanmoins , je le voyois allier à des plaisirs outrés un attachement singulier pour les sciences & les belles-lettres. Jamais il ne parut se relâcher de ses exercices , quelques sollicitations que lui fissent les complices de ses débordemens. Les après-dinés se passaient avec des courtisannes , & les nuits avec des livres.

Comme tout étoit excessif dans ses goûts, il sembloit que sa complexion dût en ressentir quelque épuisement ; mais Villamen étoit à toute épreuve : après avoir passé trois heures à l'étude, & autant à table ou au jeu, il n'en sortoit que plus dispos, & plus propre à recommencer le lendemain la même tâche. La Nature sembloit lui avoir prodigué ses dons, & rarement elle rassemble autant de perfections dans un même individu. Sa taille étoit des plus avantageuses, les traits de son visage parfaitement beaux, sa démarche pleine d'agréments ; personne ne chantoit avec plus de méthode, ni ne dansoit avec plus de grâce ; enfin, si vous en exceptez un air sombre & farouche, qu'il lui arrivoit quelquefois de prendre même au milieu des plaisirs, & dont personne ne pouvoit sonder la cause, rien ne s'offroit en lui qui ne fût capable de captiver la bienveillance universelle.

Tel étoit l'Abbé de Villamen, mon ami, à qui je m'attachai de telle sorte qu'on pouvoit bien nous appliquer ce qui avoit été dit de David & de Jona-

thas ; car mon ame étoit comme passée dans la sienne , & le plus doux charme de mes jours étoit de l'aimer. Malheureuse amitié qui a causé tous mes malheurs , & tiré de mes yeux deux sources de larmes qui couleront justes dans le tombeau.

Je vous ai déjà dit que Villamen étoit un vrai débauché ; & cependant mon aveuglement étoit tel que j'ignorois la plus grande partie de ses écarts , & que , quand il en parvenoit quelque chose à ma connoissance , l'amitié savoit si bien y trouver une excuse , que je le croyois toujours tel qu'il eut été à souhaiter qu'il fut en effet. Il étoit visible qu'il n'avoit pas pour moi le même attachement , puisque , me connoissant assez réservé sur le chapitre des plaisirs , il me déroboit la connoissance de tout ce qui pouvoit lui attirer des reproches , & affectoit quelquefois de la retenue au milieu de la plus grande dissolution. Cela n'empêchoit pas que je ne lui donnasse des conseils ; mais ils n'aboutissoient qu'à le rendre dur , incivil , & brutal. Dans ces instans fâcheux , il me traitoit de cafard , &

d'hypocrite, me faisoit des menaces, & me quittoit en me disant des injures. Je le suivois alors en pleurant ; je portois la foiblesse jusqu'à lui faire des excuses ; je lui promettois d'être plus circonspect, & de garder le silence sur ses affaires. Si par-là je parvenois à l'adoucir, je sentoais la tranquillité renaître dans mon cœur, & je n'étois plus le maître de mon attachement & de ma joie.

Cette indigne foiblesse vous paroîtra le comble du ridicule ; mais sachez que j'avois tout-à-la-fois à ménager deux personnes, & que ma passion pour sa cousine, dont il m'entretenoit souvent, y avoit aussi quelque part. Je regardois Villamen comme l'homme le plus propre à subjuguer en ma faveur le cœur de cette Demoiselle ; il me faisoit, à ce sujet, concevoir les plus hautes espérances ; il prétendoit avoir entendu dire qu'elle m'étoit destinée ; qu'on le disoit hautement dans sa famille, & que mon père même, si réservé à mon égard, ne l'étoit pas tant avec quelques amis qu'il avoit fait dépositaires de ses vues sur moi. Je n'en

fuis aucunement étonné, pourfuivoit-il, parce que l'intention de M. de Chantal est de vous laisser achever votre cours d'études, avant de vous donner un état. C'est à la suite de la Cour qu'il se propose de vous acheter une charge qui puisse vous annoncer avec éclat, & il n'y a pas à compter sur aucune alliance, avant que ses vœux ne soient accomplis de ce côté-là. Il est très au-fait du caractère de M. de Visani, qui jamais ne consentiroit à vous donner sa fille, avant que de s'être assuré que vous êtes riche, & que vous tenez un rang. Et, là-dessus, sans attendre ma réponse, il se mit un jour à faire le portrait de ce Gentilhomme. Mon oncle, poursuivit-il, est l'homme le plus ladre & le plus vilain qu'il soit possible de se figurer. Sa passion est de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que, faisant effort quelque-fois pour donner à manger, lorsqu'il ne peut absolument l'éviter, il compte, pendant le repas, le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Il apprécie toujours les choses

qu'il achete au-dessous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché que son homme d'affaires, en lui rendant compte, veuille se prévaloir, il souffrirait qu'il a tout acheté trop cher. Implacable à l'égard d'un valet qui aura cassé un pot de terre, ou laissé par malheur tomber un flacon vuide, il lui déduit cette perte sur sa nourriture ou sur ses gages. Ne prenez pas l'habitude, dit-il quelquefois à ses voisins, de prêter votre grain, votre linge & votre batterie de cuisine; car ces petits détails ne laissent pas, au bout de l'année, de former un objet considérable, & l'on perd toujours à rendre service. Tous les habits qu'il porte sont ordinairement trop courts ou trop étroits, & il a coutume, vers le milieu du jour, de se mettre en mauvaise robe-de-chambre pour épargner un sur-tout. Dix fois dans une matinée, il visite sa cuisine pour examiner si le feu de la cheminée n'est pas trop grand, & si l'on ne met pas trop de graisse dans les ragouts. Ses domestiques sont en veste & en sabots toute la semaine, & ne prennent leur habit

que pour l'accompagner le Dimanche à l'Eglise. Il faut qu'on lui rende compte de l'avoine & du foin qu'on donne à ses chevaux ; & il ne veut point que la paille leur serve de litière , que lorsqu'elle est absolument gâtée. Il fait peser , en sa présence , le beurre que l'on porte au marché , & recommande strictement à la fille de basse-cour de le vendre le plus-tard qu'elle pourra , pour en avoir un meilleur prix. L'écutie même sert d'entrée à ses appartemens , afin de dégouter , sans doute , ceux qui auroient trop souvent envie de lui rendre visite. Le même habit sert pour deux de ses enfans , qui sont encore assez jeunes , & lorsque l'un paroît en compagnie , l'autre est toujours au lit , faute de haut-de-chausses. Quand il est à table , il permet à ma cousine de mettre le vinaigre & le sel , mais c'est toujours lui qui met l'huile à la salade. Il coupe une pomme en quatre pour en distribuer les morceaux aux convives , & soutient que cela est plus galant que de les servir tout entières. Jamais il ne passe bail avec ses fermiers qu'il

n'y ait répétition de volailles, de lin, de fromages, de quelques voitures au bois ou à la pierre. Il y a environ douze ans que cet honnête Mesquin perdit son épouse, & il en a été presque cinq à plaider contre son Curé & les Marguilliers, pour les frais funéraires de la plus digne des femmes, qui n'avoit aucun de ses vices, & n'a laissé à ses enfans que des exemples de vertu. Ma cousine, qui est l'aînée des trois, est le vrai portrait de cette bonne tante ; même visage, même taille, même esprit, même retenue. Jamais fille ne ressembla si parfaitement à sa mère, & jamais père ne fut si peu digne de posséder une telle fille —. C'est ainsi que l'Abbé de Villamen me faisoit la peinture du père de Coraline, peinture qui devoit diminuer l'espoir de voir un jour unir mon sort à celui de cette Demoiselle & qui opéra un effet tout contraire.

Je passe sous silence le reste de mes études, les entrevues que j'eus, pendant les vacances, avec l'objet de mes desirs, le bonheur de m'en faire estimer & aimer successivement. Au for-

tir de l'Université , je fus revêtu du titre de Gentilhomme Adjoint, de la Chambre de Sa Majesté ; charge qui ne m'obligeoit à aucune résidence, jusqu'à la mort de celui dont j'avois la survivance. Ce seul emploi, quoique sans exercice ; me procuroit treize mille livres de bons appointemens, & il falloit que cela fût de la sorte pour déterminer M. de Visani à m'accorder sa fille. Après mille débats sur la dot, sur l'inventaire des biens de mon père, qui étoit veuf depuis vingt ans, sur les clauses du contrat, sur les frais des noces mêmes, j'épousai enfin la personne la plus riche, la plus belle & la plus vertueuse de toute la province. Deux mois après notre mariage, nous quittâmes enfin nos familles réciproques pour aller établir notre domicile dans un fief qui appartenoit à mon père, & qui n'est pas loin de Moutiers en Tarantaise.

J'étois au comble de mes desirs, & ne prévoyois pas que rien pût troubler, dans la suite, le bonheur dont je jouissois en possédant Madame de Chantal. Falloit-il que celui qui, après mon

épouse, avoit la première place dans mon cœur, y fît une plaie qui ne devoit jamais se fermer!

L'Abbé de Villamen rendit de fréquentes visites à sa cousine, & elles me plaisoient d'autant plus qu'il m'eût été impossible de me priver long-tems du commerce de cet ami. Il me paroissoit changé à son avantage, depuis qu'il avoit quitté Turin; je le regardois comme un homme guéri de ses voluptueuses fureurs. Il mettoit dans ses entretiens plus de douceur & de circonspection, & sa prodigieuse facilité à débiter galamment les choses les plus intéressantes, m'avoit fait oublier ses dernières brusqueries, & avoit fortifié les liens qui m'attachoient à sa personne. Nous passions tous les matins à courir les coreaux des environs où le gibier abondoit. A la chasse succédoit un dîner dont l'appétit assaisonneoit les plats; le reste du jour étoit consacré à converser dans le cabinet de ma femme, à lire des ouvrages nouveaux, à cultiver même de nos mains quelques compartimens de parterre, ou à nous occuper de

de tout autre travail qui éloignoit l'ennui & fortifioit notre constitution.

Villamen étoit de tout : mes domestiques lui obéissoient comme à leur maître. Ses talens pour l'économie rurale le rendoient nécessaire à toutes mes entreprises. Pendant le tems qu'il passoit avec nous (& c'étoit au moins six mois de l'année) il régnoit un ordre dans ma maison qu'il m'auroit été difficile d'y faire régner moi-même : je le voyois à la tête des ouvriers, manier lui-même la scie & le marteau ; diriger les travaux de mes fermiers, réglant les engrais, la semaille, les plantations, & m'apprenant à faire profit de tout. Mon bien s'amélioroit sensiblement sous la direction d'un si intelligent Agronome. La seule chose qui me causoit de l'étonnement, & dont je ne pouvois sonder le mystère, c'étoit de le voir rougir toutes les fois qu'il m'arrivoit de louer ma femme. Parlois-je de ses belles qualités, relevois-je son esprit, sa retenue, portois-je la confiance jusqu'à lui faire part de certaines particularités qu'un mari prudent doit toujours taire, je le voyois alors re-

Février 1785.

F

prendre son sérieux , m'envisager avec des yeux où la tristesse étoit peinte , me quitter brusquement , au milieu de mon discours , comme un homme à qui j'aurois fait insulte. Dans une de ces situations , qui le métamorphosoient d'une façon si étrange , il lui arriva un jour de me tenir ce langage : Quel charme de reposer sur le sein d'une épouse chérie ! Que ne sacrifieroit-on pas pour jouir d'un semblable bonheur ? Malheureux préjugé qui assigne les parts & proscriit , après le partage , jusqu'au désir de regarder & de parler ! Non , cette situation n'est pas supportable ; elle tue , elle assassine un cœur plein d'amour , & qui frémit au seul aspect du possesseur de l'objet qui l'enflamme.

En prononçant ces derniers mots , l'Abbé me jeta un regard farouche , & disparut. Quelle fut alors ma surprise ! Ce langage n'avoit pas besoin de commentaire ; & néanmoins , après y avoir rêvé très-long-temps , je crus encore l'avoir mal interprété. Quelle apparence , me disois-je , qu'il s'agisse ici de Madame de Chantal ? Si Villamen

avoit conçu de la passion pour elle, je m'en ferois apperçu, peut-être même avant mon mariage; &, néanmoins, il a été le premier à favoriser cette alliance. Dailleurs, elle est sa cousine germaine, & la proximité du sang doit me rendre tout soupçon odieux. Mais il peut se faire qu'il cherche à m'éprouver, & à sonder jusqu'à quel point Caroline m'est chère. Arrêté de la sorte à des présomptions, je me gardai bien de m'en ouvrir avec mon épouse, & mon ami ne s'apperçut d'aucun refroidissement pour lui. Malgré toutes ces mesures, je le voyois changer à vue d'œil; sa gaîté l'avoit abandonné, & il étoit abstrait, caustique, rebutant. Les soins qu'il prenoit de ma maison se rallentirent; ma rencontre sembloit lui faire peine, & il avoit toujours quelques prétextes pour se dispenser de sortir, quand je l'invitois à la chasse ou à la promenade. Caroline ne tarda pas à ouvrir les yeux sur un pareil changement; mais, soit qu'elle appréhendât de me déplaire, soit que naturellement peu curieuse, elle craignît de découvrir quelque chose de funeste

à son repos, elle s'abstint absolument de m'en parler. Cependant je ne pouvois plus y tenir; & la froideur de l'Abbé me causoit un trouble qui rendoit mon état peu différent du sien. Il falloit, pour mon repos, que je prisse un parti, & ce fut celui d'aller le trouver dans sa chambre, & de l'obliger, par les plus pressantes sollicitations, à me découvrir son cœur.

Un matin que j'avois peu dormi, & tout étant encore tranquille chez moi, je me rendis en silence à la porte de l'abbé. Je l'ouvre sans cérémonie : je tire les rideaux ! je le trouve sur son séant ; je l'embrasse sans dire mot, & je m'assis à côté de son lit. Je m'étonne, lui-dis-je ensuite, de vous voir éveillé de si bonne-heure ; Et moi, répondit-il, de vous appercevoir ici dans le tems que je vous comptois auprès de ma cousine. A ces mots je le regarde &, poussant un grand soupir : Il n'y a pas à balancer, poursuivis-je ; il me faut à l'instant faire l'aveu de votre situation ; elle me touche, elle m'ôte le repos, elle remplit mon ame d'amertume : en quoi vous ai-je offensé ? serois-je devenu

votre ennemi sans le savoir ? vous déplaîsez vous dans ma maison , quelque passion nouvelle , & que vous appréhenderiez de me découvrir auroit-elle causé ce changement ! Est-ce maladie , est-ce ressentiment ? parlez, Villamen , & parlez avec confiance , c'est votre ami qui vous écoute , qui partage votre mal , & veut vous procurer une prompte guérison , quelque chose qu'il lui en coûte. Cela vous est aisé , répondit-il d'un ton froid , & avec un visage assez tranquille ; vous avez épousé ma parente , vous êtes mon ami , vous m'aimez , pouvez-vous donc cruel posséder un trésor qui m'est aussi précieux qu'à vous , & le posséder seul ? A ces mots il se tut ; & il ne m'en fallut pas davantage pour confirmer mes premiers soupçons , & me convaincre que j'avois d'abord parfaitement deviné. Voilà donc , lui dis-je alors , ce qui vous oblige à me fuir & à me mépriser depuis un mois ! voilà ce qui m'enlève votre cœur , ce qui fait régner dans ma maison la tristesse & le deuil , ce qui suspend l'harmonie , la paix , les douceurs que je me promettois dans

votre société ? mais , l'Abbé , y pensez-vous , & avez vous bien sérieusement réfléchi sur votre état , & sur la sainteté des liens qui m'unissent à votre cousine , & croyez'-vous sérieusement , qu'il nous soit permis de les rompre ? cela s'appelle , interrompit-il , parler comme un Casuiste ; mais l'amitié la plus parfaite qui ait jamais été , méprise ces distinctions subtiles & misérables. Elle exige que les biens soient communs , & que le contentement de l'un fasse le contentement de l'autre : c'est la pierre de touche d'une généreuse intimité ; & , pour le peu que ces maximés paroissent vous rebuter , vous m'obligerez à croire que vous n'êtes pas à mon égard ce que vous voulez paroître , & qu'il n'y auroit chez-vous qu'un pas à faire de la bienveillance à la haine , la haine , la plus implacable. Vous m'avez pendant quatre ans regardé comme un autre vous-même ; c'est Madame de Chantal aujourd'hui qui me remplace ; quel motif a donc pu m'exclure des plaisirs que vous éprouvez dans sa jouissance ? l'honneur lui répondis-je , & encore plus la religion

qui condamne un pareil commerce. Que diroit le public ? Que penseroit ma femme ? que deviendroient ces sermens faits au pied des autels ? Que deviendriez-vous-vous-même ? l'habit que vous portez , l'Eglise à laquelle vous appartenez , ne doivent-ils pas circonscrire vos penchans , & vous faire rougir d'en avoir d'autre que celui de vous rendre utile dans le ministère auquel vous vous destinez depuis deux ans.

Ces observations , & encore bien d'autres auroient produit quelque effet sur un cœur moins ulcéré que celui de Villamen ; mais je ne faisois par-là qu'irriter ses maux ; & , me ferrant la main & répandant des larmes amères : Ah , chevalier , me dit-il , par les nœuds qui nous unissent , prends pitié d'un misérable , pardonne à la violence de mes desirs , & rends moi heureux. Si mes larmes ne peuvent t'attendrir , attends-toi de ma part aux plus affreuses extrémités ; la vie va me devenir insupportable , & il faudra me l'arracher pour mettre fin à des tourmens qui n'ont jamais eu leurs semblables. En prononçant ces paroles , je sentis que tous ses membres

trembloient, & qu'il se faisoit dans toute sa personne une révolution des plus affreuses. Sa voix ne se faisoit entendre que par élancemens ; ses yeux s'égaroient, & l'abattement étoit peint sur son visage.

Alors, je le confesse à ma honte, je ne fus plus le maître de me contenir. Tranquillises-toi lui dis je ; c'en est fait, Caroline est à toi ; &, si je la trouve sensible à ton amour, je lui permets, je lui pardonne d'écouter tes vœux. Aussi-tôt, sans attendre sa réponse, je me retire, & rentre dans l'appartement de ma femme. Mon premier soin est de lui faire part des sentimens de son cousin ; je la presse, je la conjure d'oublier pour quelque tems ce qu'elle me doit, ce qu'elle se doit à elle-même ; &, ce qui dans tout autre m'auroit paru le comble de l'horreur, je m'efforce de diminuer par des maximes pernicieuses l'énormité du crime que je lui proposois de commettre. Cette manière de débiter avec une personne qui m'adoroit, la fit reculer d'effroi ; j'eus beau revenir à la charge ; elle auroit préféré mon indignation, dût elle durer

autant que sa vie , à la seule idée de manquer à son devoir. Ne pouvant donc rien obtenir par cette voie, je prétextai un voyage de plusieurs jours. Peut-être, me disois-je, que l'éloignement produira un meilleur effet ; peut-être que l'abbé toujours spirituel , toujours aimable, saura profiter de mon absence pour déployer avec plus de liberté les ressorts de son génie séduisant , & la rendre sensible à la présence continuelle d'un objet fait pour plaire.

Je n'eus garde de m'en ouvrir à Caroline; mais j'en parlai sans détour à son cousin que cet expédient remplit de joie. Ma femme me vit partir avec une inquiétude qui me rassuroit trop sur sa fidélité ; & mon ami avoit cette satisfaction que goûte un homme mal intentionné, quand il fait mettre l'absence à profit.

Au lieu de trois jours , j'en mis dix à visiter mes parens & ceux de mon épouse ; j'affectai de m'entretenir avec eux de différentes branches d'économie , ce qui donnoit quelque relâche à mes perplexités : je parlai du service de la Cour , des intérêts politi-

ques de l'Europe, de l'état du commerce & des finances ; j'entraï dans des détails qui surprenoient d'autant plus ma famille, qu'elle m'en avoit jusqu'alors rarement entendu discourir. En un mot j'affectois de pallier mon opprobre, & courois à ma perte avec un zèle qui m'auroit comblé d'infamie, si on avoit pu découvrir le fond de mon cœur. Il étoit juste que le Ciel punit ma criminelle complaisance, & me fit servir d'exemple à tous ceux qui, comme moi, exposent la vertu d'une femme jeune, susceptible, & livrée à des sollicitations sans mesure.

Il est vrai que d'abord elle sentit l'horreur d'ôter à son époux un cœur qui ne devoit être qu'à lui. Cette trahison la fit frémir ; elle vit sous ses pieds l'abîme où l'on vouloit la précipiter : elle résolut en certains momens de l'éviter ; mais elle tint mal sa résolution. Mon Dieu, disoit-elle dans ces quarts d'heures où Villamen la pressoit, que votre amour cause dans mon esprit un trouble étrange ! quoi ! je ne pourrai donc pas me soustraire à vos poursuites ? je tremble quand je me rappelle

le poids de mes obligations envers ce lui auquel mon sort a été solennellement uni pour la vie ; & l'énormité du crime... Eh Madame, répondoit Villamen , vos allarmes sont plus faciles à calmer que vous ne le pensez ; vous êtes ici bien assurée du secret , & tout le mal ne doit consister que dans l'éclat qu'il pourroit faire : où il n'y a aucun scandale , peut-il y avoir du crime ; & la nature n'est-elle pas plus éloquente que toutes les loix humaines ? Quant à votre mari , vous connoissez son amitié pour moi ; vous savez à quel prix il l'a achetée ; jugez maintenant si la possession d'une personne que j'aime à l'égal de moi-même , ne doit pas dans la suite la rendre encore plus étroite.

C'est par de semblables discours que Villamen triompha de toutes les allarmes de sa parente , & qu'il la porta à lui sacrifier son honneur & sa vertu.

Après les premières faveurs , toutes ses vues se portèrent à m'ôter entièrement la jouissance d'un bien sur lequel j'avois seul des droits légitimes. Le moyen qu'il imagina fut de proposer à Caroline de se laisser enlever. Cette

proposition la plongea dans une angoisse inexprimable , & il se fit en elle un combat de réflexions qui ne pouvoit tourner qu'à la honte de son ravisseur, si elle eut pu prendre sur elle de rompre avec lui pour toujours : mais la persuasion étoit sur les lèvres de Villamen, & il ne lui fallut pas deux heures pour surmonter par son éloquence naturelle , cet obstacle , qui pour tout autre auroit été insurmontable. Mon ami fit donc préparer une calèche sous prétexte de la promenade du soir , corrompit un de mes domestiques par l'appas d'une forte récompense , s'empara de mon argent & des pierreries de Caroline , tira d'avance trois années de son bénéfice , & s'éloigna avec elle du Château , deux jours avant mon arrivée.

Quelle fut ma surprise lorsque j'y rentrai ! Madame est absente depuis avant-hier , me dit la fille de cuisine. Nous comptions qu'elle avoit dessein d'aller prendre le frais avec Monsieur le Prieur , & voilà que ni l'un ni l'autre , ni Saint-Hilaire même qui les conduisoit ne reparoissent. Vos gens, depuis vingt

quatre heures, font dans les plus grandes appréhensions, & se font de suite mis en marche pour en avoir des nouvelles. On n'entend parler que de voleurs dans ces montagnes, & nous craignons bien fort qu'il ne leur soit arrivé quelque accident. En achevant, cette bonne créature se mit à pleurer à chaudes larmes.

Quoique dans toute la maison personne ne méritât, d'être plus consolé que moi, je tins ferme néanmoins jusqu'à l'arrivée de mes domestiques. Comme leurs recherches avoient été infructueuses, leur début fut de me faire vingt histoires, & toutes chagrinantes: mais je m'efforçai de dissiper leurs inquiétudes, en feignant de présumer que leur Dame s'étoit rendue chez mon beau-père, & en disant que je comptois aller la reprendre à la fin de la semaine. Cette défaite controuvée les calma; mais plus ma douleur étoit secrète & plus elle devenoit violente. Comme j'avois une double clef de l'appartement de ma femme, j'y entrai seul, & m'y enfermai. Je me mis à visiter les meubles, & sur-tout le coffre où nous avions coutume de dépo-

fer l'argent & les bijoux. Tout étoit enlevé ; les fugitifs n'avoient fait grâce à rien. Le spectacle d'un pareil dépouillement me fit tomber dans un fauteuil ; & transporté par la douleur : O amitié, m'écriai-je, fatale & abominable complaisance, dans quelle horreur m'avez-vous plongé ! je ne la verrai donc plus cette épouse si adorable & si faite pour mon bonheur : il faut désormais que je vive seul, abandonné, méprisé, haï de tout le monde : puis, me tournant vers le lit de Caroline : voilà donc le lieu où l'innocence a été subjuguée par la perfidie ! où la fidélité conjugale a été violée ! C'est ici où tout va me retracer l'attentat d'un cruel ami & ma lâcheté à favoriser ses desirs. Mais peut-être me livrai-je à des transports injurieux ; peut-être Caroline n'a pu se déterminer à me trahir ; peut-être le scélérat lui a-t-il fait violence ; peut-être en sont-ils encore aux simples propositions. Puis, rejetant cette adoucissante présomption : Non, non, reprenois-je avec fureur, il n'est ici question ni de résistance, ni de force ; tous deux sont de concert ; je ne peux en

douter, en voyant ma bourse & mes pierreties pillées, & les brigands partis depuis deux jours. Ce fut en me lamentant de la sorte, que je vins à porter les yeux sur une tablette où je découvris un écrit plié en deux : j'y portai la main, je l'ouvre, je reconnois le caractère de Villamen.

» Cette lettre va vous coûter cher :
» elle ne peut tomber qu'entre vos
» mains, puisque vous avez seul le
» moyen de vous ouvrir l'endroit où
» elle est déposée. Vous perdez au-
» jourd'hui deux personnes indignes
» d'aspirer dans la suite au bonheur
» de recouvrer votre estime. La passion
» furieuse d'un ami ingrat fait votre
» malheur, & ne tardera pas peut-être
» à causer le notre. Votre retour ne
» pouvoit nous procurer que des pei-
» nes, & je ne sçais lequel auroit été
» le plus cruel pour moi, ou de vous
» mettre en possession de Caroline,
» ou de m'éloigner d'une maison que
» la multiplicité de mes crimes m'au-
» roit enfin contraint de quitter. Nous
» avons donc prévenu ces tems de

» larmes en fuyant de concert. La pré-
» voyance nous a portés à nous appro-
» prier vos trésors. C'est un forfait de
» plus, si l'on peut ajouter de nou-
» velles injures à la plus grande & la
» plus impardonnable de toutes ».

» Adieu ».

Que devins-je à cette lecture ! mon cœur se ferra d'amertume, la pâleur se répandit sur mon visage, une sueur froide coula de mon front, & la présence d'esprit m'abandonna. A cette horrible crise, qui dura assez long-tems, succéda un transport qui enflamma tout mon sang ; je déchirai la lettre avec mes dents, & j'en jetai les lambeaux par les fenêtres : je sortis du cabinet sans savoir où porter mes pas ; je voulus appeler mes gens, & ma voix s'étouffa dans ma gorge. Sentant le besoin de fuir ce fatal séjour, où je devois trouver mon tombeau, je n'attendis pas que la lune fut levée : sous quelque prétexte j'ordonnai à mes domestiques de seller promptement un cheval, en les préve-

nant que je partoisi pour me rendre chez Monsieur de Visani, & que je ne voulois personne à ma suite. Ils se disposèrent à me faire des représentations, je n'en écoutai aucune : je mets le pied à l'étrier, je fors du château, & je m'enfonce dans l'épaisseur de la forêt. Je ne cessai sur mon chemin de pleurer & de jeter des cris perçans, fuyant avec soin les lieux fréquentés, & me tenant dans les endroits les plus sauvages. Je m'y couchai sur la terre, & demeurai exposé à toutes les inclémences de l'air. J'étois moi-même surpris du nombre excessif de mes soupirs, je ne concevois pas comment la source de mes pleurs pouvoit être intarissable. Non, me disois-je, ce ne sont point des larmes que je verse avec tant d'abondance ; c'est ma vie qui s'écoule par mes yeux. Les larmes s'épuisent à la fin, mais la douleur qui m'accable ne peut finir qu'avec moi ; les soupirs ont quelquefois du relâche, & les miens n'en auront jamais. Un ami perfide, une épouse infidèle m'ont inhumainement arraché la vie. Exem-

ple déplorable, & peut-être se seul qui ait jamais existé d'une complaisance folle & criminelle. Je ne suis plus qu'une ombre malheureuse reléguée dans un horrible enfer.

Je passai de la sorte la nuit à errer dans la forêt. Sur le matin, mon mauvais sort me ramena à la vue de mon château. L'aspect de cet asyle, en me retraçant le sensible outrage que j'avois reçu, excita aussi-tôt en moi la plus terrible colère. Je me livrai tout entier à la haine, à la fureur, à la rage; je me roulai sur la poussière, je me frappai la tête contre les arbres, je meurtris mon estomac à coups de poing : enfin, trempé de sueur, épuisé de lassitude, & les forces ne secondant plus mes transports, je tombai sur l'herbe, où immobile, regardant fixément le ciel, je fus trois jours entiers sans prendre aucune nourriture, & sans fermer les yeux : ma douleur s'accrut toujours, & ne cessa d'augmenter jusqu'à ce qu'elle m'eût entièrement égaré la raison. Le quatrième jour je me levai du lieu où j'étois, & plein de rage, je

m'arrachai les cheveux, je déchirai mes habits, & demeurai tout nud exposé aux violentes ardeurs du soleil, & aux froides rosées de la nuit. Je commençai alors à donner des marques d'une si grande aliénation d'esprit qu'il est rare d'en rencontrer une pareille.

Cependant l'inquiétude de mes gens augmentant de plus en plus, & ne voyant, après le cinquième jour, reparoître ni maître, ni dame, ni équipage, ils résolurent d'aller à notre rencontre. Leur dessein étoit de prendre la route qui conduit à Pignerol, pour se rendre, de là, chez M. de Visani, où ils comptoient me trouver; mais ayant appris, par quelques charbonniers de la forêt, qu'une espèce de fou, depuis deux jours, parcouroit les roches & les taillis, laissant par-tout des preuves de la plus singulière extravagance; la curiosité & peut-être quelque sentiment confus de mon fâcheux sort les engagèrent à se détourner du chemin, & à se distribuer dans les vallons & sur les hauteurs. Ils ne furent pas long-tems sans m'appercevoir étendu sur de la mousse, & enseveli dans un sommeil

causé par mon extrême épuisement. Alors, sans s'arrêter à aucune réflexion, ils m'environnent, me saisissent, me lient, me ramènent sur un de leurs chevaux, car le mien étant mort de besoin dans le fond du bois, y avoit servi de pâture aux loups & aux oiseaux.

Peut-être allez-vous me demander, Messieurs, ce que devinrent les auteurs de mon infortune ? C'est ici, sans doute, où je dois rassembler toutes mes forces pour parvenir jusqu'au dénouement de cette histoire. Hélas ! aurai-je la force d'achever de vous la raconter.

La première chose que fit Villamen, fut de conduire sa cousine à Monaco, où il reconnut largement les services de Saint-Hilaire, & lui abandonna la calèche & les chevaux, que cet infidèle domestique vendit quelques jours après : après quoi il disparut sans qu'on en ait entendu parler depuis. Nos deux amans s'embarquèrent pour l'Espagne, traversèrent ce royaume jusqu'à Cadix, y convinrent de leur passage pour l'Amérique, & furent enrolés dans le

nombre de ceux qui se rendoient dans les établissemens que sa Majesté catholique possède dans la province de *Rio de la Plata*, l'un des plus délicieux cantons du Paraguay. Par le choix qu'ils faisoient d'une terre lointaine & étrangère, il étoit difficile qu'on pût long-temps suivre leurs traces, & découvrir leur retraite; mais la fortune, ou plutôt le ciel, qui se joue de nos mesures les mieux concertées, ne tarda pas à leur faire sentir les tristes suites de leur infâme conduite. L'Espagne étoit alors en guerre avec le Portugal pour quelques possessions dans cette partie de l'Amérique méridionale. Le vaisseau qui avoit reçu ce couple criminel, fut attaqué, après huit jours de navigation, à la hauteur de l'île de Ténériffe, par deux navires partis quelques tems auparavant du Port de Lisbonne. L'attaque & la résistance furent longues, de part & d'autre; enfin les derniers s'approchèrent de si près, & leur feu fut si continuel que le Capitaine Espagnol fit baisser l'étendard qui étoit au grand mâ, & se rendit à discrétion. Les passagers furent aussi-tôt

mis aux fers , & descendus dans la chaloupe qui devoit les transporter à bord du Commandant Portugais. C'est dans cet intervalle que la garnison du vaisseau, considérant de près les forces de l'ennemi & les trouvant bien inférieures aux siennes , rougit d'avoir été vaincu par un si petit nombre ; & , à l'aspect des vainqueurs qui se répandoient sur le pont , elle reprit courage , se jetta avec fureur sur les Portugais , en tua une partie , & jetta le reste dans la mer ; après une pareille révolte , il ne restoit au vaisseau d'autre parti que de prendre le large , & il se trouva si bon voilier que les deux navires ne purent lui donner long-tems la chasse , & qu'ils ne retirèrent de ce combat d'autre avantage que de conduire au Brésil une vingtaine de prisonniers , desquels étoit Villamen. Caroline , qui étoit restée sur le vaisseau Espagnol , se trouva , par cet événement , séparée de son séducteur , & fut conduite à Buenos-Airès.

Pour l'Abbé , il arriva à Saint-Salvador , & fut donné à un riche plantateur , qui l'envoya travailler dans ses

sucreries. Quelle fut la triste situation de ces deux Amants, après une séparation si absolue ! Ma femme, de son côté, tomba au pouvoir du Castillan, lequel ne tarda pas à en devenir éperduement amoureux ; & , franchissant toutes les formalités peu nécessaires, selon lui, avec une étrangère, il se mit en devoir de contenter ses appétits brutaux. Autant fut-elle fragile avec Villamen, autant témoigna-t-elle d'horreur à l'égard de ce débauché : ni menaces, ni mauvais traitemens, rien ne put la déterminer à contenter ses désirs ; ce qui le mit tellement en fureur, qu'il jura de lui faire éprouver les tourmens les plus cruels. Ce fut précisément dans ce tems que les Espagnols furent assiégés par les Indiens. A cette nouvelle, un rayon d'espérance ranima les forces abattues de Caroline, qui profita de cette circonstance pour s'évader & sortir de Buénos-Airès, comptant trouver plus de sûreté parmi ces Sauvages qu'entre les mains de son cruel opresseur.

Elle erra toute la nuit dans la campagne ; & , le jour commençant à pa-

roître, elle se retira dans une caverne, jusqu'à ce qu'elle put trouver moyen de joindre les Indiens qui s'étoient répandus par troupes, & pouissoient de toutes parts des cris affreux. Ayant attendu le coucher du soleil, dans des trances continuelles, elle sortit enfin de sa retraite, & vint dans le camp des Américains exposer sa misère, & implorer leur clémence. C'étoit parler à des sourds; car, indépendamment de ce qu'ils n'entendoient point sa langue, leur animosité contre les blancs avoit éteint dans leur cœur tout sentiment d'humanité. Dans le moment elle se vit environnée d'une vingtaine de guerriers à demi-nuds, qui la saisirent & la présentèrent à leur chef. Deux autres Espagnols, qui s'étoient évadés de la ville, dans la même espérance, subirent le même sort le lendemain, & furent attachés avec Caroline à un gros arbre, en attendant le succès du siège. Mais, quoique le nombre de ces Indiens fût immense, leurs efforts pour s'emparer de la place furent infructueux, & ils furent repoussés avec grande perte, jusques fort avant dans les

les terres. Pour se consoler de cette vaine entreprise, ils n'eurent pas plus-tôt regagné les bois, qu'ils se déterminèrent à faire un festin de leurs trois prisonniers. Ma chère femme fut la première qui fut assommée par ces horribles Cannibales; ils la mirent en quartier, la firent cuire, & dévorèrent sa chair jusqu'aux os. L'un des deux Espagnols eut le même sort; mais, le troisième ayant eu le bonheur de toucher le cœur d'une fille de la Peuplade, celle-ci trouva moyen de l'arracher à la mort & de gagner le quartier des Européens à travers les broussailles & les précipices.

La vengeance des Américains ne se borna pas au massacre de ces infortunés; &, pour narguer plus insolamment leurs ennemis, ils rassemblèrent les os de leurs victimes, les empaquetèrent dans un rouleau d'écorce, & vinrent les déposer aux pieds des remparts, en poussant des cris d'insulte, & injuriant les Espagnols par des postures pleines de mépris. Le Gouverneur qui en fut averti, fit rassembler ces tristes débris qu'il consigna dans son palais comme

Février 1785.

G

un témoignage de la barbarie de ces peuples, & pour servir d'encouragement aux Espagnols.

Cependant l'Abbé de Villamen, qui depuis deux mois étoit retenu au Brésil, ne perdoit point l'espérance de rejoindre Caroline ; & , ayant appris que le vaisseau sur lequel il avoit été fait prisonnier, étoit arrivé à Buénos-Airès, il résolut de briser ses chaînes & de traverser l'espace qui se trouve entre les Colonies Portugaïses & la Guyane, où il espéroit rejoindre l'objet de ses desirs. Son patron l'avoit envoyé dans un moulin à sucre, où, contre l'ordinaire, il lui faisoit subir le traitement des esclaves nègres, tant la nation Portugaïse étoit envenimée contre les Castillans. Loin d'être accablé par son sort, Villamen fut si bien se contrefaire & travailla avec tant de courage & d'intelligence qu'il dissipa par cette conduite toute défiance de sa fidélité, & qu'on lui ôta même du pied la chaîne & l'anneau que portoient tous les Africains ses compagnons. C'étoit le temps de mettre son projet à exécution : dès le commencement de la nuit

il quitta doucement son lit de nattes, se glissa derrière les cabanes des nègres & s'éloigna dans les ténèbres. La crainte d'être poursuivi lui donna des aîles, & il fit près de dix lieues dans les campagnes de sable, jusqu'à ce qu'enfin les approches de la lumière le contraignirent à se cacher sous des arbres où il resta jusqu'au retour de la nuit. Alors, pouvant quitter cet abri sans risque il se traîna jusques sur le sommet d'une montagne couverte de bois, où il eut le bonheur de trouver des mangles & quelques dattes pour sa nourriture. Ces fruits, quoique moins bons que ceux qu'on cultive, lui suffirent dans sa marche, qu'il fit tantôt dans les forêts, & tantôt par des déserts absolument inhabités. Enfin, après des fatigues incroyables, après avoir souffert l'ardeur du soleil le plus brûlant, traversé plusieurs rivières à la nage, franchi des ravins & des précipices, où il risquoit à chaque pas de faire des chûtes mortelles, il arriva enfin sur les terres du domaine Espagnol; & dirigea ses pas vers Buenos-Airès.

La qualité de transfuge des Portugais suffisoit pour lui ménager un accueil favorable de la part du Gouverneur. Mais jugez de ce qu'il devint, lorsqu'après avoir fait l'histoire de sa séparation d'avec Caroline, qu'il revendiquoit comme son épouse, cet Officier lui apprit les circonstances de sa triste mort.

A ce récit, toutes les forces abandonnèrent Villamen, & il tomba aux pieds du Gouverneur, sans connoissance, & presque sans vie. Le cœur de l'Espagnol en fut attendri; il le fit transporter dans une de ses places, & ordonna aux infirmiers de son Palais d'en prendre le plus grand soin. Pendant huit jours que dura cette agonie de douleur, il fut traité avec tant de ménagement, que sa santé se rétablit avec promptitude, & qu'il fut en état de sortir pour aller remercier son bienfaiteur, & lui demander, pour dernière grace, de le faire embarquer pour l'Europe, au départ des premiers vaisseaux. Je vous le promets, lui répond cet honnête-homme; mais, avant de

quitter l'Amérique, il faut vous faire part d'une découverte qui allégera vos maux, & qui malheureusement n'a été faite que depuis quelques jours. Votre épouse, en arrivant à Buénos-Airès, avoit tellement pris soin de cacher sa naissance & ses richesses, qu'un particulier de cette Ville s'étoit cru en droit de se les approprier avec aussi peu de ménagement qu'on en garderoit avec une esclave. L'accablement de cette femme étoit tel, qu'elle sortit du vaisseau pour tomber en la puissance de cet homme, sans songer à retirer ses effets, qui furent consignés par le Capitaine, entre les mains de nos Douaniers. Comme ils n'étoient répétés par personne, les Commis vinrent demander à les visiter, & à les déposer ensuite dans les magasins du Commerce, jusqu'à ce que le propriétaire en fût connu. Tout cela s'est fait avec la plus grande fidélité, mais pas avec tant de secret qu'un Lieutenant de Marine n'en ait eu connoissance, & ne soit venu me prévenir que ce mobilier devoit vous appartenir : il a ajouté qu'il vous croyoit de naissance ; & que, si l'on

vouloit produire l'état de tous ceux qui s'étoient embarqués à Cadix, on y trouveroit peut-être de quoi justifier ses soupçons. J'ordonne aussi-tôt que cette pièce me soit remise, & elle fut pour moi un acheminement à bien des connoissances que je regrette d'avoir acquises trop tard. Vous êtes certainement Gentilhomme, c'est le titre que vous-vous êtes donné en quittant l'Espagne, & les effets précieux que l'on a retiré du vaisseau n'ont jamais appartenu à d'autres qu'à vous. Je me suis aussi fait rendre compte de la conduite qu'avoit tenue à l'égard de votre épouse, celui qui se l'étoit appropriée avec tant d'effronterie, au moment de son arrivée; & je viens de l'exiler pour sa brutale incontinence, à Saint-Miguel, dans le Tũaman. La Caisse où se trouve votre mobilier va paroître; mais, pour me confirmer dans la persuasion qu'elle n'est point à d'autres qu'à vous, il convient, avant de l'ouvrir, que vous-vous rappeliez les principaux objets qu'elle renferme. Il ne fut pas difficile à Villamen de s'en rappeler le souvenir; & l'énumération des richesses qu'elle contenoit fut si

conforme à la vérité, que, sur le champ, elle lui fut remise avec une fidélité dont on ne peut trop faire l'éloge. Le Gouverneur fit plus : car il y ajouta un petit coffre, dans lequel se trouvoient les os de son infortunée parente, en lui disant : Gardez ces tristes restes d'une personne qui a du vous être chère ; ils vous remettront dans la fuite, sous les yeux, le souvenir de sa fidélité & de la barbarie de ses assassins.

Huit jours après, l'Abbé monta sur un navire Anglois, qui avoit amené des Noirs dans ces parages pour les mines du Pérou, & qui devoit relâcher sur les côtes de France. Pendant la traversée, qui dura près de cinq mois, ce malheureux ne cessa d'arroser de ses larmes les reliques froides de Mme de Chantal. La Navigation fut heureuse, & l'équipage surgit au Havre, où Villamen fut débarqué ; il remonta la Seine jusqu'à Paris, traversa toute la France, arriva à Genève, & m'écrivit en ces termes :

« Je sens que j'ai mérité la mort ; je
» la desire : & je serai trop heureux si
» je la reçois de celui à qui j'ai fait

» le plus sanglant des outrages. Per-
» mettez - moi de me rendre en secret
» chez vous , & préparez d'avance les
» instrumens de mon supplice. Je n'au-
» rai pas à murmurer de votre juste ven-
» geance , & le sacrifice de celui qui ne
» peut plus être votre ami , ne com-
» pensera jamais la perte d'une femme
» qui a fait tous mes malheurs & les
» vôtres.

VILLAMEN ».

Il y avoit environ trois mois que , par la vigilance des Médecins & les attentions de ma famille , j'avois retrouvé ma présence d'esprit. Quoique l'évasion de ma femme eût causé un très-grand deuil dans les deux maisons , quoique le Public s'en entretînt ouvertement , cependant on avoit eu l'attention de me dérober une partie de ces bruits injurieux & flétrissans. On ne m'en dit rien , même après mon rétablissement. Ce fut à cette dernière époque que l'on me remit la lettre de Villamen. Le Postillon qui en étoit chargé , avoit ordre de me la présenter directe-

mément , & il exécuta ponctuellement sa commission.

Fatale lettre ! Bon Dieu ! comment eus-je assez de courage pour la lire ? J'étois seul ; & , à peine l'eus-je achevée , qu'il se forma en moi un combat étrange entre la fureur & l'amitié. Enfin , le voilà donc , me disois-je , ce scélérat , ce corrupteur , cet opprobre de la société ! le voilà , après un an & demi d'absence , qui vient de lui-même recevoir le prix de sa trahison ! Oui , les perfides , ils mourront de mes mains ; l'arrêt est prononcé , & je brûle d'impatience de les tremper dans le sang de deux monstres dont il faut enfin délivrer la terre.

Ensuite , entraîné par cette fatale faiblesse , dont tant d'énormités n'avoient encore pu me guérir : malheureux ami , m'écriai-je , & plus malheureux que coupable : oui , c'est moi-même qui lui ai ménagé les occasions de se porter au crime. Pouvois-je m'attendre à un autre sort , en abandonnant à ses transports une femme jeune , sensible & , sans doute , autorisée par mes sollicitations , à me donner cette preuve de

son mépris. Mais, Villamen ne me dit rien de Caroline : est-elle encore à sa fuite ? Anroit-il eu la cruauté de l'abandonner ? Hélas ! Messieurs, je tremblois de raisonner dans ces tristes instants : j'ordonnai à mes gens de préparer le meilleur coursier, j'en agis comme dans la première sortie, personne n'eut la liberté de me suivre, je prends la route de Genève, & en trois jours je suis chez Villamen.

Il est des choses qui naturellement sont au-dessus de toute peinture & de toute expression ; telle fut mon entrevue avec ce libertin. Ma présence l'effraya d'abord ; je le vis ensuite tomber à mes pieds moins comme un suppliant que comme une victime que l'on se dispose à égorger. Sans paroître frappé de cette situation, quoique je le fusse dans un degré inconcevable, où est Caroline, lui dis-je?... A ce nom, ses traits changent, la voix lui manque ; il est prêt d'expirer ; il lève les yeux au ciel, & se retire sans répondre. Je ne l'arrête point. Je ne raisonnois plus ; mes idées ne se lioient point ; la stupeur étoit mon état..... Pendant deux jours que nous

passames dans un mauvais cabaret , les larmes , les défaillances , les soupirs , se succédoient sans aucun relâche. Une vieille femme à qui appartenoit cette maison , aidée de sa servante , nous rendoit tous les bons offices possibles , & paroissoit aussi affectée que nous-mêmes. Enfin , le troisième jour je demandai des nouvelles de Villamen ; il parut , mais , si changé , que j'eus peine à le reconnoître. Il tenoit entre ses mains la fatale cassette dont l'ouverture devoit me porter le dernier coup. Ce spectacle me fait dresser les cheveux ; & je ne fais encore pourquoi. L'Abbé me demande en tremblant la permission de parler. Je l'écoute , & il commence le récit de ses aventures depuis son évasion jusqu'à son arrivée au Havre. Cet infortuné ne pouvoit augmenter ma douleur ; elle étoit à son comble ; il parla pendant deux heures , & chacun de ses mots étoit un trait empoisonné qui entroit dans mon cœur. Dans cet état , la vie me devient odieuse ; & , loin d'accabler le meurtrier de ma femme , je lui demande la mort à mon

tour , & me crois heureux de la recevoir. Mais je sens que les forces me manquent en m'arrêtant sur ce tableau.... A peine eus-je bu jusqu'à la lie cette coupe de poison , qu'une tristesse morne succéda à ces mouvemens inouis. Le désir de réparer ma honte , dis-je alors à Villamen , l'emporte aujourd'hui sur mon ressentiment. Je verrai dans la suite ce que j'ordonnerai de votre destinée ; partons ; & , par l'autorité que me donne votre crime , je vous enjoins de me suivre sans penser à vous écarter d'un pas. Le malheureux obéit sans répondre. Je gardai le silence tout le temps du retour. Il étoit sur une mule , renversé la moitié du chemin sur un porte-manteau , dont il ne m'avoit pas encore annoncé le contenu ; & moi , tenant sur le devant du cheval le sépulchre de ma pauvre épouse. Arrivés au Château , je fis transporter nos effets dans une place secrète , & aidai moi-même l'Abbé à descendre. Mes domestiques étonnés de le voir , & pouvant à peine discerner ses traits , témoignèrent la plus grande surprise ; mais je

coupai court, en leur commandant de préparer le souper, dont nous avions grand besoin.

Nous demeurâmes pendant huit jours enfermés, Villamen & moi, sans permettre à personne de nous aborder, qu'aux seuls momens des repas; & c'est pendant cet emprisonnement volontaire que l'ascendant d'un ami que je ne pouvois cesser d'aimer malgré ses déportemens, se renouvella dans mon ame avec un empire dont j'étois moi-même étonné. L'envie de parer aux propos déshonorans qui étoient sur le point d'éclater m'occupoit beaucoup. Il falloit soustraire l'Abbé au ressentiment des deux familles, & aux informations du Gouvernement contre cet homme d'Eglise, qu'on auroit encore trop épargné, en le dépouillant de son bénéfice. J'imaginai d'abord vingt histoires moins vraisemblables les unes que les autres, & enfin je m'arrêtai à publier que Villamen & mon épouse, qui, de mon plein gré, avoient entrepris le voyage de Nice, ayant voulu passer de cette Ville à Antibes, avoient été attaqués par un Corsaire Tunisien,

conduits en Afrique & détenus en esclavage pendant un an & demi : que mon ami ayant découvert à son patron la qualité de mon épouse , dont il s'étoit dit le domestique , celui-ci avoit bien voulu lui permettre de repasser en Savoie sur sa parole , traiter avec moi de la rançon de Caroline , & que depuis cette nouvelle je ne m'occupois plus que du soin de rassembler une somme considérable , & de passer chez les Barbaresques , où j'espérois briser les chaînes de cette chère Captive , & revenir aussi-tôt dans ma terre.

Mes domestiques le crurent ; ses parens apprirent ma résolution avec une douleur mêlée d'espérance ; les bruits populaires prirent fin , & l'Abbé reçut ce mensonge avec une certaine joie. Ayant perdu mon père depuis deux mois , & celui de mon épouse dès l'année précédente , accablé de douleur de toutes parts , & ma patrie me faisant horreur , je proposai à Villamen d'aller nous fixer ailleurs ; je me défis , à ce dessein , de tous les fonds qui constituoient la succession de mon père. J'engageai ma terre , j'amassai une somme

d'argent considérable ; nos mesures furent si bien prises , & avec tant de prudence , que toute la Province crut que je n'en agissois de la sorte que pour briser plus facilement les chaînes de Madame de Chantal. L'Abbé , d'une autre part , consentit à résigner son Prieuré sur pension ; je me défis de mes domestiques par des raisons apparentes d'épargne , après les avoir récompensés de mon mieux , & ne gardai que ce fidèle serviteur que vous voyez ici , & qui doit peut-être bientôt m'y fermer les yeux. Tout étant disposé de la sorte , nous quittâmes la Savoie , où nous n'avions plus dessein de reparoître de nos jours , & primes le chemin d'Antibes , où nous ne tardâmes pas à nous embarquer. Il est sûr qu'avec le produit de tout ce que je venois d'engager & vendre , joint à la caisse de pierreries que Villamen avoit rapportée d'Amérique , & à laquelle il avoit eu la délicatesse de ne point toucher , nous étions en état de mener une vie aisée dans quelque contrée de l'Europe que nous voulussions nous retirer. Toutes nos vues se portèrent sur Londres , où

nous arrivâmes après six semaines de navigation.

La liberté dont on jouit en Angleterre , quand on fait s'y conformer aux mœurs de la Nation , me rendit agréable le séjour de cette capitale. Nous y vécumes Villamen & moi, pendant près de dix ans dans les exercices de la vie retirée , & ne communiquant avec le peuple de cette grande Ville qu'autant qu'il falloit pour distribuer notre temps , & ne point nous rendre suspects par un excès de singularité.

Vous-vous étonnerez , sans doute , de voir rentrer si pleinement dans mes bonnes grâces un homme que j'avois tant sujet de haïr ! j'en étois surpris moi-même ; & , lorsqu'il m'arrivoit de réfléchir sur mes malheurs , il me sembloit que la raison étoit outragée de ma grande indulgence. Mais il se passe dans l'homme des choses incompréhensibles : je me sentoís entraîné vers lui par une destinée inévitable ; & , à peine s'offroit-il à mes yeux , que tout mon ressentiment disparoissoit. Je n'étois pas néanmoins payé du même retour : l'idée de l'affront qu'il m'avoit fait ; & (comme

je l'ai toujours cru) le souvenir de Caroline , dont l'ombre sembloit le suivre par-tout , avoit tellement éteint sa gaieté naturelle , que , depuis , je ne le vis jamais sourire. Ce fut encore pis quelque temps après : car ayant lié un commerce fort étroit avec un Lord , grand lecteur , & partisan des nouvelles opinions , je m'apperçus que l'esprit de cet Anglois avoit subjugué le sien , & qu'il se faisoit un mérite d'adopter tous ses sentimens. Le jour & une partie de la nuit se passoient à parcourir des productions hardies , plus communes encore dans la Grande-Bretagne , que dans le reste de l'Europe.

Jusques alors , nous-nous étions rendus tous les Dimanches dans un Oratoire secret , où un Prêtre Romain rassembloit quelques familles Catholiques pour les instruire , & célébrer le sacrifice. Villamen s'en dispensa d'abord , de temps en temps , sur différents prétextes ; & enfin , perdant peu-à-peu toute idée de Religion , il finit par ne plus en donner aucune marque. J'essayai vainement de le ramener ; les mauvais

livres l'avoient perdu , & quand il m'arrivoit de parler de quelqu'objet de culte , je l'entendois s'exprimer d'une façon si hazardeuse , débiter des maximes si absurdes , railler avec tant d'amertume sur des sujets respectables , que bientôt j'eus lieu de me convaincre qu'il donnoit dans le matérialisme le plus marqué. Il ne s'en tint pas-là : car , à force de raisonner , de discuter , de bâtir des systèmes , il parvint à s'en former un dont le dénouement n'étoit rien moins que sa propre destruction. Cette manie est très-commune en Angleterre , où le déplaisir de la vie occasionne souvent des scènes qui étonnent les autres peuples par leur extravagance & leur atrocité. Des Physiciens l'ont attribuée à l'usage du charbon de terre , & des Moralistes à la liberté des presses. Je ne m'arrêterai pas à examiner quelles en sont les vraies causes : car il peut se faire que l'impression d'une vapeur qui couvre presque toujours la Capitale , cause dans le cerveau des effets fort dangereux , comme il est facile de croire que des ouvrages qui ôtent à l'homme toute

crainte de l'avenir, doivent insensiblement lui faire envisager le sacrifice de sa vie comme la fin de ses misères.

Un jour que nous dissertions ensemble sur les préjugés de l'honneur, sur la folie des duels : j'avoue, me dit-il, qu'il est absurde de prétendre que la mort d'un ennemi soit le moyen le plus sûr de prouver son innocence, & de rétablir sa réputation. Les loix ni la nature ne me donnent aucun droit d'attenter à la vie de mon semblable ; mais il n'en est pas ainsi de l'homme considéré par rapport à lui-même, car sa personne lui appartient, & ses jours sont à sa disposition. Quand donc je suis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi ne finirois-je pas mes peines en usant d'un remède qui est entre mes mains. Pourquoi travaillerois-je pour une société dont je consens de n'être plus ? cette société est fondée sur un avantage mutuel : lorsqu'elle me devient onéreuse qui m'empêche de la quitter ? la vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre lorsqu'elle ne l'est plus. Mais, lui répondis-je, vous troublez l'ordre

de la Providence : Dieu a uni votre ame avec votre corps , & vous l'en séparez. Vous-vous opposez donc à ses desseins , & vous usurpez sur vous les droits du maître suprême. Je ne vois aucune circonstance qui puisse vous mettre à la place de Dieu , & vous autoriser à détruire son ouvrage. Que veut dire tout cela , répondit Villamen? troublé-je l'ordre de la Providence , lorsque je change les modifications de la matière , & que je rends quarrée une boule que les loix de la création avoient fait ronde ? que je sois homme , poussière ver ou plante , il n'y aura pas moins d'ordre dans l'univers : un individu de moins dans le monde n'empêche point qu'il n'existe. La nature a grand soin de reproduire les espèces ; mais elle s'embarrasse bien-peu de la conservation de chaque créature en particulier. Voilà mon cher , interrompis-je des termes pompeux & vuides de sens : car enfin quel droit avez-vous de disposer de vos jours sans la participation de celui de qui vous tenez l'existence ? N'est-il pas l'arbitre de votre destinée , & n'est-ce pas à lui de vous redemander le dé-

pôt qu'il vous a confié ? Envain donc nous auroit-il placés comme dans un poste , sur la terre ; envain par un sentiment profond , nous attacherait-il à notre conservation ; envain nous lierait-il par des attrait puissants à des parents, des amis , des concitoyens. Est-il donc possible d'éteindre dans l'homme cette voix qui lui crie que la vie est le plus beau présent de la nature , & qu'il n'y a qu'une volonté expresse de la part du créateur qui puisse l'obliger à y renoncer ? Pour quoi se laisser abattre par les disgrâces , les douleurs & la pauvreté ; il y a bien plus de constance d'user une chaîne qui nous lie , que de la rompre , & plus d'héroïsme dans un chrétien résigné que dans un malheureux qui se poignarde pour éviter le mépris & l'ignominie. C'est le comble la démence de préférer de finir ses peines par un horrible suicide , à l'espérance de les voir adoucir. La vie n'est qu'un passage , il est vrai ; mais tant que ce passage dure , il faut y rester , & y remplir les devoirs de la société. Vous ne voulez plus avoir besoin d'elle , mais elle a besoin de vous , & elle ne peut subsister sans vous. Le premier des de-

voirs est de mettre quelque chose dans la masse de l'utilité commune, & de faire en sorte que notre vie soit active & occupée. Le cours de la nature, l'influence des saisons, les besoins réciproques, l'intérêt général vous y obligent étroitement ; & , en vous retranchant du nombre de vos semblables par une mort volontaire, vous devenez un ingrat, un homme préjudiciable, un criminel même digne de châtimement.

Voilà, dit brusquement mon nouveau philosophe, où j'avois intention de vous amener. J'ai violé les droits de l'amitié la plus pure, j'ai subjugué la fidélité d'une épouse digne de votre estime, je l'ai cruellement assassinée par la main des sauvages, j'ai plongé votre ame dans la douleur, j'ai porté à votre réputation les coups les plus incurables, je vous ai rendu la fable publique, l'opprobre de votre maison, le plus malheureux des hommes sans espérer de pouvoir jamais réparer les maux que je vous cause ; vous avez bien voulu me les pardonner en me rendant dans votre cœur la place que j'y occupois auparavant ; j'attendois la mort de votre

main , & je n'enai reçu que des bienfaits : mais ce sont ces bienfaits mêmes qui me sont odieux. Les loix n'ont point exercé sur moi leur sévérité , quoiqu'il soit peu de criminels qui méritent plus d'être livrés à la vindicte publique ; & , en dévancant volontairement mon supplice , il me reste encore l'espoir qu'elle le confirmera par un jugement solennel. Adieu donc , il est temps de vous délivrer du monstre dont la mémoire doit vous être toujours en exécration.

Cela dit , il ouvre une fenêtre qui donnoit sur la Tamise , & d'un plein saut s'élance au milieu de ce fleuve. Il étoit environ dix heures du soir ; il n'y avoit pas moyen de suivre des yeux ce misérable. Je descends avec précipitation , je traverse le Pout de Wetzminster. Je crie de toutes mes forces *au secours*. J'entends à quelques pas plus loin des bateliers qui manœuvrent sur les quais , je les conjure de me recevoir dans une de leurs barques & de ramer avec promptitude. Il s'agit , leur disois-je de sauver la vie à un homme de mes amis qui s'est laissé tomber d'un balcon. Mais je parlois à des

atrabilaires accoutumés à de pareils accidents. S'il a du courage, répondit l'un, il aura bientôt gagné les bords; s'il est noyé, qu'avons-nous besoin d'un cadavre? Il s'en trouvera le matin plus de trente aux grilles, & on aura soin de les enterrer. Le froid de ces vilaines gens me transporta de la plus vive colère; j'arrache le cable qui fixe l'une de ces nacelles au rivage; je m'y jette avec précipitation & m'abandonne au cours du fleuve. Bon, me crioient-ils, au lieu d'un mort en voilà deux; mais qui pourra retirer la barque des mains de cet endiablé? aussi-tôt ils se mettent à ma poursuite, & comme l'élément de l'eau leur étoit bien plus familier qu'à moi, ils ne tardèrent pas à m'environner & à me ramener au bord. J'y reçus vingt coups de pieds dans les flancs, & cela fait ils poussèrent deux ou trois éclats de rire ironique & me laissèrent étendu & en assez mauvais état. Je restai de la sorte jusqu'au jour. Ecrasé du poids de mes peines, plus encore que des coups que j'avois reçus; le bruit des voitures & des chevaux me tirant enfin de cette déplorable situation, je
me

me trainai languissamment jusqu'aux grilles pour voir faire le transport des noyés. Il s'en trouva une douzaine parmi lesquels j'apperçus Villamen , à qui les poissons avoient déjà rongé le visage & les bras. Mon sang se glace à cet aspect ; prévoyant que je vais succomber , & qu'il n'en falloit pas davantage pour fournir contre moi des indices , je me sauve à demi mort dans un quartier voisin. Continuant de la sorte mon chemin de rue en rue , je gagne enfin ma maison ; je m'y enferme ; un affreux accès de fièvre me prend & je reste trois jours à me désoler sans prendre aucune nourriture. Mon fidèle serviteur étoit à mes côtés connoissant par mes regrets la source de mon mal ; il se met à répandre des larmes abondantes , & paroît dans un accablement peu différent du mien.

Que me restoit-il après ces grands coups ? La Savoie me faisoit horreur , parce qu'elle avoit été le premier théâtre de mon infortune ; Londres , qui avoit été le tombeau de mon ami , seroit indubitablement devenu le mien. Pendant deux mois que je fus à me nourrir de chagrins , j'ap-

Février 1785.

H

pris enfin à me passer des hommes , & ne trouvai d'autre moyen de couler le reste de ma vie déplorable qu'en disant adieu à la société , & m'enfvelissant dans la solitude. Je communiquai ma résolution à mon domestique , & j'eus le bonheur de le voir approuver ce parti. Nous quittâmes l'Angleterre , nous traversâmes la France comme deux voyageurs ; & , arrivés dans le Languedoc , que j'avois parcouru dans mon enfance & dont le climat me plaisoit , j'y choisis ces montagnes , dont l'aspect sourcilieux & isolé me parut propre à cacher pour toujours les débris de ma malheureuse existence. C'est-là où , depuis trente-sept ans , je vis séparé de toute société ; laissant à mon serviteur , & à cet honnête-homme qui vous a conduit dans ma retraite , le soin de pourvoir à ma subsistance , & de veiller à mes petits intérêts. L'argent que j'y ai apporté , & le travail de mes mains , ont pu suffire jusqu'ici à tous mes besoins. J'y cultive moi-même un petit jardin , dont le produit forme plus de la moitié de notre consommation. J'ai planté des arbres dont je recueille

les fruits. Six chèvres & deux vaches me fournissent du lait, que je préfère aux nourritures succulentes dont je faisois usage dans ma jeunesse. J'aime les abeilles, & la conduite de mes ruches partage mes loisirs pendant la belle saison. La ville est chargée de m'approvisionner pour le reste.

N'allez pas croire néanmoins qu'un genre de vie qui vous paroîtroit si doux, si simple, si désirable, au premier coup-d'œil, puisse absolument dissiper les soucis, les passions, les habitudes que l'on contracte parmi les hommes. La solitude a pour moi des charmes; mais, lorsque la mort de mon ami, & plus encore les traits de la malheureuse Caroline de Visani, viennent s'offrir à mon souvenir, il n'y a que la Religion seule qui puisse tempérer tout ce qu'ils ont de lugubre & d'amer. Les yeux alors fixés sur cette fatale boîte qui renferme les ossemens de l'ancienne idole de mon âme, & qui m'a suivi par-tout, je me confonds dans mes propres pensées, & je trouve en moi comme deux hommes, dont l'un fuit la retraite, & l'autre la désire.

Mais aussi-tôt , revenu à moi-même , & encouragé par le nombre des victoires que j'ai remportées sur mon cœur , la raison reprend le dessus , & me dit qu'il n'est point d'état sans peine , & que la situation d'un vieillard qui attend la mort dans le silence d'un paisible désert , est préférable à la vie tumultueuse d'un monde qui ne m'a presque jamais fait éprouver que des amertumes & des tourmens.



S U I T E

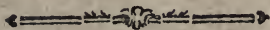
D E S F R A G M E N S

DE LAURENT MARCEL.

S U I T E

D U V O Y A G E

C H E Z U N G R A N D S E I G N E U R. (1)



Nous visitâmes , de la sorte , successivement les cages de cette ménagerie , dont plusieurs se trouvoient vuides. Sans doute , dis-je à l'Aumonier , que

(1) C'est par erreur que ce morceau (qui devoit commencer l'article) se trouve placé ici. Le Volume étant retardé , on n'a plus le temps de réparer cette faute.

Monsieur le Duc les destine pour quelques nouvelles bêtes aussi redoutables que plusieurs de celles que nous venons de voir. Dites plutôt, répondit-il, qu'elles viennent de vaquer par la mort des animaux qu'on y avoit enfermés ; car, en moins de six mois, nous avons, ici, perdu un linx, un lion, un ours, & deux gazelles ; soit que le climat ne leur convint pas, soit que le défaut de liberté ait ruiné leur constitution. Plusieurs de ceux qui leur survivent doivent s'attendre au même sort ; & j'en dis autant des oiseaux, prétendant que c'est une folie de faire servir à l'ostentation des êtres si couteux, & si peu accoutumés à vivre sous un ciel différent du leur. Plus de vingt journaliers sont continuellement occupés ici à nettoyer ces loges, & à préparer la nourriture convenable à chaque espèce. La viande, les herbes, le pain, les fruits, le foin, les graines forment, pour cet objet, la plus étonnante consommation. Rien de tout cela ne tourne à l'utilité de l'homme ; car, comme ie viens de vous le dire, la Nature est absolument contrainte ici : l'autruche,

le léopard, le dromadaire, qui ne multiplient que sous une zone brûlante, sont incapables de perpétuer leur espèce en France, quand bien même on y réuniroit les deux sexes, & qu'on leur accorderoit le domaine des plaines & des montagnes. Toute cette collection d'oiseaux & de quadrupèdes est abâtue, solitaire, taciturne & languissante; &, à la réserve de quelques morceaux de chair qu'il en a couté à ceux qui approchoient de trop près les plus carnassiers, cette grande ménagerie n'offre rien d'intéressant à quiconque en a eu deux fois le coup-d'œil. Tant il est vrai qu'il n'y a que les besoins physiques qui soient capables de se faire sentir avec continuité, & de faire naître dans l'homme des plaisirs toujours renaissans!

Il seroit trop long de décrire ici tout ce qui s'offre à nos yeux dans la pharmacie, les médailles, la chambre des pétrifications, les serres, l'orangerie, le jardin des plantes curieuses, les chenils, la vacherie, les écuries, la basse-cour, toutes pièces où nous remarquames des singularités couteuses

dans leur acquisition, & dans leur entretien, & dont l'ensemble nous fit conclure qu'il étoit ridicule d'avoir pour vingt-cinq mille francs de drogues, quand un assortiment de cent pistoles pouvoit suffire; de rassembler un tas immense de coquillages, de pierres figurées & de vieilles monnoyes, lorsqu'il ne se trouvoit aucun naturaliste, ni antiquaire, pour en apprécier le mérite, & en débrouiller la nature; d'avoir transporté des végétaux & des arbustes, dans une terre où l'art seul pouvoit les faire propager à grands frais; de nourrir deux-cents chiens pour courir un levreau, arrêter une perdrix, & chasser un chevreuil. Heureusement qu'un faste si ruineux étoit en partie contre-balancé par le produit de la basse-cour, que les curieux néanmoins n'alloient visiter que pour admirer la propreté des édifices qui servoient de retraite à tout ce qu'il y avoit d'utile dans ce château.

Ayant entendu sonner cinq heures à l'horloge du donjon, nous crumes qu'il étoit de la politesse de laisser le Religieux en liberté, & de descendre

dans le parc, où nous-nous ferions promenés jusqu'au soir; mais cet homme complaisant nous arrêta en disant: Vous oubliez la pièce essentielle, & celle qui doit le plus flatter les amateurs des lettres & des sciences. Incontinent il nous fit remonter le grand escalier, & nous conduisit à la Bibliothèque.

C'étoit un édifice en forme de croix, dont le pavé étoit marqueté de couleurs différentes & le plafond très-élevé & peint avec propreté. Sans doute, dit le jeune de Sèle, qu'il nous sera permis de faire ici un plus long séjour que dans les autres pièces du château? Vous y resterez, répondit le Père, jusqu'au coucher du soleil. Je suis, en cela, de votre goût; j'aime les livres, & il n'y a pas de jour que je ne vienne passer quatre heures dans cet endroit. Depuis dix ans que je demeure chez M. le Duc, je n'ai pas encore parcouru la quarantième partie de cette collection; jugez si la vie suffiroit pour les lire tous, & les bien lire. Mais, afin de vous épargner la peine de rechercher ce qui est de votre goût; &

eût égard au peu de tems qui nous reste, je vais moi-même vous en donner une idée. Cela dit, il poussa vers les premières tablettes, une échelle roulante, & commença, de la sorte, son analyse.

Toute cette colonne, depuis le bas jusqu'au haut, renferme les Abrégés : je ne m'y arrête pas beaucoup, quoique cela aide à la mémoire, parce que je les trouve presque tous incorrects, décharnés, & plus propres à gâter le goût, qu'à orner l'esprit de connoissances justes & utiles. Ce qui suit est un assemblage d'observations sur l'agriculture, qui n'ont jamais opéré de grands effets, parce que ceux qui nous en ont fait part n'avoient jamais fait venir un épi de bled. Ces deux volumes, en maroquin, contiennent une traduction littérale de l'alcoran, dont il ne m'a pas fallu lire quatre pages pour me convaincre que Mahomet étoit un imposteur bien ignorant & bien hardi. Voici, dit le Chevalier, beaucoup de livres en *ana* ; je les ai toujours aimés, sans doute à cause de

la variété des matières. Toutefois , répondit l'Aumonier , je suis bien persuadé qu'ils ne vous ont rien appris. Quel fruit, en effet, a retiré le Public des Chévréana, Ménagiana, Santoliana, Arliquiana, & le reste? Tout cela peut amuser sans instruire, comme les joujoux de la foire, que les enfans commencent par admirer , & qu'ils foulent aux pieds deux heures après. Au moins conviendrez-vous, interrompit le jeune de Sêle , que les anecdotes ne doivent pas avoir le même sort. Oui, répondit le Dominicain, si elles étoient toutes bien avérées. Vous en trouverez ici sur le règne de Philippe Auguste , & de François I, sur le Pontificat d'Alexandre VI, sur Louis XIV, sur plusieurs personnages de la république des lettres , mais en trouverez-vous beaucoup auxquelles on puisse ajouter foi? Les rédacteurs d'anecdotes ressembloient assez aux écrivains qui nous ont donné l'histoire des Harems des Princes orientaux , dans lesquels personne n'est jamais entré : ce sont des dupes qui ont cherché à en faire d'autres. Mais passons à la lettre B, &

commençons par les bibliothèques; ce n'est pas qu'elles puissent vous intéresser beaucoup. Bibliothèque des gens de cour, bibliothèque de campagne, bibliothèque poétique, que ne disoit-on tout-d'un-coup bibliothèque bleue? L'un valoit bien l'autre; &, à la réserve de la bibliothèque des Prédicateurs & de la bibliothèque françoise, je ne trouve dans toutes ces compilations qu'une source d'ennui, & une vraie dépravation du bon goût.

Cette grande tirade contient tout le droit canonique & civil, depuis les *Novelles*, le *Digeste*, les *Capitulaires*, *Denys-le-Petit*, & le décret de *Gratien*, jusqu'aux *Ordonnances* du dernier règne, & la constitution *Unigenitus*. Je ne fais si les Empereurs & les Apôtres ont jamais étudié le droit, & s'ils y ont fait de grands progrès; mais il est sûr que tel sçavant, qui s'est adonné à ce genre d'étude, sera maintenant forcé de convenir qu'il faut avoir au moins vécu quatre-vingts ans avant d'en bien connoître les élémens, tant cette science est faite pour renverser la cervelle. Voici des livres de

caractères où vous ne trouverez rien de beau que ceux de Théophraste & de la Bruyère. Quant aux comédies, dont on a rassemblé plus de deux-cents volumes, je ne me hazarderai pas de vous en parler, n'en ayant jamais lu que deux ou trois de Molière, qu'on dit, dans ce genre de travail, n'avoir eu ni père, ni enfans. Il n'en fera pas ainsi des commentaires sur l'écriture sainte ; voilà franchement mon élément, & la plus précieuse de mes lectures : mais, lui dis-je, les longueurs en sont quelquefois bien décourageantes. Vous avez raison, me dit-il, & je n'ai pas attendu jusqu'à présent à désirer que tous ces in-folio fussent rédigés en un seul, où se trouveroient même encore une préface & une table. Les habiles critiques sont, sans contredit, de tous les écrivains, les plus utiles : pourquoi donc sont-ils presque tous pesans & diffus ? c'est qu'on ne traite pas un point de chronologie comme un compliment académique. Vous voyez plus loin les livres de contes, tels que les contes des Génies, contes des Fées, contes des Arabes, Persans, Indiens,

Tartares , lesquels feroient bien mieux nommés contes à dormir de bout ; car il n'y a que les petites maîtresses , les fainéantes & les vieilles , à qui ces rapsodies pitoyables puissent plaire ; les unes parce qu'elles roulent sur l'amour ; les autres , parce qu'elles sont originales & gigantesques pour le style ; & les dernières , parce qu'elles traitent de revenans , de sylphes , de sorciers & d'enchanteurs. Jetez maintenant les yeux sur cette quantité de dictionnaires de tous formats. Cette façon de réduire tous les objets des connoissances humaines par ordre alphabétique , abrège beaucoup le travail fatigant des recherches , mais rend les esprits superficiels. Le mieux raisonné de tous ces Dictionnaires n'a jamais fait un savant : mais il a fallu être fort savant soi-même pour les faire & les bien faire.

La lettre *E* renferme un grand nombre de traités sur l'éducation. Jamais on n'a tant écrit sur cette matière , & jamais l'art d'élever la jeunesse n'a été plus défectueux & plus mal-entendu. La même colonne vous offrira des

éloges , des discours académiques , des oraisons funèbres , & des harangues de toute espèce. Je trouve que toutes ces pièces d'éloquence se ressembtent beaucoup pour le fond. Force fleurs , périodes bien cadencées , images séduisantes , portraits flattés , de l'adulation & peu de vérité. Viennent ensuite ces élixirs des meilleurs ouvrages , connus sous le titre d'*Esprit*. Le choix n'en est pas toujours heureux , mais cela sauve la dépense. Un lecteur qui n'auroit pas la faculté d'acquérir vingt volumes , trouve dans un petit in-12 , la quintessence de ce qu'ils contiennent , & cet avantage n'est pas médiocre. On a mis , au reste , dans ces jolis extraits tant d'esprit , qu'on n'y trouve plus de corps , & tout cela est bien analogue au goût du siècle , qui ne vise qu'au brillant.

Il en est de même des essais dont on a rassemblé ici un bon nombre. Il y en a sur toutes les sciences & sur tous les arts , & on ne pouvoit mieux les caractériser ; car quiconque les a parcourus , peut se flatter d'avoir essayé de tout ; & n'avoir profité de rien.

Voilà des fables , dit M. de Sèle. Sont elles anciennes ou modernes ? J'aimois fort autrefois ce genre d'écrire, qui corrige en riant, & nous conduit au bien par le plaisir. Les amateurs de la fiction , répondit le père , trouveroient bien ici de quoi se contenter ; car , sans parler des fables millésiennes d'Esopé & de Pilpai , vous y verrez Phèdre , Aviénus , l'Ane d'Apulée , la Théogonie d'Hésiode , le Repas de Trimalcion , & toutes les Rêveries de la Mythologie payenne. Les modernes vous offriront un La Fontaine , original sans copie ; un La Mothe , qui eut quelque réputation ; un Bensérade , qui a réduit Phèdre en quatrains , qu'on ne lit plus , tandis qu'on fait par cœur les fables de La Fontaine. Au reste , je ne fais à quoi bon ce genre d'écrire , quand il ne tend pas à nous instruire par l'organe des bêtes & des corps inanimés , comme a fait notre Fabuliste françois , à l'imitation de Locman & d'Esopé. Les fables millésiennes sont très-licencieuses : Ovide , dans ses métamorphoses , est de l'obscénité la plus dégoûtante ; Apulée

porte à la débauche ; & Pétrone, dans son allégorie satyrique , cite, de sang-froid, des traits si étrangers à la Nature, que les libertins mêmes en sont révoltés. Je ne vous parlerai pas des livres de politique & de guerre ; car, à l'exception de Monsieur (le Chevalier de Samberg) je ne pense pas que vous teniez grand compte d'un art qui est plutôt fait pour énerver le commerce que pour le favoriser. Mais l'histoire est un champ ouvert à tous les hommes, & la meilleure école à laquelle ils puissent se former. Cependant il faut la lire avec précaution ; car chaque écrivain est assez ordinairement ou crédule , ou flatteur , ou partial. Vous trouverez dans cette bibliothèque un grand nombre d'historiens anciens & modernes ; tous les auteurs grecs , latins , françois , allemands , anglois , espagnols y ont leur place.

Cependant , autant que j'en ai pu juger , j'ai trouvé dans Hérodote des faits de la plus haute certitude , joints à des contes de vieilles ; dans les Annales Chinoises, des antiquités, de date

d'autant moins vraisemblable qu'elles ne sont liées à aucuns monumens qui puissent les constater ; dans Tite-Live , des récits pleins de sincérité , suivis d'événemens absurdes ; dans Jules-César , une éloquence simple , peu de merveilleux , & beaucoup de vérité ; dans Tacite , un style & une correction inimitables ; dans Suétone , un fiel contre les maîtres de la république , qu'il représente comme des monstres ; dans Eusébe , une connoissance profonde des tems les plus reculés ; dans Jacques-Auguste de Thou , une narration simple , & une plume incapable d'en imposer à la Postérité ; dans Fleury , des discours qui feront le désespoir de tous les narrateurs didactiques , & une histoire savante mais minutieuse dans ses détails ; dans Maimbourg , le romanesque & le vrai marchant de pair ; dans Varillas , un bon narré & peu de certitude ; dans Rollin , une plume élégante , & trop de respect pour les vieilles merveilles ; dans Puffendorf , une politique affommante ; dans Rapiu-Thoiras , un esprit de parti des plus marqués ; dans Daniel , une sécheresse

qui rebute ; dans Mariana , des principes hardis , & des longueurs qui fatiguent l'attention la plus soutenue.

On a rassemblé , à la lettre *I* , beaucoup d'institutions , d'introductions , d'instructions , & sur-tout de journaux. Cette dernière espèce d'ouvrages périodiques se multiplie prodigieusement , depuis quelques années , & s'accréditera bien d'avantage encore dans la suite , à mesure que les hommes deviendront superficiels & fous de nouveautés. Je n'ai jamais fait grand cas de cette espèce de mérite , qui consiste à pouvoir débiter , avant tout autre , ce qui s'est passé , depuis une semaine , dans le cabinet des Princes : quand une province entière m'annonce , après un mois , le gain d'une bataille , j'ai le plaisir de croire le fait plus certain , que lorsqu'un écornifleur vient me l'annoncer dans les vingt-quatre heures , pour gagner son diner. La lettre *L* vous offrira des lettres sur toutes sortes de sujets. Celles de Pline m'ont paru un modèle de la simplicité noble des Romains en ce genre ; celles de Ninon de l'Enclos , un

badinage de sentiment, d'esprit & de débauche ; les Provinciales , un chef-d'œuvre d'éloquence , mais un ouvrage plein d'humeur ; celles de Bussi-Rabutin , un mélange de naturel , de pédantesque & de boursoufflé ; celles de Madame de Sévigné , le grand modèle de tous ceux qui entreprennent de courir la carrière du style épistolaire.... Mais , Messieurs , il me semble qu'à force de hasarder mes réflexions , je vous ôte la liberté de faire aussi les vôtres , qui , certainement , seroient plus judicieuses & plus profondes. Nous nous en défendîmes , en lui témoignant que nous prenions beaucoup de plaisir à l'entendre , & que nous souscrivions d'autant plus volontiers à ses remarques , qu'elles se rencontroient parfaitement avec celles que nous aurions pu hasarder nous-mêmes. Je poursuivrai donc , reprit-il ; & , afin de ne pas vous lasser par un détail trop fastidieux , je m'arrêterai aux principales productions qui se trouvent rangées , comme les précédentes , sous chaque lettre initiale. Après les manuels & les mélanges , qui ne sont ,

après tout , que des refontes , partie bonnes , partie misérables , se rencontrent les mémoires. Ceux de Comines , selon moi , quoiqu'en style suranné , seront toujours lus , parce qu'ils sont sincères. On peut en dire autant de ceux de Joinville , où le caractère d'honnête-homme perce de toute part. Brantôme , dans son gothique , a fourni à nos Historiens des traits impayables. Ceux de Sully , retracent le grand Ministre , le citoyen désintéressé , l'idolâtre de son Roi. Les mémoires du Cardinal de Retz se ressentent de l'indépendance & de la pédanterie des Anti-royalistes. Ceux de Madame de Maintenon , ne sont point de cette Dame , mais d'une plume mercenaire , qui s'est parée d'un grand nom. Ceux de Mademoiselle de Montpensier , de Du-Guai-Trouin , de Vieille-Ville , de Villars , de Pérault , de la Porte , de Bonneval & tant d'autres qu'on a pris plaisir à entasser ici , ne sont qu'un mélange de politique , de tactique , de guerre maritime , d'intrigues , de galanterie & d'événemens vrais ou supposés.

Sous la lettre *N* sont disposées des milliers de nouvelles & de nouveautés ; comme nouvelles chronologiques , nouveaux amusemens , nouveaux cours de mathématiques , de blason , de médecine , de nouveaux mélanges philosophiques & littéraires, nouvelles traductions, nouvelles méthodes , qui, toutes ou presque toutes, ne sont que des rhabillages de choses cent fois dites par cent autres , & qui, à la faveur d'un style papillotté , se débitent chez un Libraire, aussi promptement que les productions originales & les ouvrages nationaux. Tout ce qui s'annonce ici sous le titre d'*Œuvres* , forme le seul complet, bien entendu , & le mieux classé que j'aie vu de mes jours. Je n'en dirai pas autant des livres de philosophie ; & , si j'avois quelque autorité dans ce château , j'aurois déjà fait jeter par les fenêtres cette foule de prétendues recherches & de réflexions philosophiques , qui , presque toutes , s'écartent des idées reçues, pour leur substituer des paradoxes insoutenables ; qui enseignent à l'homme à vivre selon ses

appétits ; qui n'établissent des principes précieux que pour en tirer des conséquences destructives ; qui nous donnent d'absurdes sophismes pour de la raison la plus pure ; qui ne traitent des idées abstraites que pour anéantir toute espérance dans le cœur de l'homme , & ne parlent de morale & de religion que pour nous porter à secouer avec moins de remords le joug de l'une & de l'autre. Si le recueil des poésies , que vous voyez après , n'est pas si contagieux pour l'esprit , au moins peut-on dire qu'il en est un grand nombre de dangereuses pour les mœurs. La licence la plus effrénée ne paroît rien avoir de hideux sous la cadence du vers , & les peintures les plus dissolues ne présentent rien de révoltant dans un million de contes , dont on scande les mesures , & on apprécie la rime.

Le grand règne de la poésie françoise fut sous Louis XIV , comme celui de la poésie latine dans les belles années d'Auguste , & celui des Grecs dans l'intervale qui s'écoula depuis la journée de Marathon jusqu'à la guerre

Sociale. Maintenant ce goût paroît rirer à son déclin ; & , à l'exception du Théâtre & de l'Epopée , je ne vois plus que les amateurs s'amusent beaucoup de bucoliques , d'odes , de fables , de madrigaux , d'épîtres , de rondeaux & de sonnets. Chaque siècle a son génie : celui du nôtre est de critiquer & de philosopher , & il n'est point de bel-esprit qui ne préférât la Gazette Ecclésiastique , ou quelque apologie de Bayle & de Spinoza , aux badinages champêtres de Fontenelle , & aux bouquets de Madame Des-Houlières.

La lettre Q renferme quelques questions sur les sciences , sur la religion , sur le droit public , sur le gouvernement , toutes plus pernicieuses les unes que les autres : Et les rayons de la lettre R , ne sont presque meublés que de romans. C'est dans ces productions d'une imagination en délire que la débauche se découvre dans sa plus grande laideur. Il en est dans cette bibliorheque que le gredin le plus dissolu n'oseroit lire sans éprouver le sentiment de la honte. Tous ne portent pas au même degré la licence , il est

est vrai ; il en est même comme Zaïde & la Princesse de Cleves, où la galanterie s'exprime avec tant de délicatesse qu'on croiroit qu'ils n'ont été faits que pour prêter de nouveaux charmes à la vertu : néanmoins le Sage , que l'apparence même du mal rend circonspéct, ne croit pas trop hasarder en assurant qu'il y a presque autant de péril à les lire, pour un cœur susceptible, que les plus monstrueux ouvrages que le libertinage ait enfantés. On n'y trouve d'abord rien que de riant & d'agréable ; on croit marcher sur des fleurs ; les idées qu'on s'y forme des passions sont nobles & flatteuses ; le langage répond aux idées : on trouve qu'ils élèvent le sentiment, qu'ils caractérisent la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne-foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans nobles ; tout y flatte la vanité ; mais elle dégénère bientôt en appétit nécessaire ; & , quand on s'est une fois persuadé qu'un cœur n'a été malheureux que pour avoir été contrarié dans sa passion, on ne tarde pas à

Février 1785.

I

chérir cette passion, & à s'abandonner aux excès qu'elle inspire.

○ Au reste, ce qui va vous surprendre, & ce qui est cependant assez extraordinaire chez les riches qui aiment à se former des bibliothèques assorties, c'est qu'à la suite des romans vous trouverez, sous le titre de la lettre *S*, des sermons des plus célèbres Orateurs qui ont prêché depuis S. Paul. La lettre *T*, & la lettre *V*, termineront nos recherches, qui certainement doivent commencer à vous ennuyer. Le grand nombre de livres qui garnissent les tablettes de la première, contiennent le Théâtre François & Italien, qu'on lit beaucoup ici, parce qu'on n'y cherche que l'amusement. Ensuite viennent les Théologiens, en petit nombre, auxquels on se garde bien de toucher, & que les vers auroient déjà rongés, si je n'avois pas pris soin de les tirer quelquefois, & de les dégrasser. Les vies & les voyages sont à la dernière classe. Les vies ne sont pas intéressantes, parce qu'elles sont presque toutes merveil-

leuses, outrées, ou mal-écrites. A l'égard des voyages, il est peu de Lecteurs qui n'en fassent leurs délices &, comme on a coutume de le dire, leur *veni mecum*. Le mal de ces sortes de productions est que presque tous les narrateurs se contredisent; que chacun voit avec les yeux de sa nation, & ne décrit les mœurs & les usages étrangers que sur des oui-dire, ou d'après les impressions qu'ils font sur son esprit. Nous n'avons pas une seule bonne relation de l'Inde; l'enthousiasme a dicté la plupart des Mémoires sur l'Empire Chinois; on a décrit l'intérieur de l'Afrique plus en romancier qu'en voyageur; & les Espagnols nous en ont imposé long-tems avec leurs Patagons & leur pays d'Eldorado.

Mais, mon père, lui dis-je, on lit beaucoup chez Monseigneur, sans doute; car à quoi bon cet immense assortiment, s'il ne prenoit envie à personne d'en faire usage? Il n'en est pas d'une bibliothèque comme de toutes les raretés qui nous sont passées sous les yeux, & dont les plus simples, comme les gens de goût, trouveroient

toujours à s'amuser ; mais le coup-d'œil d'une quantité prodigieuse de livres , dont on ne verroit que la dorure , ne présenteroit pas un spectacle fort intéressant. Je vous l'ai déjà dit , répondit l'Aumonier ; tout ce qu'on a rassemblé à grands frais dans ce château n'est que pour l'ostentation. Les brochures les plus nouvelles sont les seuls livres dont le maître veuille s'amuser ; & , quand il les a parcourues , il les abandonne à ses gens , qui les lisent avec plus de malignité que de discernement , & n'en retiennent précisément que ce qu'il leur faut pour se fortifier dans l'illusion de la volupté. J'ai vu de ces brochures être payées ici jusqu'à cinquante francs ; vous jugez bien qu'elles ne traitoient ni de vertus , ni de sciences. Le mérite d'un ouvrage licencieux ne s'étend pas au-delà de vingt-quatre heures ; il faut qu'il soit imprimé dans l'année , & même dans les six mois ; car un livre qui seroit sorti de la presse en Décembre , & ne parviendroit ici qu'à la S.-Jean , seroit regardé comme un bouquin. Toute la suite du Duc affiche le bel-esprit. Le

Maître , par le bénéfice d'un revenu immense , décide de tout avec l'assurance d'un Académicien. Son intendant , qui devoit s'en tenir au seul Barème , est admiré comme un grand littérateur ; son valet-de-chambre tranche du philosophe , & cite à tout venant Locke & Newton ; ses gardes-chasses récitent des bouquets à Iris , & des épigrammes dont ils régalent tous les nouveaux-venus ; & il n'est pas rare de trouver à l'office , & dans les cuisines , un opéra-comique , & un porte-feuille galant à côté d'un ragoût & d'une jatte de gauffres. Quand donc ces précieuses bagatelles ont ainsi passé du maître au dernier marmiton , leur sort est d'être jettés par tas dans un cabinet voisin de la bibliothèque , où un Colporteur vient les marchander à la livre , pour les louer derechef au Public , & monter sa petite fortune aux dépens du tort qu'elles font à tous les esprits.

Le désir d'être fastueux aveugle tellement Monsieur de Vignoles , que tous ceux qu'il prend à son service ne manquent pas , en peu de tems ,

de s'enrichir. Satisfait d'entendre éga-
ler sa maison à celle d'un grand Prince,
il dédaigne lui-même ce qu'il propose
à l'admiration des étrangers. A-peine
lui arrive-t-il en un mois de faire une
promenade dans son parc, & personne
ne l'a vu encore entrer dans son pota-
ger. Cet amas de bâtimens qui avoisi-
nent le grand corps, n'a jamais excité
sa curiosité. Confiné dans un apparte-
ment, où il ne cesse de donner ses
audiences, il suffit d'y venir lui pré-
senter les plans de tout ce qu'on
se propose d'édifier ou de réfor-
mer; &, quand les entrepreneurs sont
une fois parvenus à mériter son suf-
frage, ils peuvent alors procéder à
l'exécution, sans craindre qu'il vienne
ensuite honorer de sa présence les ou-
vrages. Il lui suffit de pouvoir dire,
mes écuries, mes eaux, mes bois,
mes meubles. Tant de raretés, que les
curieux ne cessent d'admirer, ne lui
ont paru précieuses qu'au moment où
elles ont été, pour la première fois,
tirées de leur caisse, pour être expo-
sées à ses regards.

Notre critique étoit en humeur de

pour suivre , lorsque la cloche nous avertit qu'on alloit servir le souper. A l'instant la bibliothèque fut fermée, & nous-nous joignîmes à une vingtaine de convives qui devoient, ce soir, former la table de sa seigneurie.

Quel fut notre étonnement lorsque nous apperçûmes Monsieur le Duc venir à notre rencontre avec un air d'empressement & d'affabilité ! Un homme si dédaigneux, si jaloux des égards qu'on ne cessoit de lui rendre, & aux yeux de qui le moindre défaut de respect étoit un crime, quitter sa place, nous prévenir avec des manières pleines de considération ! Je ne concevois rien à ce changement. Je viens d'apprendre, dit-il, en s'adressant au Chevalier de Samberg, que Monsieur est le neveu de l'Evêque de Gand. Vous devez n'accuser que vous-même de la mauvaise réception qui vous a été faite. Un jeune-homme de votre rang doit toujours se donner pour ce qu'il est ; & je compte assez sur vos sentimens pour croire que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir confondu dans la foule. Cela dit, il

l'embrassa, le prit par la main, l'obligea de prendre une place de distinction, & nous fit un léger signe de nous ranger à ses côtés. Il nous fallut encore dévorer cette mortification; car quel relief pouvoient se donner deux Marchands & un Precepteur?

La parole fut adressée à Monsieur de Samberg pendant tout le souper. On loua sa figure, son esprit; on parla beaucoup de Monsieur de Gand, dont plusieurs assuroient connoître la famille pour une des plus illustres du Duché de Limbourg. On l'interrogea sur ses voyages, & sur toutes les remarques qu'il lui étoit arrivé de faire. Toutes ses réponses furent applaudies; &, quoique son bon cœur le portât souvent à me renvoyer le mérite de ses observations, je ne vis pas que personne s'empressât de m'en congratuler. Monsieur de Sèle & son fils furent pareillement mis au rebut; &, si le Chevalier n'avoit point adroitement profité de la conjoncture pour rappeler à Monseigneur les promesses qu'il leur avoit faites le matin, ils couroient risque de s'en retourner, sans trop compter sur

sa protection. Il obtint donc tout ce qu'il voulut : le Duc lui protesta que l'affaire étoit immanquable , & qu'avant l'hiver le jeune de Sêle seroit placé selon ses désirs ; ce qui ne manqua pas d'arriver en effet. Ce Seigneur voulut ensuite engager le Chevalier à faire quelque séjour dans sa terre ; mais , comme ce retard auroit dérangé une partie de nos projets , il imagina des motifs si plausibles , que sa Seigneurie voulut bien recevoir ses excuses , & consentir à son retour à Lyon. Notre sortie du château se fit avec autant d'éclat que celle d'un Lieutenant-Général ; & le Duc , accompagné de tout son Monde , voulut l'honorer de sa présence.

TABLE

DU VOLUME DE FÉVRIER 1785.

L ES Aventures de Clamadès & de Clarmonde ,	<i>pag.</i>	3
La dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans ,		65
Histoire du Chevalier de Chantal ,		106
Suite du voyage chez un Grand Seigneur ,		173

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le Volume du mois de Février 1785 de la *Bibliothèque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs , & l'abondance des sources le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, ce 20 Février 1785.

Signé RAULIN.

M. DCC. LXXXV.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

M A R S 1785.

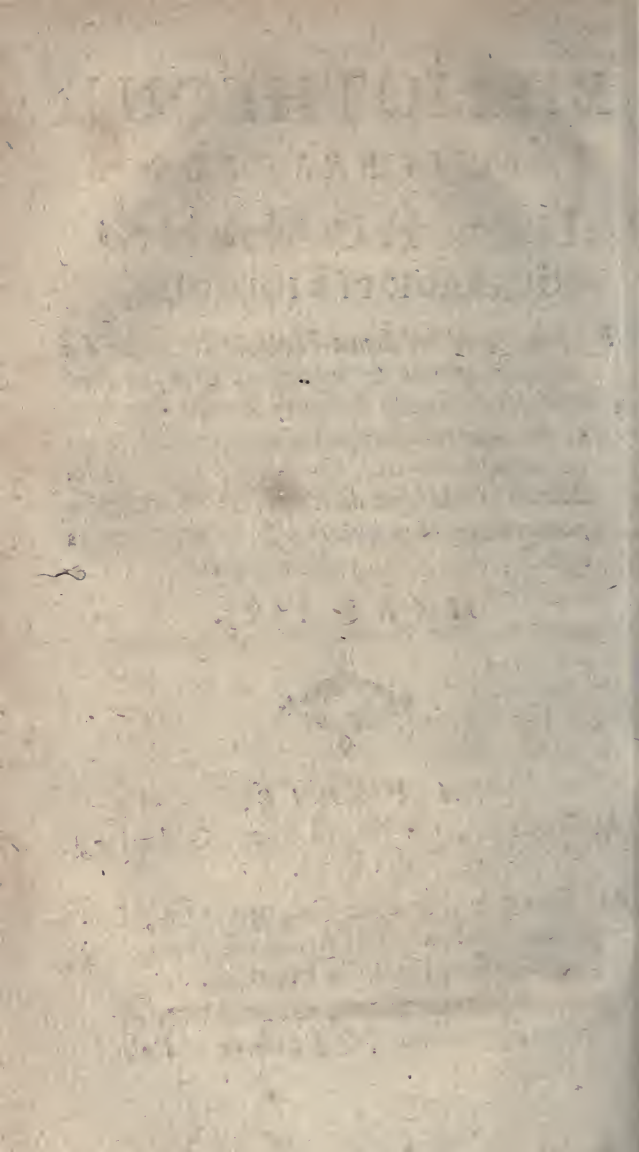


A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Française;
rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

MARS 1785.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE

DES AMOURS DE LYSANDRE
ET DE CALISTE.

Paris, 1606, 1616, 1620, &c. Lyon;
1622, in-12.

Traduite en Allemand. Amst. idem, 1670. Le
texte en face avec gravures.



CE Livre est un de ceux qui rem-
plissent l'intermédiaire entre la vieille

A ij

Chevalerie & les grands Romans du siècle de Louis XIV: c'est un genre moins outré, une copie plus fidelle de la physionomie du temps. L'imagination ne s'y montre pas moins vaste ni moins fleurie; mais elle se soumet aux lois de l'intrigue : les aventures s'enchaînent, & sont puisées dans la vraisemblance de la vie des Nobles du temps. Ce ne sont plus des outrecuidés Chevaliers; ce ne sont pas encore des chimériques Oroondates, ce sont des braves du commencement du règne de Louis XIII.

L'Auteur de cette Histoire est *Vital d'Audiguier*, Seigneur de la Menor, né à Naïac, près de Villefranche en Rouergue. Cet homme, pour ne pas dire ce Gentilhomme, puisqu'il n'y en a plus que de cœur, étoit né avec un grand talent, c'est-à-dire, avec une grande honnêteté, une belle imagination, une énergie réelle; & il fut élevé dans les principes de l'honneur. Malheureusement il ne fut pas Académicien : son style y perdit; & il fut décrié par l'Académie que Richelieu formoit. S'il eût été capable de se plier aux finasseries de l'esprit, il eût eu plus de goût, moins

d'ennemis, & meilleure réputation dans les Lettres : mais c'étoit un homme engendré de flammes & de bonté, brave comme une épée, franc, gracieux, généreux jusqu'à se perdre pour le bien d'autrui. Avec cela, ennemi de toute servitude, regardant tous ces secrets de conduite, si fort multipliés, comme des supplémens au véritable esprit, hautain, jusqu'à déplaire aux gens bas qu'il humilioit, & familier, jusqu'à relever l'honnête homme de toute classe jusqu'à lui. Tel fût ce d'Audiguier si inconnu; & l'on ne s'étonnera pas de son obscurité ni de ses malheurs. Encor un mot.

On l'avoit élevé pour la Magistrature : son goût pour les armes l'emporta. Il fut attaqué dans sa jeunesse par onze fanatiques, du nombre de ceux qui soulevoient les Provinces contre Henri IV : il se montra vaillamment. On l'attendit à sa première sortie d'après ses blessures; il fut encore attaqué : son père, Magistrat & Royaliste, l'accompagnoit. Il sauva la vie de son père & la sienne. C'étoit un homme qu'on pouvoit assassiner, mais non pas vaincre.

D'Audiguier suivit la fortune de la

Reine Marguerite. Il étoit avec elle au château d'Usson ; & avec plus de gloire dans cette prison que dans tous les camps & toutes les batailles où il s'étoit trouvé. Durant le repos des armes , il s'amusoit de duels , écrivoit , faisoit l'amour. Il avoit un neveu plein d'esprit. Ce fut avec lui qu'il établit une sorte d'Académie , qui précéda & peut-être servit de modèle à celle du Cardinal. Tous les membres étoient tenus de savoir se battre , boire , penser & aimer. On peut consulter Bayle & Richelet sur son article.

Il n'aimoit pas l'esprit : il existoit seulement par l'imagination , & peut-être son imagination lui rendoit-elle de plus mauvais services que son esprit. Quoiqu'il en soit, sa haine pour l'esprit, son penchant vers l'honneur l'exposèrent à n'avoir que de faux amis , à se faire craindre , & à périr.

D'Audiguier a répandu son humeur guerrière dans tous ses Livres. Il écrivoit avec négligence , comme tout homme qui écrit pour avoir quelques louis , & aussi avec vigueur , comme quelqu'un qui sent tout ce qui passe sous

sa plume. Il ne la tailloit , disoit - il lui-même, qu'avec son épée. Ses sentimens, que les autres appeloient vanteries, parce qu'ils ne les éprouvoient pas, étoient toujours pleins de force ou de graces, selon le sexe vis-à-vis duquel il s'exprimoit. Nous venons de citer Bayle; c'est lui qui dit encore que les fanfaronades de d'Audiguier devoient être prises pour des apophtegmes par des François: mais il n'existoit déjà plus de François; on commençoit à les désarmer, & le François désarmé n'est rien. Sa tête est trop mobile, pour que le froid esprit des Lettres puisse le défendre & lui suffire.

Notre Gentilhomme, Philosophe de la bonne manière, écrivit d'abord son Livre intitulé *Le pourtraict du Monde*. Les Libraires étoient encore valets, & il n'y avoit pas de Journaux; sans quoi son Livre n'eût pas passé.

2°. *La Philosophie Soldade*. Nous y avons jeté un coup-d'œil, & nous voudrions qu'il nous fût permis d'en dire un ou deux mots.

3°. *Le vrai & ancien usage des duels*. Le but de cet Ouvrage étoit de porter

Louis XIII à rétablir les anciennes & belles lois du duel, tombées en désuétude; ce qui a dégénéré davantage de suite en suite, & à fini par faire paroître ces Ordonnances aussi terribles qu'inutiles contre les duels, & attribuer la pleine puissance à l'encrier des Procureurs.

4°. *Les Amours d'Aristandre & de Cléonice*. Nous aurons occasion de rendre compte de ce Roman.

5°. *La Flavie*. 6°. *La Minerve*, Romans au-dessous de celui-ci, & dont nous pourrons parler.

7°. Un recueil de *Vers* en deux volumes. 8°. *Des Lettres & des Discours*. Enfin des traductions ou imitations de l'espagnol, intitulées, 1°. *Les Nouvelles de Cervantes*. 2°. *La Vie de l'Ecuyer Marc d'Obregon*, dont Lefage a tiré bon parti. 3°. *Les diverses Fortunes de Pamphile & de Nisa*, dont le titre espagnol est : *El Peregrino en sa Patria*, de Lopez de Vega. 4°. *Un Traité de la Conversion de la Madeleine*. On peut dire de ce Livre, *Qui potest capere capiat*. 5°. *L'Antiquité des Larrons*, Ouvrage devenu rare par un de ces secrets de librairie, qui attachent

du prix à des Livres qui ne contiennent que ce que tout le monde fait; tandis que d'excellens Livres, contenant d'excellentes vues & d'aussi bons principes, sont abandonnés dans ce commerce, sur-tout si l'Auteur vit : mais dans cinquante ans on les retrouve.

En voilà bien assez à l'occasion de d'Audiguier. Il ne nous reste plus qu'à avertir qu'il y a eu deux autres Ecrivains de ce nom.

L'un est le neveu dont nous avons parlé, & il a traduit de l'espagnol la *Vie de Lazarille de Tormes*; de l'Italien, l'*Eromène*, la *Stratonice*.

L'autre étoit Avocat au Conseil, & étranger à ces deux-ci. Il a fait des Ouvrages relatifs à sa profession : ensuite il a traduit du grec les *Amours de Théagène & de Chariclée*. Cette traduction seule fait que nous en parlons, parce qu'elle est sous le nom de Montlyard.

Notre d'Audiguier mourut assassiné au marais du Temple, on ne fait quand, ni pourquoi. Dans le même temps, il y eut un Sieur de Molières, Auteur du Roman intitulé *La Polixène*, bien diffé-

rent du Molière connu , qui fut assassiné de la même manière. Il y a gros à parier que les gens de Lettres d'aujourd'hui ne seront jamais perdus par le même sort.

De tout temps, les Romains ont fourni le Théâtre : il paroît que ceux de d'Audiguier n'étoient pas si méprisés. Du Ryer a pris le sujet que nous allons extraire, pour en faire une Tragi-Comédie, sous le même titre de *Lysandre & de Caliste*. Cette Pièce n'a pas dû passer à la Postérité : mais on va voir, par l'extrait du Roman, que d'Audiguier avoit du caractère, de l'invention, de l'art, & un style assez riche, quoique peu soigné.



LYSANDRE ET CALISTE.

Sous le règne de Henri IV, il y avoit en France un jeune Seigneur que la Nature & la Fortune avoient comblé de leurs bienfaits : il s'appeloit Cléandre.

Ce Cavalier possédoit une femme d'une éclatante beauté, d'un mérite sans prix : elle s'appeloit Caliste. Leurs desirs

ne s'étoient point encore éteints dans les jouissances, & ils passoient ensemble la plus heureuse vie.

Un autre Cavalier, nommé Lyfandre, n'avoit en beauté ni en vaillance, non plus qu'en politesse, aucun rival dans l'univers; c'étoit une ame généreuse, libre, & guerrière, qui jusqu'alors n'avoit été remplie que des nobles pensées de l'ambition, & qui se trouva tout d'un coup incapable d'en recevoir d'autres que celles de l'amour.

Lyfandre avoit avec les Dames des manières charmantes, une conversation douce & pleine d'attraits; & il y avoit apparence que si Caliste pouvoit aimer un autre homme que son époux, ce seroit ce brave Cavalier qui s'étoit laissé charmer par le désir de lui plaire.

Mais Lyfandre n'étoit pas capable de se laisser mourir d'une douleur muette: il rechercha l'amitié de Cléandre, qui répondit à sa prévenance par une amitié franche & véritable. Caliste ne jugeoit que par les yeux de son époux: elle témoigna beaucoup d'estime à un homme qui régloit ses désirs, ses actions, ses regards, & ne parloit de sa passion

qu'aux bois & aux ruisseaux de la belle Terre de Beauplan.

Il arriva bientôt que les ombres des bois servirent à le découvrir, & leur silence à l'accuser. Caliste, accompagnée de Beronte, frère de son mari, surprit un jour le secret qu'il révéloit dans une complainte. Quelques jours après, il reçut un avis anonyme de fuir. Il fit sa retraite en homme de cœur & discret. Cléandre fut vivement touché de perdre une compagnie si chère.

Dans un tête-à-tête, notre Cavalier dit à sa Dame, que la cause de son départ n'étoit pas toute renfermée dans un ordre de la Cour, mais dans certain avis qu'il avoit reçu. Caliste lui en découvrit l'auteur, d'abord par sa rougeur, & ensuite par ces paroles: « = Contentez-vous, Monsieur, de ce que je n'ai point averti mon époux de vos desseins : tel les fait & ne se tait que pour ménager mon honneur & votre vie. = Quant à la menace qui regarde ma vie, lui répondit Lyfandre, c'est mon dessein de la perdre en vous aimant. J'honore, j'aime Cléandre; mais je ne crois pas qu'il soit capable de combattre l'amour que

j'ai pour vous par mon amitié pour lui. Quant à votre honneur, vous voyez, Madame, que j'ai résolu de vous témoigner, par mon départ si prompt, autant de respect & d'obéissance que d'amour. Que cela puisse au moins vous faire sentir un peu de pitié pour un pauvre exilé qui se bannit volontairement du séjour le plus cher qu'il puisse avoir au monde. = Je ne puis, Monsieur, que ce que je dois, lui fut-il répliqué. Je puis néanmoins vous avertir que mon beau-frère vous a entendu, qu'il est jaloux de l'amitié que mon époux vous porte, & que la méthode d'un galant homme est de craindre jusqu'aux échos des bois = ».

Ce Beronte n'étoit pas autrement ennemi du mérite. Il étoit, sans savoir pourquoi, un peu envieux de celui du brave Lyfandre, peut-être parce que, très-brave lui-même, il croyoit perdre quelque chose dans la comparaison. Il fut le moins affligé du départ de ce Cavalier galant, qui arriva sur le bord de la forêt de Fontainebleau à l'entrée de la nuit.

Lyfandre apprit alors, par le bruit d'une douzaine de voix, mêlées de coups de pistolets, qu'il se passoit une action très-chaude aîez près de lui. Il poussa un vigoureux cheval qu'il montoit, & donna en même temps du cheval & de l'épée au travers d'une bande de voleurs qui attaquoient un Gentilhomme, un vieillard, très-brave de sa personne, déjà privé de toute défense, & père de la belle Caliste.

Ce vieillard se nommoit Dorilas, & il venoit de sa Terre de Belair en Normandie faire une visite à ses enfans. Il remercia son libérateur avec toute la vivacité du plus généreux des hommes : mais il eut beau faire, Lyfandre poussa la délicatesse jusqu'à refuser de se faire connoître. Ils se rendirent à Fontainebleau, où chacun se logea de son côté. La Cour avoit tout rempli.

Lyfandre se retira chez un de ses amis nommé Clairange, un Seigneur accompli, très-vaillant, & plus amoureux ; ce qui l'avoit mis dans la position d'attendre la première mouche qui piqueroit de la part de Lydian, jeune &

charmant Gentilhomme, fils de Dorilas & frère de la belle Caliste. Comme on vint à parler de lui, Clairange dit à Lyfandre : « = Le connoissez-vous, Lydian ? = Je ne l'ai jamais vu , répondit Lyfandre ; mais j'ai ouï dire que c'étoit un des braves Gentilshommes du monde. = Le plus brave qui se puisse , dit Clairange, & le plus gentil. Nous avons fait nos exercices ensemble , & avons toujours vécu fraternellement : mais quand les choses sont arrivées à leur perfection , elles ne s'y peuvent tenir. Je dis ceci, parce que, depuis quelque temps , nous ne vivons plus comme nous avions appris , & le tout , pour l'amour d'une personne qui ne nous en fait , à mon avis, point de gré ; & crois que si l'un ou l'autre ne change de train , nous ne nous chercherons pas longuement sans nous trouver. = Je serois marri que cela arrivât , dit Lyfandre , & vaudroit mieux vous remettre en votre première intelligence. = Cela ne se peut , dit Clairange ; nous sommes gens à ne nous pas céder. Je lui en dis hier ce qu'il m'en sembloit devant ma maîtresse. Je ne fais ce qu'il en pense ; mais j'ai vu le

temps qu'il m'eût bien entendu (1) == ».

Lyfandre ne se vit pas fans chagrin à la veille de la dispute de ces deux amis, dont, par les sanglantes lois de l'honneur françois, il étoit obligé de servir l'un ou l'autre.

Dès le lendemain, un Gentilhomme vint se présenter à Clairange de la part de Lydian, qui désiroit de le voir aux champs avec une épée; désir qu'il n'avoit pu lui communiquer la veille, par respect pour une Dame. Ce Gentilhomme ajouta qu'il serviroit d'autre chose que de messager. Il se nommoit Alcidon, &

(1) Tout ce que nous pourrons encore citer servira, non seulement à faire connoître le style, mais les mœurs, deux choses inséparables. Qu'on compare le discours de Clairange avec celui d'un Cavalier de nos jours qui seroit brouillé avec un autre. On diroit aujourd'hui en pareil cas : « C'est un joli homme, c'est même un honnête garçon, mais ne vous fiez pas à lui. — Mais vous étiez amis. — Moi ! Il est vrai que j'en ai fait ma connoissance, mais jamais mon ami — ». Ainsi, dans la franchise d'un siècle, on dit le fait; dans l'esprit d'un autre, on le cache.

étoit si homme de bien, qu'on pouvoit aller sur sa parole au travers de mille ennemis.

« = De second ! lui dit Clairange, je n'en ai, ni n'en veux avoir, s'il vous plaît. = Monsieur, c'est peut-être ainsi que vous devez répondre, dit Alcidon ; mais l'usage est au-dessus du devoir. N'attendez pas de moi que je vous fasse battre, & que je demeure les bras croisés. Nous ne sommes pas Maréchaux de France, & nous sommes trop jeunes pour établir des lois. Souffrez que je vous supplie de trouver un ami = ».

Lyfandre s'étoit douté de l'objet d'une visite faite de si grand matin ; il étoit à peine jour. Il se présenta au moment où Clairange refusoit encore. « = Il me semble, Messieurs, que vous avez besoin d'un tiers pour vous accorder. = Non, répondit Clairange. Monsieur me somme d'une promesse que je lui fis l'autre jour de le mener chez une Dame, & je crains qu'elle ne soit pas encore levée : voilà tout. = Ah ! Monsieur, dit Lyfandre, ne verrai-je point cette Dame aussi ? = Non, non, les amans & les Rois ne veulent pas de compagnon =. Alcidon

dit alors à Lyfandre qu'il ne tiendrait qu'à lui. = Il ne tiendra point à moi, dit celui-ci ; & pour vous perfuader que je la veux voir , je vous déclare que je fais votre querelle , & que je la noue dès ce moment, Monsieur, entre vous & moi =. Cette parole prononcée, Lyfandre en confidéra toute l'inconféquence. Il alloit affifter un homme contre Lydian , frère de Califte & fils de Dorilas qu'il venoit d'obliger. Mais la paffion du François à cet égard étoit alors d'une noblefse enragée, & la coutume lui fit négliger toute autre confidération.

Lyfandre ne tint pas long-temps Alcidon ; il fe dépêcha de le coucher bas ; pour voler entre les deux amis rivaux. Lydian n'avoit plus qu'un tronçon de fon épée, & refufoit, malgré ce défavantage, de s'avouer vaincu. Clairange avoit envie de le forcer à cet aveu l'épée fur la gorge. « = Non pas, même quand je ferois mort, difoit Lydian = ». Alors Lyfandre accorda fa conduite avec fon honneur & fon amour. Il fit embraffer les deux jeunes ennemis, & il eut à fe flatter d'avoir encore fauvé la vie du frère de fa maîtrefse.

Caliste n'apprit pas toute ces choses sans une forte de satisfaction ; & la générosité d'un Cavalier si brave commença à justifier en elle ce qu'elle y trouvoit d'inexcusable.

L I V R E II.

Ni les affaires , ni les dissipations ne soulageoient l'amour de Lyfandre. Il ressentit le premier besoin de tous les amans , celui d'écrire ; & il demanda s'il pouvoit espérer dans l'avenir un moment , un lieu favorable à ses sentimens.

Il avoit un valet Basque rempli d'intelligence ; il lui donna sa lettre , avec l'ordre précis de ne se laisser voir à personne dans Beauplan. Le Basque se rendit à tel village , chez une demoiselle *telle* , amie secrète de Lyfandre ; & cependant tous les Gentilshommes du château , Cléandre , Beronte , Dorilas , allèrent courre un cerf. Ce fut une résolution de l'époux , comme s'il eût voulu contribuer lui-même à favoriser le très-expéditif amour de son ami.

Le Basque remit à la Demoiselle la

lettre pour Caliste & une chaîne d'or pour Clarinde, fine chambrière, comme un léger préliminaire des bontés du plus généreux & du plus aimable Cavalier du monde.

Il est de la plus grande vérité que Caliste fit de belles & profondes réflexions sur son devoir, sur le mérite de son époux, sur les dangers, sur l'amour, sur Lyfandre, & qu'elle finit par rougir toute seule, en prenant la plume pour répondre à l'épître; « Qu'elle » l'avoit reçue contre son consentement; » qu'elle y répondoit contre son devoir, » & seulement pour avertir du sien l'E- » crivain si entreprenant ».

C'en étoit assez. Mais la plume couroit, & il se trouva sur le papier, sans qu'on y pensât, des remerciemens pour les services qu'on avoit reçus dans la personne d'un père & d'un frère, des regrets de ce qu'on avoit perdu par une absence nécessaire, & des témoignages d'une simple bienveillance. « Mais, ajouta » Caliste, d'autant que vous ne deman- » dez qu'à me voir, & que les obstacles » que vous avez apportés vous-même » m'empêchent de vous le permettre

» ouvertement, j'aime mieux courir les
» risques de vous le permettre, comme
» vous le désirez, c'est-à-dire, sans scan-
» dale & sans faire tort à l'honneur ni
» à personne ». Ensuite le moment &
le lieu; & la réponse fut remise à celle
qui avoit apporté le message.

Un orage subit avoit crevé sur les
chasseurs; ils n'avoient pas eu de res-
source plus prochaine que le village de
la demoiselle, ni d'abri plus agréable
que sa maison. Ils y arrivèrent à course
de cheval, & si promptement, que le
Basque ne put se dérober aux yeux qui
le connoissoient. Cléandre & Beronte
lui demandèrent où étoit son maître. Le
pauvre garçon étoit si peu préparé,
qu'il ne put s'empêcher de rougir: mais
bientôt il en déguisa le sujet, & répondit
qu'hélas il n'appartenoit plus à Lyfandre;
qu'on l'avoit chassé pour une vétille;
qu'il n'avoit pas le courage de servir
aucun maître après ce bon Gentilhomme,
& qu'il avoit osé s'approcher de
Beauplan pour y chercher quelque in-
tercession.

Ce tour de Basque réussit à merveille.
Cléandre écrivit en faveur du pauvre

diable, au meilleur ami qu'il eût au monde; & il écrivoit encore lorsque la demoiselle arriva.

En appercevant une compagnie si imprévue, elle craignit d'avoir été trahie, & par l'air embarrassé du Basque, elle jugea que tout étoit découvert: elle avoit rougi, elle étoit prête à se jeter aux genoux de Cléandre: & voilà le péril de remettre son honneur entre les mains des personnes timides. Cependant le Basque, voyant sa surprise, lui en donna une autre, en lui disant tout bas qu'il en avoit eu une pareille; mais qu'il en avoit profité pour supplier ces dignes Gentilshommes de le remettre en grace avec son maître.

La belle Caliste gardoit encore toutes ses inquiétudes sur ce qu'elle avoit hasardé, lorsque les Cavaliers revinrent à Beauplan. La conversation s'entama en racontant l'aventure du Basque de Lyfandre, & jamais femme n'a eu d'alarme plus chaude que Caliste. Il suffit de nous sentir coupables, pour croire, sur le premier mot des autres, qu'ils veulent parler de nous. La suite de la conversation fit prendre à Caliste un peu plus de tran-

quillité, & une résolution plus que certaine de ne s'exposer jamais davantage.

Cependant le brave Cavalier Lyfandre s'avança le lendemain, au grand pas de son cheval, du côté de Beauplan. Caliste lui avoit indiqué ce jour où Dorilas devoit s'en retourner, & où Cléandre, Lydian, Beronte sur-tout, le témoin le plus importun de cette aventure, devoient l'accompagner jusqu'à Fontainebleau. Il arriva que le bon vieillard ne voulut pas souffrir que son gendre laissât une jeune épouse toute seule, & qu'il le contraignit de retourner auprès d'elle. Caliste se trouva dans une cruelle perplexité. Il est vrai qu'elle n'attendoit Lyfandre que pour le renvoyer sur le champ, comme elle l'avoit résolu : mais le retour d'un mari ne l'embarraffoit pas moins ; & tout ce qu'elle put faire ce fut de la dissimuler. Elle supposa une incommodité, pour avoir une occasion de se retirer de bonne-heure, & aussi pour être seule. La nuit étoit déjà bien avancée, toute la maison, en silence, lorsque Clarinde introduisit Lyfandre par la porte d'un jardin, jusque dans la cham-

bre de Caliste, jusque dans la ruelle de son lit.

Un Cavalier qui voit une beauté qu'il adore, l'attendre dans un lit, & qui lui a permis d'arriver de nuit avec autant de grace que de bonté, doit-il, en pareil cas, oublier la condition que toute femme ne manque jamais de mettre à ces sortes de permissions? Lyandre voulut l'oublier; mais Caliste, qui n'avoit pas moins de sévérité pour se faire craindre, que de douceur pour se faire aimer, réprima ces mouvemens indiscrets : & alors on entendit frapper à la porte.

C'étoit Cléandre, dont Lyandre n'avoit pu savoir encore le retour. Le silence de Caliste à cet égard, ses rigueurs, la présence de l'ennemi firent penser au plus amoureux des hommes, que la belle avoit imaginé ce moyen pour se dérober à ses transports. = Madame, lui dit-il, vous aviez assez de moyens pour vous défaire de ma vie, sans exposer celle de votre époux =. Ah ! quelle peine pour Caliste ; elle se désespère. = Non, dit-elle en prenant la main de Lyandre, non, j'en prends le Ciel à témoin. . . =

Et

Et Cléandre frappoit avec plus de force ; tandis que la malicieuse Clarinde faisoit semblant de dormir.

Enfin Lyfandre se glissa derrière deux pans de tapisserie qu'il ramena sur lui de la main gauche , en ne laissant qu'une ouverture pour passer de la droite le bout de son pistolet , à tout événement. Clarinde ouvrit la porte : les rideaux du lit étoient fermés pardevant, vu que la belle épouse étoit malade. Cléandre fit le tour pour aborder du côté de la ruelle ; & il passa si près de Lyfandre, qu'il déranger le bout du pistolet.

A la première question, Caliste dit que sa fièvre avoit augmenté, & Cléandre lui trouva le pouls effectivement fort ému. = J'ai, lui dit-il, le cœur aussi ému que vous avez le pouls ; je viens de me réveiller d'un rêve où il me sembloit qu'il y avoit ici quelqu'un qui vous enlevait à ma tendresse : je suis rassuré. Je ne veux que me coucher une petite heure, après quoi je vous laisserai reposer =.

Lyfandre se crut infailliblement découvert, & Caliste le pensa de son côté : elle appela Clarinde pour lui faire atta-

cher les rideaux du côté de la ruelle. Mais pour cela faire, il fallut que la sou-brette abandonnât un petit chien griffon qui étoit entré avec Cléandre, & qu'elle avoit tenu jusqu'alors, dans la crainte qu'il n'éventât l'amant.

Le griffon se promenant en liberté, ne manqua pas d'aller flairer quelqu'un qui n'étoit pas de la maison; ensuite de gronder, puis d'aboyer si fort, que Cléandre voulut se lever pour apprendre ce qui alarmoit l'animal aussi importun que fidèle. Quelles tranfes pour Caliste! Elle arrête son époux, & ne fait si elle n'en dit pas un peu trop en l'arrêtant. Clarinde appaisa bien le petit griffon: mais s'il prend fantaisie à cet époux de demeurer jusqu'au jour, s'il vient à entendre tousser, respirer derrière la tapisserie!

Heureusement Cléandre se retira au bout d'une heure, & l'amant délivré se mit à genoux pour demander pardon de sa défiance. Caliste se vit dans la nécessité bien malheureuse d'assurer son amant que jamais il ne trouveroit en elle aucune marque d'infidélité.

Enflammé par cette promesse, ou par

une main qu'il pressoit, qu'il baïsa, qu'il recommença à baiser, il ne tarda pas à se faire répéter les ordres d'être plus respectueux. = Madame, lui répondit-il, je vous crie merci. Je mourrois du regret de vous avoir offensée; mais en vérité je mourrois aussi d'avoir mal profité de la plus heureuse & de la plus chère occasion =. Il est vraisemblable qu'il ajouta quelque chose, puisque, dans le plus grand courroux & d'un ton de voix plus haut que le danger ne le permettoit, Caliste appela sa Demoiselle, & dit à son Cavalier : = Sortez, ou je ferai voir à mon époux le ravisseur qu'il a rêvé : sortez =.

On adoucit un peu la voix de Caliste, mais non pas sa colère; & Lyfandre fut contraint de fuir avec la douleur d'avoir offensé sa Dame. Il descendit à tâtons & si fort ému, que les pieds lui manquèrent; il roula dans l'escalier, le pistolet, qu'il tenoit à la main, se débanda. Ce coup retentit d'un bout à l'autre de la maison : tout le monde se réveilla, se leva, courut; &, en entendant le vacarme, Caliste ne fut si Lyfandre avoit

tiré pour sa défense, ni s'il étoit découvert.

Lyfandre fuyoit : mais la réflexion le ramena bien vite pour ramasser son pistolet & son chapeau , qui l'eussent fait découvrir ; il les cherchoit & ne trouvoit rien. Les valets s'armoient ; ils lâchèrent tous les chiens , qui , après avoir couru le cerf tant de fois , coururent le grand Cavalier Lyfandre , de la cour au jardin , où il eut bien de la peine à leur échapper en gravissant au mur. Il sauta , se blessa : son basque le mit en selle , il échappa.

Ne voilà-t-il pas bien des pas , bien des mouvemens , bien des dangers, pour revenir comme il étoit allé.

L I V R E I I I.

Lyfandre pensoit à la situation où pouvoit être sa belle Caliste ; il étoit à Paris , & dans une crainte mortelle d'avoir été reconnu , lorsqu'il reçut la visite d'un homme qui le pria de vouloir bien se rendre au Fort - l'Evêque pour raison de duel où il avoit assisté avec si peu de prudence & sous les yeux du Roi.

Caliste pour lors étoit assurée que l'algarade avoit été causée par six voleurs; tous les valets les avoient vus: il y en eut qui, pour faire les braves, affirmoient que c'étoit contre eux qu'on avoit tiré le coup; & un autre soutenoit que la balle lui avoit frisé l'oreille.

Lyfandre trouva dans le Fort-l'Evêque Lydian, Clairange, & Alcidon, qui lui apprirent qu'ils n'étoient là que pour faire entériner leur grace: c'étoit le vieux Dorilas qui avoit songé à l'obtenir de Sa Majesté. Ils ne tardèrent pas à revenir à Beauplan. Cette fois, Caliste employa autant d'adresse pour éviter Lyfandre, qu'il en employoit pour l'aborder: il essaya le ministère de Clarinde pour pacifier: les ordres étoient positifs; alors il s'y prit autrement.

La Hollande étoit le théâtre de la guerre. L'Archiduc menaçoit Rhinbergue par Spinola & le fameux Comte de Bucoy. Lyfandre proposa la partie d'aller prendre une leçon de ces grands Officiers, & d'essayer de se jeter dans Rhinbergue pour leur tenir tête sous le drapeau du Prince Maurice. Il débaucha Cléandre, Beronte, Alcidon, Lydian, Clai-

range; & par cette gaillarde résolution il eut l'honneur d'arracher au moins quelques soupirs à son obstinée.

Caliste se repentit en effet d'avoir porté son amant à lui dérober à la fois sa présence & la jouissance de son mari. Elle voulut inutilement chercher les occasions de rompre cette partie par le moyen de Lyfandre: il lui quitta par-tout la place avec de respectueuses révérences; & alors on ne fait qui l'emporta du dépit ou du repentir dans l'ame de Caliste.

Les six Aventuriers s'accommodèrent de bonnes armes: les voilà dans Rhinbergue; & voici la nouvelle de nouveaux services de la part de Lyfandre. Sans lui Cléandre étoit mort; & il devient très-embarrassant pour Caliste de devoir à ce Cavalier la vie d'un père, celle d'un frère, & d'un mari.

Cependant on annonça que des Chevaliers étrangers avoient défié tous ceux de la Cour, à rompre, sur le terrain de la Place Royale, à fer émoulu. On n'étoit guère accoutumé qu'à rompre des lances mornes, & la nouveauté du cas attira toutes les Dames, pour avoir part au

plaisir , qui ne dura pas long-temps.

Un des braves de la Cour , favori du Roi , nommé Cloridan , fut porté à terre , & blessé , non seulement du fer , mais aussi du tronçon de la lance de l'un des étrangers. Sa Majesté fit cesser la joûte , de la douleur qu'elle ressentit d'un tel coup , & fit prier les étrangers de se découvrir. Ils étoient François ; ils venoient de Rhinbergue : c'étoit Lyfandre qui venoit d'apporter encore ici du trouble , & qui présenta joyeusement Cléandre à la belle Caliste.

Il y eut le soir grande compagnie , où se trouva la jeune Olinde , qui avoit été cause du duel de Clairange & de Lydian. Cette demoiselle se réglant de manière à n'offenser ni l'un ni l'autre de ses deux amans , adressa la parole à Lyfandre , & lui dit entre autres choses , qu'il étoit dommage que sa valeur ne se rencontrât pas avec un peu d'amour ; qu'on ne lui voyoit rien aimer : & sur le silence de Lyfandre , une autre Dame l'accusa d'autant d'amour que de valeur & de discrétion.

Caliste ne put s'empêcher de regarder Lyfandre avec un peu de crainte ; ce qui lui fit prendre la parole. = De quoi me

ferviroit il de me plaindre ? S'il est vrai que je suis amoureux , il l'est que je ne puis y espérer de remède. = Qu'en savez-vous , dit Olinde ? Peut-être soupirez-vous pour quelqu'une qui seroit bien aise que votre douleur fût plus connue , pour l'obliger à y remédier ; & Caliste , craignant d'en dire plus qu'il ne falloit par son silence , poursuivit alors ainsi : = « Si je connoissois cette orgueilleuse » qui vous captive , & si je savois que » mes prières eussent plus de pouvoir » envers elle que votre mérite , je ne » cesserois jamais de l'importuner , qu'elle » ne vous accordât la récompense de » votre discrétion. Parquoi , si vous dési- » firez qu'on s'employe pour vous , vous » direz le nom de cette belle qui a » l'honneur de vous posséder. = Madame , » j'estime tant votre intercession , ré- » pondit Lyfandre , qu'il n'y a personne » au monde à qui je dis plus volontiers » qu'à vous le nom de celle que j'aime ; » à la charge que vous me promettiez » aussi de n'en parler jamais. = J'aime » mieux ne le savoir point , dit Caliste ; » mais puisque vous ne voulez contenter » notre curiosité de ce côté-là , con-

» tentez-la d'un autre ; nous vous en
» quittons pour une chanson =. Or sa-
» voit-elle que Lyfandre jouoit parfait-
» tement du luth, qu'il avoit la voix
» extrêmement belle, & le chant d'une
» science & d'une grace incomparables ».

Ce fut alors que Lyfandre se mit à chanter une chanson qu'il avoit faite jadis pour une Demoiselle que ses parens vouloient lui donner, & à qui l'amour de Caliste l'avoit fait renoncer.

« Puisqu'enfin, ma belle Hippolyte,

» Il faut que je meure pour vous,

» Je ne saurois faire une élite

» D'un trépas qui me soit plus doux.

» En vous aimant jusques ici,

» Je ne vous ai fait que service :

» Ah ! si vous aimer est un vice,

» Etre aimable l'est donc aussi.

» Si donc il faut perdre la vie

» Pour deux vices pleins de douceur ;

» Las ! croyez-moi, belle ennemie,

» Perdez plutôt votre rigueur ».

Lyfandre prononça les dernières pa-
By

roles d'une manière si touchante , que Caliste se repentit de l'avoir fait chanter ; & dans ce moment où l'on s'oublioit de plaisir déjà bien avant dans la nuit , un Page entra dans la salle , & demanda Lyfandre. = Monsieur , dit-il , tout haut , il y a là-bas une Dame qui vous donne le bon soir , & qui vous le donnera mieux elle-même , s'il vous plaît de descendre jusqu'à la rue =.

Lyfandre suivit le Page , & laissa Caliste avec le soupçon que chacun peut penser.

C'étoit néanmoins pour une chose difficile à soupçonner. Lyfandre trouva sur la porte quatre hommes armés ; deux la fermerent , deux embrasserent le Cavalier & le percerent de grands coups de poignards. Lyfandre n'eut que sa force prodigieuse pour le sauver en cette extrémité. Il secoua ses assassins jusqu'à les faire tomber avec lui. Les deux autres accoururent & lui donnèrent encore deux coups d'épée au travers du corps.

Le bruit qui s'étoit fait ; tant en fermant la porte qu'en se roulant sur les degrés & en criant , alarma toute la maison. Lydian , Clairange & Beronte

fautèrent l'épée à la main par la fenêtre de la salle, & assaillirent les assassins, qui se trouvèrent être de vaillans hommes à qui la nécessité & le désespoir redoublèrent la vaillance. Le combat fut sanglant & mortel pour les inconnus.

On rapporta Lyfandre qui avoit perdu la connoissance avec son sang. Toutes les Dames qui venoient de l'entendre chanter, pleurèrent; & Caliste, qui le vit décoloré, immobile, n'eut que le temps de se dérober à tous les yeux prudemment. Ce fut alors qu'elle se sentit de beaucoup trop tendre, & qu'elle eût mieux aimé que ce malheureux amant fût moins accompli.

Après avoir employé le ministère des Chirurgiens, qui gardèrent un funeste silence, on chercha qui pouvoit avoir commis le crime. Lyfandre n'avoit point d'ennemis, & les morts ayant été défarmés, n'avoient point été reconnus.

Enfin on trouva le Page qu'ils avoient envoyé; il se tenoit caché derrière une porte. Cléandre, qui de douleur & de colère se possédoit à peine, lui fit avouer que le coup venoit de la part d'un cousin de Cloridan, qui avoit entrepris de

venger la chute & la blessure de ce parent tout puissant en Cour. Tous les amis de Lyfandre frémirent au récit de cette énormité, & s'en allèrent au lever du Roi demander justice.

Mais Cloridan s'y trouva, & ce fut une autre surprise lorsqu'on l'entendit demander justice avec eux, se dire extrêmement offensé par cette entreprise dont il n'avoit eu aucune connoissance, & témoigner plus de regret des blessures de Lyfandre que de la mort des siens. Le Roi concilia les choses : les morts furent morts ; les blessés, blessés ; Cloridan & Lyfandre amis par le commandement de Sa Majesté.

L I V R E I V.

Tandis que Lyfandre est étendu sur un lit, que Caliste lui rend toutes sortes de soins, l'entretient de douces espérances, & néanmoins souffre elle même de tous les combats qui se font dans son ame ; & tandis que Cléandre se désespère du malheur de son ami, Lydian & Clairange sentoient leur jalousie se ranimer près de la jeune Olinde, qui crai-

gnoit un nouvel accident , & qui les pria tous deux de la priver pour quelque temps de l'honneur qu'elle recevoit de leur compagnie. Elle les supplia même de faire un sacrifice de leur passion à leur amitié , & leur insinua que s'ils l'aimoient , ils ne devoient pas la rendre odieuse en la faisant le sujet de leur division.

Les deux amans obéirent assez ponctuellement : mais il arriva que Clairange ayant pris un logement tout près d'Olinde , afin de la voir au moins par la fenêtre lorsqu'elle entreroit ou sortiroit , fit penser à Lydian que ce n'étoit pas pour oublier Olinde qu'il s'approchoit d'elle. Dès-lors il se crut dispensé d'obéir , & il chercha l'occasion de se plaindre à Olinde de cette infraction de la part de son rival. Olinde , qui en avoit un peu de ressentiment , & dont le cœur étoit pour Lydian , lui permit de la voir à certaines heures secrètement. Mais la lune , toujours funeste aux amans heureux , favorise les jaloux.

Clairange , qui veilloit comme un dragon , vit avec étonnement son rival sortir à deux heures après minuit d'un

endroit où sa parole l'obligeoit de ne point entrer ; & pour l'achever , il entendit Lydian , de la rue , & Olinde , de la fenêtre , prendre congé avec des paroles si amoureuses d'une part , si favorables de l'autre , qu'il en tomba de fièvre en chaud mal ; & pour comble de malheur , Lydian , comme s'il n'eût pas eu le temps de parler dans la maison , pria Olinde de lui jeter son mouchoir pour le baiser toute la nuit ; & Olinde , si discrète & si sage , le lui jeta , sans se souvenir qu'elle avoit un voisin à qui le vent , qui souffloit avec force , porta cet heureux mouchoir , au bord de la fenêtre où il étoit. Qui passa une mauvaise nuit ? Lydian qui ne put savoir où étoit allé le mouchoir , Olinde qui l'avoit jeté , & Clairange qui l'avoit reçu.

Le lendemain , les deux rivaux se rencontrèrent à la Messe avec plus de jalousie que de dévotion ; & Clairange dit à Lydian : « = Me pourriez - vous nier » que vous avez vu Madame , & contre « son aveu , & contre votre promesse. » = Contre ma promesse , oui , dit « Lydian , parce que vous m'en avez » dispensé ; mais contre son aveu , non ,

» parce qu'elle me l'a permis. = Et où
» est-ce que je vous ai dispensé de votre
» parole ? = En vous départant de la
» vôtre. = je ne le sus jamais faire, &
» fais bien obliger les autres à s'acquitter
» de la leur. = Il ne faut point faire
» obliger ceux qui sont tout prêts de
» payer, dit Lydian. = Bien, bien,
» Monsieur, je ne voudrois pas me dé-
» partir si légèrement de votre amitié
» comme vous avez fait de la mienne ;
» mais la vérité est qu'en ce fait-ci je ne
» puis être que votre ennemi =. Et là-
» dessus Clairang tira le mouchoir, & le
» tint tout le long de la Messe contre sa
» moustache ».

Cependant Cléandre & le brave Alcidon, qui eurent vent de cette rencontre, ne virent d'autres moyens de terminer la querelle qu'en la remettant à l'arbitrage de celle qui la faisoit naître. Ils le proposèrent aux deux bouillans ennemis, qui se soumirent à l'employer ; & les deux médiateurs se déclarèrent par avance ennemis du premier qui contreviendrait à la sentence d'Olinde.

Mais celle-ci, également offensée de l'audace de Clairange & de l'indiscrétion

de Lydian, préféra de se défaire de tous deux, & promit son cœur & sa main à celui qui reviendrait le dernier.

Cet oracle, si peu attendu, foudroya les deux amans, qui montèrent à cheval, & s'éloignèrent sans communiquer leur dessein ni prendre congé de personne.

Cependant le brave cavalier Lyfandre guérissoit plus vite qu'il ne l'auroit désiré, tant il éprouvoit de douceur à recevoir les soins de la belle Caliste. Elle ne bougeoit pas d'auprès de lui; & lorsqu'il lui disoit : = Ah ! Madame, je souhaiterois que mes blessures fussent incurables, elle sourioit, & lui répondoit : = Guérissez toujours, nous aurons plus de plaisir à nous voir sains que malades. = Et quel plaisir, Madame, puisque vous êtes résolue à me traiter toujours cruellement. = Veuillez seulement votre guérison, lui disoit Caliste =. Et avec de si douces paroles, il sembloit qu'elle ne différât ce remède à son amour, qu'en attendant qu'il fût capable de le recevoir.

Mais au moment où il pensoit obtenir la réalité de ses espérances, au moment

où Cléandre & Beronte couroient après Lydian & Clairange dont on craignoit un nouveau combat , en ce moment si favorable , Caliste entra dans la chambre de Lyfandre , & lui tint ce langage :

« Monsieur, depuis ce temps que je
» vous permis de me venir voir à Beau-
» plan, j'ai toujours été battue par une
» suite de tourmens , & je crois que
» Dieu le permet pour punir en moi le
» dessein que vous avez de diffamer une
» personne qui vous honore & vous
» aime. Je n'ai rien à me reprocher que
» d'avoir permis ce que je ne pouvois
» empêcher. La dernière affliction que
» j'ai eue est celle de vos blessures, pen-
» dant lesquelles j'ai fait vœu à Dieu que
» s'il vous faisoit la grace d'en échapper ,
» je n'attirerois plus son courroux sur
» ma tête par la connivence de votre
» crime. Je vous conjure donc, Mon-
» sieur, que si vous me voulez aimer,
» ce soit honorablement & selon mes
» devoirs , & votre amitié pour un
» homme qui en a tant pour vous ; sinon
» je vous supplie très-humblement de
» me pardonner si je vous prie de vous
» retirer & vous servir de votre cou-

» rage pour supporter la perte d'une
» personne qui ne peut vous être légi-
» timement acquise ».

De quelles oreilles un amant peut-il entendre un pareil discours? = Ah ! ingrate , disoit Lyfandre ! tromper avec cet artifice ! feindre un vœu , pour couvrir sa cruauté du voile de la religion ! Et le Ciel ne punira pas cette hypocrisie ! = Lyfandre , lui dit Caliste , je ne vous dis plus qu'un mot. Je prends le Ciel à témoin du regret que j'ai de ne pouvoir vous aimer comme vous m'aimez , & veux qu'il me punisse si j'use d'aucune hypocrisie. Je ne suis ni ingrate ni cruelle ; je connois les obligations que je vous ai. Mais vous perdez la gloire de vos bienfaits par la prétention que vous en avez conçue ? Y a-t-il en vous-même de la justice , de la raison , quand , pour avoir sauvé la vie de mon père , de mon frère , de mon mari , vous voulez m'obliger à leur faire perdre l'honneur ? Contentez-vous que je vous aime , & n'ai pas moins de regret à vous imposer cette loi , que vous à la souffrir =. Après ces mots , elle se retira.

Lyfandre fit trois ou quatre tours de

chambre, s'assit, se releva mille fois, prononça autant de paroles confuses : « Eh quoi, dit-il, sous prétexte de je ne fais quelle courtoisie qu'on nous met à la bouche comme un mors pour nous arrêter comme des chevaux, les hommes seront contraints d'endurer toutes les indignités des femmes ! Mais quoi ? Lyfandre, tu es toi-même l'indigne & le déloyal de trahir ton ami, & d'accuser celle qui ne veut consentir à ta lâcheté ».

Enfin, comme ses résolutions étoient toujours assez brusques, il résolut de ne s'arrêter jamais qu'il n'eût trouvé Lydian & Clairange pour les empêcher de se battre ou de se haïr. Il partit, courut quelque temps, souffrit des maux enragés de son amour, & retomba malade chez la belle Ambrise sa sœur, en Bourgogne ; mais si malade qu'il fallut faire venir un Capucin pour l'exhorter. Il vint plusieurs de ces bons Pères qui prioient Dieu d'avoir pitié de ce pauvre Chevalier, que la fièvre transportoit étrangement ; & l'un d'eux, encore jeune, se mit à verser des larmes & à vouloir retenir le furieux en lui disant : = « Lyfandre,

mon ancien & fidèle ami ; courage donc ,
Lyfandre ; battez vous contre la mort
que vous avez tant de fois bravée , &
ne vous laissez pas vaincre du mal
comme un enfant.

Lyfandre leva ses yeux sur le visage
de ce Religieux , & lui dit : = Il me
semble vous connoître , je vous ai vu
dans quelque autre monde. = Vous avez
raison , dans un autre monde ; car celui
où je suis maintenant est bien différent
de celui où j'étois alors. = Est-il pos-
sible , Clairange , que mes yeux ne me
trompent point ? est-ce une illusion de
la maladie , ajouta Lyfandre en soupi-
rant ? = Non , mon ami , je suis Clai-
range. = Et comment avez-vous pu
faire pour quitter le monde ? = Comme
ceux qui , battus de la mer , cherchent un
rocher. = O que vous êtes heureux
d'avoir tant de puissance sur vous-même !
plût à Dieu ! . . . Mais je me connois si
foible & si attaché au monde , qu'il me
reprendroit dès demain. Au moins si je
ne puis me roidir à l'observation d'un
vœu perpétuel , je fais vœu à Dieu que
s'il me remet en santé , le premier voyage
que je ferai sera pour aller lui en rendre

grace à Notre-Dame de Mont-Ferrat =.

Lyfandre fut encore quinze jours au lit ; après quoi il se fit faire une jaquette de serge grise , avec le petit mantelet de cuir par-dessus , prit un bourdon , se sépara de sa sœur & de Clairange , & se mit en route , une belle nuit , pour commencer son pèlerinage.

La nouvelle de cette extravagance parvint bientôt à Paris , & ne causa pas moins de surprise que de regrets. Olinde même témoigna de la pitié pour ce pauvre Clairange : mais ce n'étoit rien en comparaison de ce que souffrit Caliste pour la résolution de Lyfandre. Cléandre étoit alors en Italie pour y accommoder plusieurs affaires concernant ses biens. Il n'y avoit qu'Alcidon à Paris , & ce brave délibéra de courir sur la trace de Lyfandre pour le ramener à la raison.

Il passa d'abord au couvent de Clairange , qu'il trouva occupé à faire un châssis , & qu'il embrassa en pleurant de compassion. = Eh bien , Monsieur , lui dit-il , est-ce là l'occupation d'un brave Gentilhomme comme vous êtes ? Avez-vous tellement oublié ce que vous êtes au monde , que vous y veuilliez ruiner

vos espérances tant sur la gloire que sur la fortune ? Que pensez-vous qu'on dira ? que c'est la dévotion ? Non, mais quelque foiblesse d'esprit, une passion qui vous a fait enterrer dans ce cloître par un vil désespoir, plutôt que par un jugement sain =.

= Je vous dis, répondit Clairange, que c'est un fort bon châssis, & que la cellule en fera bien meilleure quand la fenêtre sera fermée =.

= Ah ! Monsieur, que dites-vous là ? laissez ce châssis ; est-ce une chose digne de votre courage ? Voulez-vous renoncer aux dons de Dieu, qu'il vous avoit faits pour les employer au bien de tous = ?

= Mais je vous dis, répondit Clairange, qu'il sera bien clair avec un peu d'huile d'aspic =.

Alcidon voyant qu'il tournoit la truie au foin, lui dit encore : = Au moins, Monsieur, vous me permettrez de vous représenter qu'étant Gentilhomme, vous devez à votre Roi raison de lui avoir suborné & débauché un Cavalier tel que Lysandre, pour le faire courre à des extravagances. = Oui, oui, je vous dis que mon châssis sera

très-bon , & je le vais poser , pour vous éviter le vent qui souffle =.

= Adieu , Monsieur , dit Alcidon =.

= Monsieur , dit Clairange , tant que vous ne me parlerez point contre mon salut , je serai très-aise de vous écouter , comme un homme que j'ai toujours estimé , & je chérirai éternellement la mémoire de votre amitié =.

Cependant Caliste vivoit alors bien solitaire : elle n'avoit pour compagnie que la jeune Olinde , & Argyre maîtresse d'Alcidon , & donnoit au monde le plus bel exemple qu'il puisse avoir , celui d'une femme vraiment veuve en l'absence de son mari.

Malheureusement elle avoit donné un autre exemple plus facile à imiter. Clarinde , sa demoiselle , s'embarqua dans l'amour d'un jeune homme nommé Léon ; elle le recevoit durant les nuits , mais pas avec une circonspection si absolue que celle qui lui avoit été enseignée par sa maîtresse. Le malheur fut pour Caliste que , s'étant exposée la première , elle n'osa pas châtier ni reprimander avec la libre sévérité d'une femme irréprochable. Elle se contenta de faire des re-

présentations douces , & laissa croître un mal qui devint une source de désastres pour tout le monde.

L I V R E V.

L'affliction de la belle Caliste augmentoit par le retard de son époux & par l'intolérable conduite de Clarinde. Lydian, son aimable frère, & assurément aussi Lyfandre, n'étoient pas pour si peu de chose dans ses douleurs. Elle reçut un moment de distraction par la visite d'Oronte sa mère, & par celle d'Ambrise sœur de Lyfandre.

Ce fut dans le temps où elle s'occupoit de cette compagnie, que Clarinde l'outragea sans mesure par ses libertés, & qu'elle se vit contrainte de la chasser. Clarinde désespérée délibéra de pallier sa faute par un crime, & ourdit la plus lâche trahison qui puisse sortir de la tête d'une méchante femme.

Beronte l'ayant trouvée toute éplorée, voulut savoir la raison du congé qu'elle avoit reçu. Caliste, par trop de bonté, n'en avoit rien dit. Les belles ames, jusque dans leur vengeance, évitent

évitent de nuire , & sont assez contentes qu'on ne leur nuise pas.

« Le crocodile , qui ne pleuroit que
» pour dévorer l'honneur de Caliste ,
» & savoit que Beronte n'étoit pas au-
» trement ami de Lyfandre , répondit :
» = Monsieur , sur la question que vous
» me faites , & pour décharger ma con-
» science de l'infidélité que je suis con-
» trainte de commettre contre Monsieur
» votre frère en servant Madame , je
» vous dirai ce qu'il m'a fallu dissimuler
» jusqu'ici. C'est depuis que Madame ouït
» les premières plaintes que Lyfandre fai-
» soit dans le bois de Beauplan , où je
» pense que vous étiez , qu'elle s'est
» prodigieusement imprimé son amour
» dans la fantaisie. De là procéda l'alarme
» que vous eûtes à l'occasion du même
» Lyfandre , que Madame avoit introduit
» dans sa chambre au desceu de tous ,
» quelque chose que je lui puisse dire ,
» & avec si peu de considération , qu'il
» faillit d'y être surpris par Monsieur.

» Et lors elle conta l'aventure du pis-
» tolet , ajouta que de là procédoit la
» tristesse & la bizarrerie de Madame ,
» qui regrettoit plus Lyfandre que son

Mars 1785.

C

» mari, finalement, que de là venoit sa
» disgrâce, pour ne pouvoir applaudir
» à une affliction si contraire à son de-
» voir. A tout ceci elle mêla des larmes
» & des sermens, qui, joints à ce que
» savoit déjà Beronte, lui firent croire
» tout le reste ».

Néanmoins, comme Beronte aimoit sa belle-sœur, & que depuis peu de temps il étoit amoureux d'Ambrise, & par conséquent obligé à des ménagemens vis-à-vis de Lysandre; comme ce n'étoit pas d'ailleurs un méchant, & qu'il faut tout vérifier au préliminaire, il ne fut pas fâché de remettre Clarinde en grace, pour s'en servir, & l'employer à la découverte d'un fait si délicat. Il ordonna le silence à Clarinde, & pria Caliste avec tant d'efficacité, que cette belle & vertueuse Dame reprit à sa charge le plus infidèle des ennemis domestiques.

Le mariage d'Agyre & d'Alcidon se traitoit dans la maison même. Il y avoit une grande compagnie, lorsqu'un page vint annoncer un homme qui apportoit des nouvelles de Cléandre. Caliste se leva tout émue pour aller au devant de cet homme; & aussi-tôt on vit paroî-

tre un jeune Cavalier de mine franche & délibérée, en habit de pèlerin, qui le fit reconnoître de la belle Ambrise, laquelle se leva tout éperdue, & jeta ses bras au cou de son frère Lyfandre, & sans pouvoir dire autre chose que mon frère ! mon frère ! est-il possible que ce soit vous-même ?

Peu s'en fallut que Caliste ne témoignât son altération par des actes trop évidens de son amitié, & ne le prît entre les bras de sa sœur : mais elle se retint discrètement, & les baisers qu'elle lui donna furent aussi sages que ceux des autres personnes.

Oronte, qui avoit tant désiré de voir ce Cavalier généreux, le reçut avec autant de joie que si c'eût été son propre fils.

— Eh bien, Monsieur, lui dit enfin Caliste, est-ce vous qui m'apportez des nouvelles de Cléandre ? — Oui, Madame, j'ai rencontré au mont Ferrat un esclave qui a été pris avec lui par le fameux Corsaire Marabout, de Tunis, comme il passoit de Livourne à Marseille. Une galère de Malte les a délivrés & mis en sûreté dans le golfe de Barce-

lone. J'ai avec moi cet esclave, qui pourra vous en dire davantage. = Eh ! mon Dieu , où est-il , dit Caliste = ?

L'esclave parut alors sur la porte en camisole de frise rouge , des chausses de toile , un bonnet bleu à la main. = Approchez , dit Caliste , venez me dire Ah ! c'est lui-même ; & alors elle se laissa tomber de foiblesse & de joie dans les bras de son mari =.

= Je ne fais ce que c'est , dit Cléandre , qu'un Religieux Capucin qui vient ici demander la charmante Olinde. Comme je la vois ici , ne veut-elle pas bien permettre qu'on le fasse entrer ?

Clairange entra , & salua la compagnie avec toutes les graces d'un Chevalier sous son habit de Capucin. Olinde ne put s'empêcher de trembler & de rougir. — Ah ! dit Caliste à sa mère , il ne nous faudroit plus ici que Lydian. = Je gage , dit Oronte , qu'il est aussi de la bande. N'est-il pas vrai , Lyfandre , que vous ramenez mon fils ?

= Madame , répondit Lyfandre , la vérité est que nous l'avons trouvé prêchant à Notre-Dame du mont Ferrat en habit d'Ermite ; mais il nous a

dit qu'il n'en reviendrait jamais , qu'il ne fût rappelé par celle qui l'avoit chassé ==.

= Madame , dit alors Clairange à Olinde , il dépend de vous de contenter cette belle compagnie & de satisfaire à ce que vous devez à l'amour de Lydian. Vous avez promis de recevoir à merci celui de nous deux qui reviendrait le dernier. Je me suis avancé , afin qu'il ne vous restât aucun prétexte pour lui manquer de parole. Il fut un temps.... mais Dieu fait grace à ceux qui le cherchent ; lui seul me console de vous avoir perdue. Vivez heureuse avec Lydian ==.

Olinde ne savoit que répondre : Caliste & Oronte la pressoient. = Vraiment , disoit l'aimable mère , je suis fort d'avis de n'avoir qu'un fils , & de le perdre par vos dédains. Contentez-vous d'avoir fait un Capucin de ce Chevalier , sans faire encore un Ermite de Lydian. = Hélas ! Madame , dit Olinde , que n'est-il ici , pour vous témoigner combien je l'honore = !

= C'est assez , dit Lyfandre. Si vous permettez que j'aie le chercher , je vous

le ramenerai en moins de temps qu'il n'en faut pour aller jusque là.

Lydian fit alors la dernière entrée de ce ballet, & épargna la peine d'aller à Lyfandre, à Olinde la honte de permettre. Voilà tous nos amans réunis. On peut suppléer à ce qu'ils se dirent.

L I V R E V I.

Le retour de tous ces personnages fut célébré par un acte de dévotion. L'Office étoit déjà bien avancé, lorsqu'une jeune Demoiselle vint doucement tirer le manteau de Lyfandre, qui y assistoit avec tous les autres, & le pria de vouloir bien entendre un mot dans une des chapelles de Saint-Paul. Lyfandre s'y rendit : elle lui remit un billet. Il l'ouvrit, & voici ce qu'il lut.

« Ce page, que, pour vous abor-
» der avec moins de soupçon, j'ai fait
» travestir en Demoiselle, vous donnera,
» avec ce cartel, un laquais qui vous
» montrera l'endroit où je vous attends
» en chemise, & sans autre compagnie
» que de mon cheval & de mon épée,

» pour tirer raison du sang que vous
» avez eu de moi . . . Notre combat, au
» moins de ma part, sera sans autre
» passion que celle qui procède de la
» gloire. CLORIDAN ».

Lyfandre ne vit dans ce cartel qu'une triste nécessité de s'éloigner encore de ses amours. Il dit à la Demoiselle de se faire suivre par son laquais, & il se rendit à la maison de Cléandre, où il répondit.

« J'avouerai toujours que l'avantage
» que j'ai eu sur vous a procédé plutôt
» de votre malheur que de votre faute,
» & de ma fortune que de ma valeur.
» Vous êtes trop sage pour vous laisser
» porter plutôt à la passion d'autrui qu'à
» votre raison. Néanmoins, si je ne puis
» avoir votre amitié, envoyez-moi un
» Gentilhomme, sur la parole duquel je
» puisse satisfaire à votre honneur. Je
» serois accusé de témérité, si, après
» avoir failli de perdre la vie pour être
» sorti d'une chambre sur la parole d'un
» page, je sortois de la ville sur celle
» d'un laquais. LYSANDRE ».

Notre brave Cavalier ne fit ensuite que penser profondément à ce qu'il de-

viendrait s'il demeurait le dernier, bien sûr que la colère du Roi ne lui laisserait aucune retraite assurée en France. Il attendit le lendemain tout le jour. Le soir, un Cuisinier hacha de la ciguë pour du persil : Lyandre eut sa part de l'indisposition générale, & après une nuit cruelle, il se fit ouvrir la veine, & avala quelque potion.

Ce fut alors qu'il reçut la visite d'un gentilhomme renommé pour sa bravoure, & appelé Chrysantè. Celui-ci voyant les fioles & les palettes, débuta par dire qu'il étoit venu pour parler d'une affaire, mais qu'il lui paroissoit qu'on n'étoit pas en état de l'entendre.

= Pardonnez-moi, Monsieur, lui répondit Lyandre; & si vous m'eussiez fait l'honneur de venir hier, ce seroit une chose terminée. = Je ne pus venir hier, Monsieur, & vous ne pouvez aller aujourd'hui, sans un péril évident de votre santé. = Monsieur, repartit Lyandre, dans tous les cas où l'on n'est pas arrêté par le péril de la vie, on ne doit pas l'être par celui de sa santé. Je ne puis rien observer, sinon que Cloridan m'a fait dès avant-hier parvenir l'avis

de ses desseins, & qu'il me fiéroit peu d'y répondre par l'avis d'une indisposition. = Alors je ne vous prierai plus, Monsieur, que d'avoir un ami. = En vérité, dit Lyfandre, ils sont ici une douzaine qui ne voudroient pas céder l'un à l'autre. Ce n'est pas mon intention de vous mettre à la peine de trouver des combattans à leur opposer, & de faire une bataille d'un combat particulier. Cependant, comme il vous déplairoit de demeurer oisif, je vous promets que si Cloridan me laisse en vie, j'aurai l'honneur de vous occuper. = Allons donc, Monsieur, ne le laissons pas se morfondre; il y a long-temps qu'il nous attend en chemise =.

Lyfandre trouva Cloridan hors de la porte St. Honoré, dans une belle plaine, entre le Route & Montmartre. Chrysante ayant dit à son ami deux ou trois mots à l'écart, Cloridan revint au galop sur Lyfandre, & lui dit: = Ace que j'entends, Monsieur, votre indisposition vous dispense d'aller plus avant. = Non, Monsieur, non; des hommes faits comme nous ne doivent pas revenir du pré sans avoir combattu. = En êtes vous

là , dit Cloridan ? or sus , voyons ==.

Ils ne tarderent pas à s'élancer avec furie l'un sur l'autre. Lyfandre montoit un cheval amené de Naples , beau & fort , mais beaucoup moins juste que celui de Cloridan , qui étoit le plus adroit & le plus noble animal du monde. Il évita si bien le premier choc & obéit avec tant de légèreté , que celui de Lyfandre eut le nez ouvert d'un grand revers adressé par Cloridan. Le cheval , échauffé par la blessure & par l'éperon , ne tarda pas à reprendre son avantage avec une belle vengeance. Cloridan ne put tourner si vite , que Lyfandre ne le joignît avec une incroyable promptitude , & ne lui fît passer son épée par une côte , & sortir par l'autre. Cloridan tomba mort.

Chryfante accourut sur Lyfandre , qui étoit alors bien en peine. Son cheval bondissoit de la douleur de sa blessure , sa saignée du matin s'étoit ouverte , & il eut à combattre de plus la fureur d'un ennemi tout frais. Aussi ne put il éviter que Chryfante ne lui lâchât la moitié de son épée dans les reins. Mais retournant aussi-tôt son cheval à demi

cabré, il rencontra le bras de son ennemi d'un si violent revers, qu'il le coupa net au-dessus du coude.

L'épée se démonta par l'effort du coup & la résistance qu'elle avoit trouvée. Heureusement Chrysante fut emporté par son cheval jusqu'à ce qu'il tomba de sa selle, affoibli par la perte de son sang. Alors Lyfandre s'accommoda du cheval & de l'épée de Cloridan, & n'eut plus rien d'aussi pressé que de se rendre aux Capucins, dans la cellule de Clairange.

Léon, ce jeune Cavalier ami de Clorinde, avoit vu Lyfandre s'en aller; il avoit averti Beronte, & ils arriverent sur le lieu au moment où Chrysante se trouva encore assez de voix pour raconter le malheur & exalter la franchise & le courage de son ennemi. = Rien de si injuste que le duel, dit-il en achevant : priez Dieu pour mon ame. Il est malheureux que ce soit la réflexion du dernier moment =.

Tandis que Chrysante rendoit les derniers soupirs entre les mains de Beronte, Léon courut après le cheval de Lyfandre, qui erroit au milieu de la plai-

ne , & passant dans l'endroit où le vainqueur avoit jeté la monture inutile de son épée , il la ramassa ; & , comme de la chose du monde la plus indifférente , il n'en parla point.

Le Roi très irrité faisoit refus de toute grace sur le meurtre de Cloridan , tandis que Lyandre se tenoit chez les Capucins. Au bout de dix jours, il fut assez fort pour tenir la campagne ; ce qu'il fit savoir à Cléandre. Celui-ci voulut le cacher à Beauplan durant sa convalescence, & jusqu'à ce qu'il fut en état de gagner la frontiere. Ce fut un moment de plaisir que la fortune lui procura par dérision. La douleur recommença lorsqu'il fallut abandonner Caliste & le séjour d'un lieu trop voisin de la Cour. Le voilà en Flandre, non moins triste qu'on ne l'est à Beauplan depuis son départ.

L'assemblée, comme on peut le croire, étoit rompue. Cleandre ni Caliste ne songeoient guère au plaisir. Mais Clarinde, peu intéressée à tous ces événements, songeoit à ses amours. Elle continua de se servir du moyen indiqué par sa maîtresse, pour voir son ami Léon.

La porte du jardin s'ouvroit toutes les nuits. La plus heureuse pour elle fut la plus terrible pour Cléandre.

Clarinde s'oublioit avec Léon dans la chambre de Caliste qu'elle n'attendoit pas. Celle-ci monta de si bonne heure cette fois, que Léon n'eut que le temps de passer dans l'escalier & de s'envelopper d'un manteau. Comme il voulut descendre ensuite, il rencontra Cléandre qui montoit : il vit la nécessité de franchir le pas ou d'être reconnu : ce qu'il craignoit plus que la mort étoit d'interrompre une si douce aventure par le scandale. Il déliberoit lorsque Cléandre l'apperçut & fit un cri : Léon se jeta sur lui, & fit tomber le flambeau qu'il portoit. Il avoit à la main son épée, que Cléandre lui saisit, & qu'il retint d'une main si sûre, qu'alors Léon désespéré le frappa d'un poignard : le coup porté, il ne songea plus qu'à s'évader ; & il échappa, laissant l'épée aux mains qui la disputoient.

Cléandre est blessé à mort : on accourt. Caliste, la première, reconnoît l'épée de Lyfandre entre les mains de son époux, que l'étonnement d'un tel

prodige arrête encore dans la vie. = Ah ! dit-il enfin, j'aimerois mieux mourir deux fois, que d'avoir un seul soupçon contre le maître de cette épée. Aimez-le Caliste, comme je l'ai aimé moi-même. Mais, mon Dieu, dit-il ensuite, comment cette épée est-elle venue entre les mains d'un assassin = ? Avec ces dernières paroles il rendit l'esprit. Que dire de l'étonnement, de la douleur, des tranfes, & du deuil de Caliste ? Y eut-il jamais créature plus persécutée ? La révolution qui se fit en elle la mit à l'extrémité. Et voilà Cléandre mort, & Beronte & Lydian sont ailleurs.

Il n'y avoit de parent en cette conjoncture qu'un oncle de Cléandre, nommé Varasque ; & son premier soin fut de rechercher les traces de l'assassinat : c'étoit un vieillard bien avisé, qui reconnut d'abord la voie par où le criminel étoit entré. Il avoit plu la veille, l'empreinte de plusieurs pieds lui fit voir dans les allées du jardin, qu'une personne avoit été ouvrir la porte, & qu'une autre personne étoit venue avec la première jusqu'au bas de l'escalier. De cet indice, il passa à remarquer celui que donnoient

les formes différentes des pieds. Il confronta ceux de tous les gens du château avec les traces , & il ne se trouva que Clarinde dont le pied fût conforme avec la trace la plus petite.

Clarinde, accusée par une si forte présomption & convaincue par sa conscience, n'hésita point à faire un aveu. = Mais, ajouta-t-elle, je n'ai ouvert cette porte que d'après les ordres de ma maîtresse =.

Varasque, par une prudence aussi funeste que le mensonge de Clarinde, ne voulut point aller plus avant, il défendit qu'on avertît Caliste, & il fit interroger la soubrette, qui persista devant les Juges, & qui appuya sa déposition du témoignage de Beronte, à qui elle avoit découvert toute la peine qu'elle avoit eue de se prêter à un tel ministère.

Ainsi, pour combler toutes les infortunes de Caliste, on la tire malade du lit conjugal, qu'on l'accuse d'avoir ensanglanté ; & le mensonge le plus exécrationnable, joint à l'indice de l'épée, la conduit dans une prison, & dans cette même ville où elle avoit été la plus

chérie des femmes & la plus triomphante des beautés (1).

L I V R E V I I .

Infortunée Caliste, l'innocence est bien obscurcie dans les ténèbres des prisons. C'est là que la loi suppose toujours le crime, & si elle peut-être indulgente, c'est quelquefois pour le crime qui court les champs. Il est facile de descendre dans ces enfers; mais en

(1) Le Lecteur remarquera sans doute qu'il y a jusqu'ici bien de l'art à nouer ainsi une intrigue, du talent à filer les scènes & à tenir en haleine la curiosité. On juge bien encore qu'un tissu de cette nature doit perdre à être raccourci, & que les détails, en prolongeant les situations, soutiennent mieux l'intérêt de la lecture. Nous attachons sans doute trop d'importance à cette manière & à l'Ouvrage; mais nos Romanciers modernes intriguent si peu, prennent si peu d'action, la délaient tant, parlent tant, qu'il ne seroit pas mal à propos de leur offrir des modèles, même de complication.

ramener ses pas , voilà la peine , voilà le moment des efforts.

Le procès de cette belle Caliste alloit être jugé au grand péril de sa vie. Elle auroit préféré la mort à sa liberté , si elle avoit pu obtenir la mort sans infamie.

Cependant Lyfandre faisoit en Flandre des lamentations indignes d'un Cavalier , sur la mort de Cléandre qu'il aimoit sincèrement , sur la mort de son honneur & sur celle qui menaçoit Caliste. Lorsqu'un nouvel avis d'Alcidon lui manda les dispositions de la Chambre , lui fixa presque le temps du plus grand désastre , il recueillit ses esprits & prit la poste.

Sa fuite étoit un des grands argumens des accusateurs. Mais le meurtre de Cloridan , la colere du Roi firent penser au généreux Alcidon que Lyfandre apportoit inutilement sa tête pour la justification de Caliste. Ils conferèrent secrètement. Il raconta comment s'étoit perdue l'épée : on le crut, on douta. Mais ce fut un grand gain que d'avoir affoibli le soupçon dans l'esprit de Beronte , le plus intéressé de tous contre les amans.

Lorsqu'Alcidon lui eut appris l'histoire du cheval & de l'épée lors du combat fatal, il convint d'avoir vu le cheval, mais point l'épée. = Parlez à Léon, Monsieur, & sachez de lui s'il ne la vit point. La conséquence n'est pas petite. Beronte se retira, chercha Léon, qui ne parut plus; & il ne fut ou arrêter sa pensée.

Il fut encore résolu entre Lyfandre & Alcidon de faire arriver de la Bourgogne la belle Ambrise, & de moyenner un accord pour l'amour que Beronte avoit témoigné à cette aimable veuve; & encore résolu de faire venir Lydian, qui pourroit manifestement prendre la défense de sa sœur, & solliciter.

L'effet de ces remèdes étoit encore éloigné, & le mal pressoit. Lyfandre regarda de plus près, & médita un projet digne d'un esprit plus résolu. Il se leva & partit d'assez grand matin pour ne rencontrer dans les rues que des personnes indifférentes : il entra dans une maison d'une petite rue entre le châtelet & le petit pont, où ne logeoient que des Bouchers. Il entendit deux hommes du peuple qui se montroient l'un à

l'autre une grille qui répondoit à une fenêtre d'un quatrieme étage, & où, disoient-ils, on avoit placé la belle Dame qui avoit fait assassiner son mari par son amoureux.

Lyfandre ne s'amusa pas à entendre tous les propos qui se débitoient sur la malice des femmes. Il entra dans la maison dont il avoit besoin, y trouva une femme, & lui donna, pour préface de son discours, une bourse pleine d'or, qui valoit bien toutes les raisons qu'il auroit tirées de son esprit. = Ce que je prétends de vous, dit-il ensuite, ne peut préjudicier à vous ni à personne; il y a sous cette grille une Dame qui est ma parente, & dont je sollicite les affaires. Elle a grand besoin de recevoir une lettre de ma part; & je veux que vous me prêtiez la chambre qui repond à sa grille pour un jour ou deux seulement.

« Cette femme qui étoit femme, dit » d'Audiguier, & qui, comme toutes les » autres, n'étoit jamais en doute de l'innocence des femmes, qui de plus étoit » femme de Paris, & puis du peuple » de cette cité, qui se donneroit au Dia-

» ble pour de l'argent, & qui prodigue-
» roit toutes les louanges réservées à
» des Rois, pour gagner un fou : cette
» femme lui répondit avec la politesse
» Parisienne : Jesus ! Monsieur, il ne
» falloit pas cela ; ma maison est bien
» à votre service ».

« Mais le mari qui vit entrer le matin
» un courtisan avec sa femme, lui de-
» manda assez rudement ce qu'il vou-
» loit. = Mon fils, dit la femme, c'est
» un honnête Monsieur qui m'a prié de
» le retirer pour un jour. Tiens, regar-
» de, ajouta-t-elle en lui présentant la
» bourse & en lui souriant avec gra-
» cieuseté : tellement que, devenu plus
» souple qu'un gant & changeant de
» voix & de visage, il offrit encore sa
» personne pour en disposer, & crois
» même qu'il eût encore offert sa fem-
» me, tant ces pauvres Parisiens sont
» chats d'argent » !

Lyfandre ne put s'empêcher de sourire dans ses mortelles inquiétudes. Après s'être fait donner du papier, de l'encre, & une ficelle, il attacha une petite lettre, un cornet d'encre, & du papier à cette ficelle, & jeta le tout au travers

de la grille qui étoit double , autant de fois qu'il falloit pour l'y introduire quasi miraculeusement.

Lorsque Caliste vit tomber ce béni paquet , il lui sembla que le Ciel le lui envoyoit à sa priere , car elle ne faisoit que se lever , & se tenoit encore à deux genoux. Tous ceux qui lisent cette histoire n'auront pas de peine à faire la lettre qu'écrivit Lyandre.

Mais Caliste se vit bien embarrassée : doit-elle confirmer l'opinion commune en acceptant le service de celui qu'elle accuse ? Au bout du compte , quand il n'y a pas d'autre porte ouverte , il faut sauter par la fenêtre. Elle pria Lyandre de se conduire si sagement , qu'en voulant la conserver il ne se perdît pas lui même , & qu'il mît dans cette affaire le moins de courage & le plus de prudence possibles.

Le malheur fut que Lyandre avoit oublié que d'une fenêtre où le jeu de son bras étoit libre , il avoit pu envoyer la lettre , mais que de la grille de Caliste la chose n'étoit pas possible : & la pauvre prisonniere jeta au hasard sa réponse , qui tomba dans la rue. Lyandre

la vit bien tomber ; mais il se trouvoit au dernier étage de la maison : il ne put arriver que pour voir le papier entre les mains d'un Sergent de la barriere qui le déplioit.

Lyfandre lui porta sur l'oreille un coup de poing qui le coucha bas étourdi, se faifit de la lettre, & s'enfuit au travers de la canaille & des autres Sergens qui crioient : = Arrêtez , arrêtez , il a tué un Officier. Ce même peuple, qui est le levrier ordinaire des chasseurs d'hommes , étoit innombrable dans le plus habité des quartiers. Lyfandre fut contraint de leur faire étinceller aux yeux son épée ; ce qui les fit bien aboyer , mais non pas avancer. Il écarta la presse en lion , s'en débarrassa comme un cerf , & se relança dans la maison d'Alcidon , le plus généreux des amis.

= Voilà, lui dit, Alcidon, une grande faute. Comment aurez vous par la suite des nouvelles de Caliste ? Il falloit me laisser faire cela, je m'y serois pris avec moins d'ardeur. = Fort bien ; en vous mêlant de mes affaires & de celles de Caliste vous auriez perdu la bonne grace du Roi, l'amitié de Beronte,

& moi la retraite qui m'est assurée chez vous. Ai-je d'autres amis qui puissent me servir en une affaire si périlleuse ? = Mais comment retournerez-vous contre ces maudits Sergens. = Je n'en fais rien encore (1). Attendez pourtant, je prendrai des habits de gueux, & m'en irai gueusant jusqu'à l'endroit, où je tenterai, soit la ressource d'une seconde lettre, soit celle de sonder l'intérêt d'un guichetier. = Alors, dit Alcidon, je pourrai vous suivre de loin à cheval avec mes gens ; & voilà une batterie qui défend le premier point. Alors encore il faut que je vous donne de l'argent pour ce guichetier ; & voilà un préliminaire essentiel de la négociation. = A la bonne heure, dit Lyfandre =.

C'étoit un peu avant les fêtes de Noël que cette seconde entreprise fut entamée. Lyfandre ne prit qu'un petit poignard sous ses haillons. Alcidon se promenoit depuis le petit pont jusqu'à

(1) On ne peut s'empêcher de faire observer à chaque pas le nœud de cette intrigue. On désire qu'il y ait un tort théâtral pour aucun des personnages.

l'entrée de la rue St. Jacques. Mais cette femme, qui avoit reçu Lyfandre si honnêtement, le prit cette fois pour ce qu'il annonçoit, & lui fit une scène qui lui donnoit autant de tranfes qu'au lecteur, & qui fe termina par lui fermer la porte au nez. Tel est, dit encore d'Audiguiier, ce peuple de Paris à qui son intérêt donne de la politesse, & que sa vanité rend sot sur son intérêt.

Comme il se retiroit, le désespoir dans l'ame, ce brave Cavalier, trouva un Commissaire avec des Archers qui emprisonnoient les pauvres. La ronde étoit occasionnée par la veille des fêtes, où ils se rendent plus importuns (1).

(1) L'Auteur ajoute qu'il étoit non seulement défendu aux pauvres de demander l'aumône, mais aux riches de la donner, sous peine du fouet pour les premiers, & d'amende pour les autres. Ces Ordonnances sont-elles connues? Si elles ont été portées, il devoit y avoir sous Louis XIII plus de pauvres fouettés que de riches amendés : mais la loi est assez barbare. Si la bienfaisance du riche entretient la paresse du pauvre, c'est une question : mais ce n'en est pas une s'il

Lyfandre

Lyfandre secoua Monsieur le Commissaire & ses Archers , jusqu'à ce que les valets d'Alcidon s'approchassent pour faire semblant de demander ce qui se passoit. Lui-même écarta la foule avec son cheval, en se présentant pour la même cause. Lyfandre aima mieux jouer des pieds que des couteaux ; & comme il n'y avoit pas d'argent à gagner , le Commissaire eut la même clémence qui fait souvent échapper les fripons.

Cependant Caliste avoit partagé quelques bijoux entre la femme qu'on avoit mise près d'elle, bien moins pour la servir que pour l'espionner , & le guichetier qui apportoit leur nourriture. Elle les tentoit par des promesses , & plus que tout par ses charmes & les graces d'un cœur dont on ne pouvoit se défendre. Ses larmes amollissoient le guichetier & le dispofoient à croire ce qu'elle lui disoit , qu'il n'étoit pas fait pour la bassesse de son état , & pour avoir tant de peine avec un si petit salaire.

Dès le même soir, le guichetier s'amu-

faut punir la bienfaisance & le besoin comme des crimes.

Mars 1785.

D.

fant à regarder, appuyé sur la barrière de son guichet, vit venir à lui un gentilhomme qui lui demanda s'il n'étoit pas celui qui nourrissoit une Dame, parfaitement belle, bonne, innocente, & prisonniere. Sur l'affirmative. = Tiens, mon ami; voilà cinq cents écus d'or pour m'écouter; en voici mille que je garde & te destine quand tu m'auras entendu. = Ah! Monsieur, je vous entends. = A la bonne heure. Mais je veux garder des arrhes de ta bonne foi, comme je t'en donne de ma promesse. = Vous la voulez enlever n'est-ce pas? = Cela même; & n'espere pas me tromper. A présent que je t'ai parlé & que le pas est fait, tu n'as plus à choisir qu'entre manger le bout d'un pistolet, & vivre chez de grands Seigneurs qui ne t'abandonneront pas. = Monsieur, je ne puis vous rien promettre que pour le jour des Rois. = Et si le procès se juge? = Je promets le possible, mais rien infailliblement que pour ce temps-là. Vous vous trouverez au Marché-Neuf, onze heures du soir, sans mot dire; des chevaux, & votre parole =.

Il fallut employer la générosité de la

belle Olinde, fiancée de Lydian, pour supplier le Rapporteur de ne rapporter l'affaire qu'après les Rois. Mais Varasque pressoit tellement, que le Conseiller fut obligé de se retirer à la campagne.

On dit que Pluton même se réjouit une fois l'année avec Proserpine & ses Diables. Le Geolier, sa femme, ses Guichetiers, se réjouirent aussi à faire un Roi de la fêve; & c'étoit le but du Guichetier qui comptoit sur le sommeil qui suit l'ivresse des fêtes. Lyandre, Alcidon, & Main-Forte attendoient au Marché-Neuf la cloche d'onze heures. Elle sonna; elle sonna encore minuit, & fit soupçonner la plus grande trahison du monde. Lyandre mordoit ses lèvres, & Caliste avoit perdu tout espoir. Toutes ces peintures des craintes & de l'attente sont cruelles.

Enfin arrive le Guichetier à plus de deux heures, & si inopinément pour Caliste, qu'elle s'évanouit : elle ne reprenoit point ses sens. Le Guichetier se désoloit à son tour. Ensuite on veut regagner le temps, on se presse dans un méchant escalier, on renverse des chaudrons qui font un bruit d'enfer. On ga-

gne la porte. Le Guichetier , malgré toute sa réserve , n'avoit pu s'empêcher de laisser ses esprits au fond des verres. Il s'étoit trompé de clef : il va chercher la bonne , & reveille son camarade qui veut boire & causer le reste de la nuit ; Caliste entend leur dialogue. Nos gentilshommes , lassés d'attendre , s'en vont , & la chose étoit manquée sans la colere , la rage de Lyfandre , qui veut revenir attendre le jour pour poignarder l'imposteur. C'est le premier visage qu'il apperçoit ; & celui de Caliste qui suit , le désarme. Les voilà tous dans les champs : mais dans les routes de la vie on voit clair comme en un four. A peine se croit on le pied bien sûr qu'on retombe dans un trou. Point de plaisir sans un triste retour , point de fleurs sans épines.

LIVRE VIII ET XIX.

Nous allons achever très-sommairement , & montrer les ressources singulières de l'Auteur pour prolonger les embarras , & forcer son Lecteur , pour ainsi dire , le pistolet sur la gorge. Nous le répétons , il y a certes du mérite à avoir fait

cet Ouvrage dans l'enfance de l'art du Roman-
cier; & tout Lecteur qui ne sera pas exclusi-
vement épris de son siècle, trouvera du plaisir à
lire cet Ouvrage.

Beronte étoit déjà fort attiédi par la
vraisemblance qui justifioit une femme
honnête & un Cavalier plein d'honneur,
& qui accusoit Clarinde & Léon fugitifs.
Mais Varasque s'unit à la famille de
Cloridan, & sollicita de tout son crédit
contre la plus criminelle évasion.

Le brave Lydian bouilloit dans son
ame : il se portoit de tous côtés, faisoit
toucher au doigt la vérité de l'absence
de Lyfandre au moment du meurtre,
très-bien valoir la raison du hasard qui
avoit armé un assassin de l'épée du plus
généreux des hommes. Tout ce qu'il
pouvoit, c'étoit de suspendre l'opinion.

Tandis que Lydian se mit à courir
le Royaume pour decouvrir Léon, Ly-
fandre éprouva en Flandre & en Frise
diverses persécutions, tant de la part
du Roi de France, que de celle de plu-
sieurs rivaux aiguillonnés par les char-
mes de Caliste. Il étoit dans son humeur
de prendre des résolutions inespérées.

Il voulut brusquer les inimitiés, & les vengeances, & la Fortune. Il ramena Caliste en France, la laissa dans une auberge de village, & se rendit, accoutré en valet, chez le bon vieillard Dorilas, pere de sa maîtresse, avec des lettres de supplication.

Le vieillard se plaignit avec amertume : sa fille innocente devoit mettre sa confiance dans les lois, & non pas confirmer l'opinion commune en fuyant avec le meurtrier de son époux. = Que vouliez-vous qu'elle fît, dit le valet audacieux, lorsqu'elle n'avoit pour appui de son honneur & de sa vie que ce meurtrier prétendu ? Vous argumentez contre vous-même, Monsieur, parce que s'il est vrai qu'elle ne doive pas être avec lui, c'est à vous à lui donner asile pour éviter ce scandale, & à favoriser Lyfandre dans les moyens qu'il a pour se justifier lui & les autres =.

Ces paroles eurent leur effet. Lyfandre ne se sépara pas sans peine de sa belle maîtresse, il dirigea sa route vers la Gascogne & voulut entrer dans Paris en passant. Il suivoit le bord de la Seine, à peu de distance de St. Germain, lorsqu'il

qu'il apperçut un soldat lié sur un cheval au milieu de quatre Archers. Il reconnut son honnête Guichetier, qui ne paroissoit pas si honnête à d'autres, puisqu'on alloit le pendre. Mais l'homme est le vrai Janus, qui a toujours deux figures qui lui sont faites par deux peintres différens.

Deux Archers couchés roides furent un signal aux deux autres de lâcher leur proie ; & le bon Guichetier, sur un bon cheval, suivit au galop son libérateur, qui pour lors n'entra point dans Paris, & se rendit en Gascogne, d'où il donna de ses nouvelles.

Cependant le vieux Dorilas sollicitoit aux oreilles du Roi la grace du duel avec Cloridan : sans cette grace, Lysandre ne pouvoit se présenter ni se justifier. On y opposa de grands obstacles. Un jeune Lucidan, neveu de Chryfante, prétendoit que Lysandre n'avoit pu vaincre que par supercherie. Mais il étoit de l'équité du Roi de dissiper tant de ténèbres & de faire revenir Lysandre, pour le punir ou pour le réintégrer. Il accorda la grace pour un mois. Dorilas envoya cette nouvelle

en Gascogne. Le Courrier périt en chemin. Et voilà Lyfandre réputé criminel, s'il ne paroît pas au terme.

Dans cette conjoncture, Adrafte fon pere se flatta de l'attacher par un mariage aux foyers de la famille. Il lui fit voir une jeune, belle, riche héritière; c'étoit cette Hippolyte qu'il avoit d'abord aimée. Dans ce projet, les cendres d'un vieil amour devoient se réchauffer : mais l'amour ne connoît pas le devoir, & il fuffit d'un ordre pour détruire fa volonté.

Le cœur d'Hippolyte feulement se réchauffa par des marques de politesse, que, dans fa simplicité, elle prit pour des engagemens de la part de Lyfandre.

Le terme donné par le Roi expiroit. Dans les recherches qu'on fit des caufes du retard de Lyfandre, on trouva qu'un nouvel amour l'arrêtoit. Lydian, tout le premier, piqué d'avoir combattu pour lui contre Lucidan & contre les intérêts de fa fœur, ne déguifa point à celle-ci que fon Lyfandre étoit infidèle.

Il faut laiffer à quelque femme outragée auffi cruellement, le foin de penfer comment Califte dut recevoir cette nou-

velle. Ce fut alors qu'elle se rappela ce nom d'Hippolyte, des vers chantés en sa présence, pour la braver sans doute, & qu'elle se reprocha la crédulité qui lui avoit fait écouter ce nom fatal comme un emblème du sien.

En un mot, Caliste imagina le pire, se regarda comme la plus malheureuse femme, la plus horriblement trahie, la plus indigne de voir le jour, & conçut le plus étrange dessein, qui fut de s'armer de l'armure de son frère Lydian, de couvrir ses beaux cheveux d'un castor gris, ombragé de plumes vertes, ses jambes bottées, & de monter sur un cheval qui la conduisît au gré de la Fortune.

Adraсте cependant ayant pressé les résolutions de son fils, l'obligea de recourir à une ruse : il parla, au dernier moment, à la belle Hippolyte en homme qui avoit plus d'amour sur les lèvres que dans le cœur, & la fit non seulement consentir à son départ, mais excuser sa fuite auprès de ses parens. De là, porté jusqu'à Bordeaux, il entendit parler d'un tournois qui se devoit faire à Londres. Il s'embarqua, & envoya son

Guichetier à Caliste. Lydian, désespéré de la fuite de sa sœur, & justifiant Lyfandre dans son ame, alla le chercher en Gascogne, où il ne le trouva plus. Il suivit la côte, entendit parler du tournois, &, sans se soucier des inquiétudes de sa famille, il voulut y aller porter un coup de lance.

Caliste rodoit autour de Paris, & n'étoit pas loin de Longchamp, où son dessein la conduisoit, lorsqu'elle fut rencontrée par le Guichetier, qui lui remit la lettre de son amant; ce qui la charma, & l'auroit absolument apaisée, si elle n'eût rencontré la belle Hippolyte, que la même raison avoit précipitée dans la même faute de s'échapper.

Cependant Lyfandre & Lydian s'étoient reconnus dans la lice en Angleterre. Ils revenoient joyeusement; une tempête les sépare, & porte Lyfandre à l'île de Jersey.

LIVRE X ET DERNIER.

Caliste, après la rencontre d'Hippolyte, avoit repris toute sa jalousie, & se désespéroit dans une des cabanes qui

entourent l'Abbaye de Longchamp. La fuite de cette rivale ne prouvoit certainement rien qu'en faveur de l'amant commun : mais l'amour ne raisonne pas, & la jalousie raisonne à rebours. Ce n'est pas assez pour une femme d'aimer & d'être aimée, elle ne veut pas qu'une autre femme ait la gloire ou la douceur d'aimer le même objet.

D'un autre côté, Hippolyte ne pouvoit oublier cette rencontre qui lui avoit montré sa rivale accomplie en beauté. La voilà furieuse contre l'ingrat qui a rallumé sa flamme inutilement, & vagabonde sur toutes les routes, qu'elle rend témoins de ses folies & de son désespoir.

Les amis de Caliste, avertis par le Guichetier, vont la chercher à Longchamp. Adraste, qui est venu solliciter la grace de son fils, la voit à la Cour, & se prend de tendresse paternelle à la vue de cette belle femme. Lucidan, qui a déjà combattu contre l'honneur de Lyfandre & celui de sa maîtresse, entreprend de la lui dérober, & se laisse dompter par tant de perfections.

Lyfandre étoit à Jersey avec son Pilote, qui lui vint dire un jour qu'il

avoit rencontré dans un petit village un homme bien malheureux. Cet homme se cachoit pour un crime qu'il avoit commis involontairement; il avoit, pour sauver l'honneur d'une Demoiselle, blessé à mort un brave Gentilhomme nommé Cléandre, d'où il étoit résulté des perplexités étranges pour bien des gens.

Aussi-tôt Lyandre fit préparer une barque, enleva Léon, & vogua jusqu'au Havre, d'où il se rendit à Rouen.

Caliste avoit écrit, dans ses fureurs, une lettre remplie de toutes les marques du mépris le plus froid, & en avoit chargé le guichetier, qui se trouvoit alors à Rouen, dans l'intention de rencontrer son maître. Ce fut donc lui qui rabattit bien de la joie qu'avoit Lyandre en ce moment.

Mais enfin, s'appuyant sur son innocence, Lyandre se met en route pour Longchamp. Hippolyte avoit passé dans ce village, & logé au même lieu d'où l'on avoit tiré la belle Caliste, qui y avoit laissé son chapeau militaire & les autres habillemens de son frère, pour jeter un voile sur son imprudence.

Hippolyte s'en étoit emparée, &, à

demî-chemin de Paris, elle fut rencontrée par Lyfandre, à qui le Guichetier fit entendre que c'étoit Califte, puifqu'il l'avoit vue dans ce déguifement. Comme l'Amazone avoit le vifage couvert, il fut impoffible à Lyfandre de la reconnoître: mais il fe découvrit lui-même, & s'approcha. On l'écouta.

Il fupplia fa belle irritée de ne point le condamner fans l'entendre; de vouloir bien croire qu'il avoit tout tenté pour elle; que probablement de faux rapports de fes amours avec Hippolyte caufoient ce nouveau malheur, mais que jamais il n'avoit aimé cette fille, & que fa conduite le témoignoit affez.

Hippolyte fondonoit en larmes fous le voile qui la couvroit. Elle ne penfa qu'à mourir, & mourir de la main d'un ennemi fi cher. Elle répondit à Lyfandre qu'il fe trompoit; mais qu'il s'offroit bien heureufement à la vengeance, puifque la perfonne qu'il prenoit pour confidente étoit la même qui avoit entrepris de venger la mort de Chryfante & de Cloridan. Sur ces mots, elle fit, d'affez bonne grace, briller une épée.

Lyfandre ne douta plus que cét inconnu ne fût Lucidan; ce qui l'enflamma au point de passer fur tout examen, & de commencer un combat qui se termina bientôt par la chute d'Hippolyte. Il n'est pas possible d'exprimer sa confusion, lorsqu'il l'eut enfin reconnue. Il la fit porter dans un village, d'où il reprit sa route le lendemain.

Il rencontra Clairange, qui l'avertit en homme sérieux & revenu de toutes les folies du monde, que son retour feroit tout au plus utile à son honneur; mais qu'il n'espérât plus rien de ses amours; que le dépit de Caliste l'avoit portée à écouter des propositions, au moyen desquelles le Roi promettoit de l'absoudre de l'affaire de Cléandre. En un mot, Lucidan demandoit sa main, & alloit l'obtenir du consentement de tous & du sien. Est-il de supplice, de honte, de rage pareils à ce qu'éprouva Lyfandre en ce moment?

Là-dessus arriva un domestique de la part d'Hippolyte, qui n'avoit pu souffrir qu'après l'avoir assassinée; tant par ses paroles que par ses armes, un ingrat

l'abandonnât sans lui reparler. La seule humanité ne l'engageoit-elle pas à donner au moins un jour de soins à la personne la plus inconnue ? Elle le quittoit de tous ses faux sermens ; elle ne prétendoit de lui qu'une simple bienveillance ; mais qu'il daignât , par commisération ou par respect pour un sexe malheureux , la voir encore & lui permettre de l'accompagner à Paris.

Jamais Lyandre ne désespéra tant de débrouiller la fusée de ses amours. Clairange lui remontra quelle ingratitude inexcusable ce seroit de ne pas rebrousser chemin à des prières si touchantes , & se chargea de conduire à Paris Léon , que le Guichetier tiendroit en respect.

D'après cet arrangement , Lyandre suivit le valet d'Hippolyte. En se revoyant , ils ne se parlèrent que de leurs yeux , & ceux du brave Cavalier témoignèrent tant de confusion , que la belle malade reçut un certain plaisir à considérer le trouble qu'elle causoit : elle le regarda comme une marque de repentir ou de regret du moins , & , par un œil plus doux , elle délia cette lan-

gue paralysée d'un homme confondu.

Mais Lyfandre avoit devant Hippolyte beaucoup plus de graces que de raisons à s'excuser. Il lui étoit plus aisé de se justifier de tous les meurtres dont on l'accusoit, que du seul crime d'indifférence. La générosité est la ressource des grands cœurs en pareil cas. Hippolyte, durant trois jours, consola Lyfandre, ce Lyfandre, qu'elle avoit fait revenir pour la consoler. Ils partirent, & arrivèrent à la Cour ensemble.

Léon avoit déjà parlé; le grand Cavalier Lyfandre étoit justifié. Il eut peine à répondre à tous les complimens, & à se débarrasser de la foule, pour parvenir jusqu'aux genoux de Caliste, qui alors détourna son regard & le porta sur Lucidan.

Mais la justification de Lyfandre ayant refroidi les pères sur une alliance avec cet ennemi des deux maisons, Adrasle reprit avec son fils l'entretien qu'il croyoit lui être le plus agréable. Il fut bien étonné, lorsque Lyfandre lui répondit qu'il étoit fatigué de toutes les traverses de la vie, & qu'ayant eut le bonheur de

rétablir sa gloire, il avoit résolu de ne plus penser qu'à son salut.

Lorsque Dorilas parla de même à Caliste, sa réponse fut de même, qu'étant à l'Abbaye de Longchamp, son cœur avoit été touché de la douceur d'une vie aussi calme que salutaire.

Jamais on n'avoit vu de tels évènements couronner de tels amours. Les vieillards comprenoient assez que la gloire de Caliste ne pouvoit être aussi parfaitement rétablie que celle de Lyfandre, sans un mariage qui enveloppât dans l'oubli toutes ses aventures.

La belle & généreuse Hippolyte conçut alors le dessein bien extraordinaire de réunir les esprits de son amant & de sa rivale. Ce qui fâchoit Lyfandre, c'étoit Lucidan : ce qui fâchoit Caliste, c'étoit Hippolyte. Alors, pour éteindre d'un même coup les jalousies & les haines, elle fit proposer sa main à Lucidan, qui, piqué de l'inconséquence de Caliste, l'accepta. Il se fit de très-belles fêtes, dont nous voudrions bien opposer la description à nos fêtes modernes.

Tous les amans se trouvèrent unis à

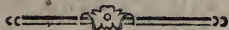
la fin de tant de disgraces; & le pauvre Clairange, que son mérite avoit élevé au sacerdoce, bénit pour jamais leurs réconciliations & leurs plaisirs.



TROISIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LES FAUX PAS.

Un Volume. 1755.



CE sont des Mémoires, dans lesquels on a la modestie ou plutôt l'audace d'appeler simplement *faux pas*, des chutes avérées, scandaleuses, des intrigues qui tiennent du libertinage plus que de l'étourderie; une inconduite enfin qui ne sert pas même à faire réfléchir, tant elle révolte; aussi aurions-nous rejeté le Livre après l'avoir parcouru: mais une dernière partie renferme une aventure qui n'est pas sans intérêt, & même sans singularité; c'est ce que nous en allons faire connoître à nos Lecteurs. Ils verront qu'en les sauvant du risque d'acheter des Ouvrages

dont le titre pourroit les séduire , nous voulons cependant les faire jouir de ce qui peut mériter de piquer leur curiosité.

C'est l'Héroïne qui va parler.



Dans ces circonstances , l'Ambassadeur de Perse arriva dans cette ville (Paris); en racontant son histoire, je suivraï la mienne. On trouvera peut-être ma conduite un peu trop légère; mais le bonheur en couvre le ridicule.

La Cour de Perse avoit donné , à la sollicitation de la Porte , des ordres pour faire chasser de l'Asie les Missionnaires & les Marchands François. J'ai toujours ignoré les motifs qui avoient fait agir le Grand Seigneur , & par quelle aveugle condescendance le Sophi s'étoit prêté à cette bizarrerie. La politique des Cours ne fut jamais ma partie dominante.

Louis XIV , dont les conquêtes rapides alarmoient les Puissances les plus éloignées , étoit indigné de ce qu'on avoit violé le droit des gens. La Cour d'Isphahan voulut prévenir les jus-

tes plaintes; ou plutôt les menaces de ce Monarque : elle lui envoya un Ambassadeur pour renouveler le traité de la liberté du commerce établi entre ces deux Nations.

Il s'agissoit de dérober à la Porte la connoissance de cette Ambassade. On chargea , à cet effet , le Kam d'Erivan du choix d'un Officier en état de remplir cette brillante commission , avec ordre de le faire traverser , tout de suite , les Etats du Grand Seigneur , avant que cette nouvelle y fût parvenue. Si l'on avoit envoyé quelque Seigneur de la Cour même d'Ispahan , le secret du Ministère auroit pu percer ; la Porte auroit agi pour empêcher cette démarche ; & comme elle avoit inspiré cette violence , elle auroit bien pu s'opposer à l'honneur du repentir.

Le Kam jeta les yeux sur Mehemet Rizabeg , Général de la Cavalerie de Perse , Intendant de la Province de Ivira , voisine de la Turquie. On lui remit en même-temps les lettres de créance , les ordres particuliers , les instructions & les présens destinés pour le Roi de France.

Rizabeg, extrêmement flatté de ce choix, pour ne pas s'écarter des vues de sa Cour, brusqua les préparatifs de son voyage, & se rendit tout de suite à Smyrne. En arrivant il eut la précaution de remettre au Consul de France les présens & ses papiers. Celui-ci les confia à un riche Négociant Arménien, prêt à partir pour Marseille.

Il n'étoit pas possible que son Excellence s'embarquât sur le même vaisseau : outre qu'il n'y avoit point de place, ses équipages étoient entre les mains du grand Douanier, à qui il avoit déclaré qu'il alloit en pèlerinage à la Mecque, (ces sortes de dévotions & les voyages aux eaux cachent presque toujours des mystères.) Sa suite, trop nombreuse pour la sainteté de ce dessein, & ses gens qui s'étoient coupés dans les questions qu'on leur avoit faites, donnerent lieu à des soupçons. On le fit observer; il en fut instruit : il crût tromper la vigilance de ceux qui étoient chargés de ce soin, en allant à Constantinople, ou il fut arrêté un moment après son arrivée.

La Cour de Perse apprit l'emprison-

nement de son Ministre ; mais comme elle vouloit encore envelopper cette démarche dans les ombres de la politique , elle ne jugea pas à propos de le réclamer. Les maximes d'Etat s'étendent jusques sur les moindres événemens. La prudence est l'ame des succès , & tout le bonheur d'une nation porte sur elle.

Le chagrin de se voir arrêté comme un criminel , la crainte qu'on ne l'accusât à Ispahan de quelque étourderie , & l'incertitude de son sort , tout cela prit si vivement sur sa santé , qu'il fut attaqué d'une fièvre violente , & d'une esquinancie qui lui ôtoit entièrement la respiration. On ne tarda pas à l'interroger , on lui annonça cette formalité de justice ; & comme il n'avoit qu'une lettre de change de cent mille livres sur un Négociant de Marseille , qui pût servir de preuve contre lui , il résolut , dans la crainte qu'on ne le fouillât , de la mettre en pièces , pour l'avaler plus aisément : mais les Commissaires étant survenus dans le moment où il les attendoit le moins , il prit le parti de n'en faire qu'un morceau. Cette espèce de

bouchon s'étant arrêté sur la lnette, qui étoit extrêmement enflée, l'empêchoit de respirer; il suffoquoit, il faisoit des grimaces épouvantables. On le crut furieux; en effet il avoit raison de l'être. On alloit le faire enchaîner, lorsqu'on connut qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. On lui fit prendre un verre de sorbec qui le tira d'affaire. Graces au danger qu'il venoit de courir, on ne trouva rien qui fût contraire à sa déclaration. On lui fit espérer la liberté. Cette espérance contribua beaucoup au rétablissement de sa santé. Sa tranquillité adoucit le poids de son infortune, & sa constance l'en débarrassa.

On fixa le temps de sa liberté au départ de la caravane pour la Mecque.

Deux jours avant ce pèlerinage, on le remit entre les mains d'un Chiaoux-Bachi qui étoit obligé d'en répondre. Celui-ci, peu attentif à l'observer, ou gagné peut-être, lui ménagea les moyens d'avoir un entretien secret avec l'Ambassadeur de France; Rizabeg prit avec ce Ministre les mesures les plus convenables pour sa fuite & pour son passage. Padery, Athénien, Secrétaire interprète,
alla

alla sur un vaisseau François l'attendre à Alexandrette , pour le recevoir , au cas qu'il pût s'échapper de la caravane.

Le Ministre Asiatique connoissoit le danger de sa situation : une trop grande joie pouvoit lui nuire , une crainte trop raisonnée pouvoit aussi lui donner un air embarrassé. Tout excès mène au mal ; il modéra l'un par l'autre , & il trompa les yeux les plus clair-voyans.

On ne manqua pas de recommander à ceux qui étoient chargés de la conduite de la caravane , d'observer de près Rizabeg & sa suite : ce Ministre , de son côté , pour donner lieu à plus de confiance , fit semblant de ne pas s'apercevoir des précautions qu'on prenoit pour s'assurer de lui ; au contraire il affecta de se rendre nécessaire , de s'intéresser au bon ordre , d'être attentif à la régularité des cérémonies , de faire ses prières avec des contorsions aussi violentes que s'il avoit encore la lettre de change engagée sur la lulette. Tous ses dehors en imposèrent aux conducteurs ; ils crurent qu'il n'étoit plus nécessaire d'avoir les yeux sur lui , & qu'un motif de reconnoissance fixeroit sa fidélité.

Mars 1785.

E

Cette dernière réflexion n'étoit point entrée dans son plan; & il saisit le premier moment de confiance, pour prouver qu'on avoit eu tort d'en avoir.

A la troisième journée, il s'échappa dans la nuit, pour se rendre à Alexandrette, où Padery l'attendoit. Il s'embarqua, quoique le temps ne fût pas propre pour la navigation : mais la crainte est un vent qui mène loin. Il n'avoit plus, s'il eût été rattrapé, le prétexte d'un pèlerinage à la Mecque : il partit sans ses tentes & sans ses bagages. Il avoit toujours espéré qu'il rempliroit les projets de la Cour d'Ispahan, sans l'intéresser à sa liberté; il en vint à bout. On est toujours éloigné du succès de son entreprise, quand on se persuade qu'on ne réussira pas.

Un personnage aussi intéressant vaut bien la peine d'être connu particulièrement. Je vais donner ici son portrait; & je veux qu'il ressemble à l'original, n'en déplaise à quelques écrivains modernes, qui, dans les traits de leurs héros, n'offrent que le désordre de leur imagination, & nous laissent toujours l'avantage de faire, pour la première

fois, connoissance avec ceux qu'ils veulent nous représenter.

La taille de Rizabeg n'avoit rien d'extraordinaire, je commence par-là ; c'est la première chose qui frappe notre sexe. Sa jambe étoit assez bien ; mais en pure perte, puisqu'on ne la voyoit pas. Il avoit le pied à la chinoise (je cours de la tête aux pieds, ce désordre caractérise le genie). Son visage ovale présentoit un teint livide, un front large & découvert. Ses yeux étoient noirs & presque étincelans, le nez aquilin, les dents extrêmement blanches & bien rangées. Voilà exactement sa figure.

Son caractère n'est pas si aisé à saisir. Né avec beaucoup d'esprit, il n'avoit que celui de son état. Pénétrant jusqu'à la défiance, voluptueux jusqu'à la debauché, vif jusqu'à l'étourderie, décidé jusqu'à l'opiniâtreté, honnête homme jusqu'à la dureté, fidèle à ses promesses, au préjudice même de ses intérêts, fier jusqu'à la brutalité, plus fantasque qu'une petite maîtresse, plus prévenu en sa faveur qu'un talon rouge ; ses vertus & ses vices se fixoient toujours aux extrémités. On trouvera dans ce caractère quelques

petites contradictions, mais elles tiennent à mon héros; d'ailleurs les hommes sont si inconséquens & si opposés à eux-mêmes, qu'on a de la peine à les reconnoître du soir au lendemain, & souvent même il ne faut qu'un moment pour les perdre de vue, sans qu'ils changent de place.

Le Capitaine du vaisseau avoit de la peine à s'éloigner du port dans un temps qui n'étoit pas favorable : mais la dignité du passager lui en imposa, & le voyage fut des plus heureux. Après la quarantaine dans le port de Marseille, Risabeg crut qu'il étoit de la grandeur de son caractère de faire dans cette ville une entrée solennelle. Il en ordonna les préparatifs sans en avoir prévenu les Magistrats. On en fut instruit, on lui fit les représentations convenables; mais il n'étoit pas dans le goût d'en écouter. On s'en apperçut, & l'on prit le parti de s'y opposer formellement, en faisant entendre que cette cérémonie étoit réservée pour la Capitale du Royaume.

Risabeg n'insista plus, il fit semblant de se rendre à ces raisons; mais plus

opiniâtre que les Provençaux mêmes, il attendit que les Deputés du Corps de Ville fussent sortis, pour exécuter son projet. Il s'embarrassa fort peu du cortège & de tous les accessoirs que les villes ajoutent pour augmenter l'éclat d'une pareille cérémonie; il étoit sans façon jusque dans les grandes choses.

Etant monté à cheval, précédé de quelques maraboux & au milieu de ses Officiers, il se promena pompeusement dans toutes les rues, le cimetière d'une main, & de l'autre portant une vénérable pipe à replis tortueux.

Une pareille nouveauté, le silence & la singularité de la marche, la gravité de Son Excellence & de son cortège, l'air imposant de sa barbe & de sa pipe, faisoient, avec la gaieté provençale, un contraste extrêmement plaisant : il prit les éclats de rire de la populace pour un effet du plaisir & de l'admiration. L'amour-propre occasionne souvent de pareilles équivoques.

Après cette brillante entrée, il songea plus sérieusement à sa sortie; & il se mit en chemin pour se rendre à Paris. A six lieues de Lyon, il ne trouva pas

assez belle l'hôtellerie qu'on lui avoit destinée. Il se décida pour l'église du lieu, qui avoit une plus grande apparence. Les habitans s'étant opposés à l'enfoncement des portes dont on lui refusoit les clefs, il alla se loger dans une maison de campagne qui se présentoit assez joliment sur une hauteur, & quoiqu'il n'y eût personne pour le recevoir, il s'en fit ouvrir les portes, y soupa bien, y dormit de même, quoiqu'avec un mauvais repas & mal à son aise.

Ebloui de la grandeur du maître qu'il représentoit, il croyoit que tout devoit céder à ses caprices. La petite mortification qu'il avoit eue à Constantinople ne l'avoit rendu ni plus circonspect ni plus poli. L'éducation est un peu tardive chez les Afiatiques, & chez nous elle est si prématurée, qu'on en oublie les principes quand il faut en venir à l'application.

Les grands Hommes ont souvent de petites fantaisies. Rizabeg en avoit plus qu'un autre. Ayant apperçu aux environs de Moulins un cadavre exposé sur une roue, il s'en approcha pour mieux jouir de cet affreux spectacle; il

le considéra d'un air riant & très-attentif. Cette manière de punir les hommes lui parut plaisante & bien imaginée ; elle avoit un certain piquant capable de l'amuser : aussi ne fut il pas plutôt entré dans la ville, qu'il demanda le divertissement d'une pareille exécution. On lui assura qu'il n'y avoit dans les prisons aucun criminel qui méritât ce supplice. Il trouva fort mauvais qu'il n'y eût personne dans le goût de se faire rompre pour lui faire plaisir : il offroit aux Magistrats un de ses gens dont il garantissoit la complaisance ; alors on lui représenta que les lois divines ni humaines ne permettoient de donner la mort sans qu'on l'eût méritée. Cela lui parut très-singulier , & sur-tout qu'on voulût être caution de l'innocence de celui qu'il proposoit pour ce petit divertissement. « Eh ! que savez-vous ? disoit-il tant bien que mal, peut-être en mérite t-il davantage ; pouvez-vous en répondre , puisque vous ne l'avez jamais vu ? Cela est aussi pitoyable , que si je me mélois d'assurer que vous ne le méritez pas. Il est constant que vous me ririez au

» nez, & vous auriez raison. Il faut
» convenir que les François ne sont
» guère complaisans pour les Etran-
» gers. Eh ! pourquoi veulent-ils que
» nous le soyons plus pour leurs Mission-
» naires & pour leurs Marchands ? S'ils
» passent jamais par Ivira, je n'oublierai
» point ce qui m'arrive aujourd'hui, &
» sur-tout s'ils ont le bonheur d'être
» Magistrats de Moulins ».

La ville de Marseille s'étoit opposée à son entrée, on lui avoit refusé les portes d'une église dont il vouloit faire son cabaret, on ne daignoit rompre personne pour l'amuser ; tous ces petits caprices de la part des François le prévinrent très-mal en leur faveur, & tout cela influa beaucoup sur sa conduite pendant son séjour dans ce Royaume. Quelques particularités feront mieux sortir son caractère, que le portrait que j'ai fait.

Le Baron de B ** , Introduceur des Ambassadeurs, étant allé de la part du Roi jusqu'à Charenton pour le complimenter à son arrivée, il ne daigna pas se lever, & le reçut assis sur un tapis, à la manière orientale. Cette pe-

tite impolitesse ne frappa point d'abord : comme on crut qu'il ignoroit les usages , on ne la releva pas ; mais ayant voulu se conduire de même à l'égard du Maréchal de France désigné pour l'accompagner à son entrée , le même Introduceur prit la liberté de lui représenter que le caractère dont il étoit revêtu ne le dispensoit point de le recevoir debout ; ce qu'il refusa , en disant qu'il ne se leveroit que pour la personne du Roi , & qu'il considéroit les autres comme des esclaves. Apprenez-nous , Monsieur , lui dit alors le Baron , qui vous êtes ; seriez-vous le Roi de Perse ? A Dieu ne plaise , répondit-il humblement , je ne suis qu'un de ses moindres esclaves. Eh bien , continua l'Introduceur , esclaves pour esclaves , rendez , en qualité d'esclave du Roi de Perse , à l'esclave du Roi mon Maître les honneurs qu'on vous rend ici. Cette bonne raison ne le frappa point ; il persista dans son opiniâtreté.

L'Introduceur étant descendu pour aller informer le Maréchal de ce qui se passoit , l'Ambassadeur croit ce moment favorable pour éluder le cérémonial

qu'on exigeoit de lui : il descend d'un autre côté , va dans la cour , monte le cheval qui lui étoit destiné , & veut en cette posture recevoir le Maréchal. Le Baron s'en étant apperçu , il arrête le cheval par la bride , oblige Son Excellence d'en descendre. Il remonte avec lui dans l'appartement , où il se voit tout à coup investi par six domestiques armés d'un fusil qu'ils couchoient en joue , & n'attendant que l'ordre pour tirer ; un autre portoit un sabre nu qu'il alloit présenter à son Maître.

Le Baron , voyant cet appareil menaçant , lui dit avec une dignité importante , qui étoit inséparable de sa place & de son caractère : « Est-ce ainsi , Mon-
» sieur , que vous croyez me faire peur ?
» Sachez que vous êtes dans la Capitale
» de l'Empereur mon Maître , & que
» pour six fusiliers que vous avez là ,
» d'un seul coup de sifflet j'aurai six
» mille hommes qui feront main basse
» sur vous & sur vos gens. Ordonnez
» tout de suite à tous ces gueux qui
» me manquent de respect de se retirer.
» Vous êtes dans un pays où les vio-
» lences sont défendues ; & si vous con-

» tinuez à faire le mauvais , on saura
» bien vous mettre à la raison ». Dès
ce moment il entendit raison , & devint
l'homme du monde le plus attentif &
le plus poli.

La singularité de sa conduite , les
propos qu'on tenoit sur son compte , sa
commission qui paroissoit aussi extraor-
dinaire que ses actions , tout cela re-
doubla l'empressement de le voir.

Certaines femmes , chargées de faire
aux Etrangers les honneurs de Paris ,
ne négligèrent rien pour lui plaire. Un
amant de cette considération , ou plutôt
de cette célébrité , donne plus de répu-
tation que vingt intrigues d'éclat : dans
le moment on devient à la mode , on
est couru ; c'est le bâton de Maréchal
au service de Cythère. Ce n'est point
assez que d'être jolie , il faut savoir en-
core placer avantageusement sa per-
sonne. Tout dépend de la façon dont
on débute sur ce premier théâtre de
l'univers galant , & qui donne aujour-
d'hui le ton à tout ce qui respire.

D'autres femmes , qui croyoient avoir
beaucoup d'esprit , parce qu'on leur
avoit souvent dit qu'elles en avoient ,

me firent sentir la solidité de ces maximes par des exemples frappans : je n'en rapporte aucun , tout le monde les a sous les yeux. Elles m'étourdissoient à force de citations. Mon cœur prenoit toutes sortes d'impressions ; on éprouvoit sa souplesse de toutes les manières : il se laissoit aller aux mouvemens de la vanité & de l'ambition avec la même facilité qu'il s'étoit livré à ceux de la tendresse. C'étoit un chaos de projets de fortune & de désirs de grandeur d'où je ne pouvois me retirer que dans des momens où la raison a le secret de nous faire réfléchir sur les moyens de les exécuter.

J'allai voir sans dessein cet Ambassadeur : il me fit l'accueil le plus gracieux ; & quoiqu'il fût entouré d'un cercle de jeunes personnes dont la figure avoit plus d'éclat que la mienne, il me distingua. Je m'aperçus qu'il me fixoit beaucoup, & je baissois les yeux, comme cela se pratiquoit jadis. Je tenois encore à cet ancien usage ; il me réussit.

Rizabeg , frappé de l'air de décence que j'avois mis dans cette visite , ordonna qu'on me suivît pour savoir ma

demeure. Il avoit déjà pris cela de nos François. Le ridicule & l'impertinence font sur l'esprit des Etrangers des progrès aussi rapides qu'inconcevables.

On trouve par-tout des Cavaliers officieux qui servent de Mentors à tous les Etrangers , & qui se mettent avec plaisir de moitié de toutes leurs sottises. Le Chevalier Leblanc étoit de ce nombre. Quoique je ne l'eusse jamais vu , il vint le lendemain chez moi avec un air fort aisé , pour m'annoncer que Rizabeg étoit épris de mes charmes , & qu'il vouloit souper le soir même avec moi. Je lui répondis que son Excellence avoit bien de la bonté , & lui-même encore plus ; mais que depuis long-temps j'étois à la diète blanche , & que je ne la dérangerois ni pour tous les ordres de Chevalerie ensemble , ni pour toutes les Excellences des corps politiques. Je le priai en même temps très - poliment de se lever d'une chaise longue où il sembloit s'être établi à demeure. Il douta d'abord s'il se seroit trompé ; il prétendoit m'avoir déjà trouvée à de petits soupers ; il m'assuroit même que fais-je ? des bêtises qu'il prenoit dans sa tête , & qu'il vou-

loit me persuader ; voilà le plus plaisant.

Je m'apperçus que sa visite étoit une impertinence décidée. Je lui parlai très-sérieusement ; il en fit alors de même. Il étoit désespéré, disoit-il, par rapport à moi, de l'éloignement que je témoignois pour Son Excellence. L'affaire pouvoit devenir plus sérieuse que je ne le pensois : il n'étoit pas question d'une fantaisie ; il étoit trop galant homme pour se prêter à ces misères. Rizabeg, continuoit-il, avoit formé un projet tel qu'il n'y avoit qu'une personne comme moi qui pût le justifier. Bref, il vouloit se marier en France, sans s'assujettir à l'état, à la condition, ni à la fortune de la personne qui fixeroit son choix.

Cette nouvelle me parut si extravagante, que je lui répondis par un grand éclat de rire. Il me dit qu'elle lui paroissoit aussi ridicule qu'à moi, mais qu'elle n'en étoit pas moins vraie, que je ne m'engagerois à rien en suivant cette affaire de loin, & que si je le jugeois à propos, il me garantissoit le succès.

Ensuite il entra dans des détails étonnans ; car ces Messieurs ont l'art de per-

suader, quoiqu'ils ne parlent point pour leur compte. Je ne consentis pas au souper; je lui promis seulement de lui donner de mes nouvelles.

Il ne fut pas plutôt sorti, que j'allai faire part de cette conversation à une femme très-versée dans ces sortes de matières. Elle insista encore plus que le Chevalier; elle vouloit se charger de conduire cette affaire à son point. Elle m'entraîna chez une Elève de la Jobin, qui prétendoit avoir le talent de lire dans l'avenir. Après quelques cérémonies & la tasse de café, qui étoit le livre du destin, la Sibylle moderne m'assura que le sort s'étoit déclaré pour moi; & à force de me promettre que je ferois tourner la tête à Rizabeg, elle fit en effet tourner la mienne. Le prodige n'étoit pas grand.

Je m'en rapportai plus à cette prédiction qu'aux propos du Chevalier; j'en acceptai l'augure. Cette idée de grandeur, ou plutôt cette espérance, me donna un air de gaieté qui animoit tous mes traits, & la vivacité de mes regards sembloit annoncer mon triomphe. La confiance & l'espoir sont l'ame des graces

& de la beauté. Je retournai à l'hôtel de l'Ambassadeur, où je me présentai avec cet air aisé qui tient un juste milieu entre l'effronterie & la timidité.

Aussi-tôt que Rizabeg m'eut apperçue, il vint au devant de moi; il m'accabla de ces politesses qui vont toujours au delà de l'amour-propre; il me fit un compliment qui n'étoit pas absolument si mal tourné (je commençois à m'y connoître un peu); il le prononça assez bien pour que je pusse le comprendre; & quoique ses expressions fussent un peu asiatiques, je n'y trouvai pas beaucoup de différence d'avec celles dont nos Petits-Mâîtres nous étourdissent tous les jours. Ils sont de ce côté un peu Orientaux.

Les attentions marquées qu'il eut pour moi produisirent d'abord tout l'effet qu'il devoit en espérer. La prédiction de la Sibylle étoit en bon train, & ma visite fut longue. Le Chevalier, qui ne le quittoit presque jamais, lui avoit rendu compte de celle qu'il m'avoit faite; il m'assura en particulier que mon air difficile avoit pris, & que je le tenois.

Mon sexe & les égards que Rizabeg me témoignoit, me donnèrent la liberté

de lui faire des questions. Je ne m'écartai guère de celles qui m'intéressoient le plus. On m'avoit assuré qu'il avoit douze femmes ; je voulus le savoir de lui-même : il en convint , en me disant que s'il en avoit trouvé une aussi aimable que moi , il se seroit fait un plaisir d'y borner tous ses vœux.

J'eus tout lieu d'être contente de cette visite. Ma démarche étoit hasardée ; mais on n'a pas de compte à rendre , dès que le succès est heureux ; & l'on m'embarrasseroit beaucoup , si on m'obligeoit à donner des raisons de toute ma conduite.

Après plusieurs visites qu'il me fit avec beaucoup de précaution , il me parla très-sérieusement de mariage. Voilà de ces bonnes fortunes auxquelles on ne pourroit jamais s'attendre , & qui ont un air de plaisanterie. Je le crus de même ; je le lui témoignai : il me jura par le grand Dieu des batailles , par son Sophi , par son cimetère , & par la maudite lettre de change qu'il avoit avalée , qu'il étoit très-vivement épris de mes charmes , & qu'à son retour il répudioit toutes ses femmes , pour s'attacher

uniquement à moi. Ce détachement étoit grand pour un Afiatique; j'en connoissois tout le prix : je sacrifiai mon dégoût à la reconnoissance, & mes plaisirs à l'ambition. Il exigea seulement un profond mystère sur notre mariage, & que je passerois pour sa maîtresse en titre. Il sentoit le ridicule de cette alliance, & je n'étois pas absolument bien pénétrée de l'humiliation de l'état de fille entretenue. Je m'estimois trop heureuse d'être, à quelque titre que ce fût, la femme d'un Ambassadeur.

La cérémonie de notre mariage fut aussi burlesque, aussi secrète, & aussi triste qu'il pouvoit le désirer. Son Lousman nous unit dans l'hôtel même. Ce bonheur me paroissoit un songe; il donna à notre union un ton de bonne fortune & d'intrigue réglée dont tout le monde fut la dupe. On me crut simplement à ses gages; & ma probité se fit un devoir de ne pas démentir les apparences.

Rizabeg venoit mystérieusement passer les nuits avec moi; mais, quelques précautions qu'il prît pour en dérober la connoissance au Public, on savoit toutes

les particularités de ses visites ; on eût dit qu'on en donnoit tous les matins le bulletin à ma porte. Il n'y avoit qu'un article qui étoit un peu forcé.

Toutes les plaisanteries qu'on faisoit sur notre compte prenoient dans le monde, & me donnoient un air de considération. On me fixoit au Palais Royal, on en parloit tout haut dans les foyers ; j'eus dès ce moment un titre pour me présenter au grand balcon de la Comédie Italienne du côté de la Reine. On me chansonna très-bien ; & je fis mieux, je chantai ces chansons. Je riois de la bonne foi du Public, de la jalousie des femmes d'un certain état, de l'envie que j'excitois parmi les Bourgeoises, & du mépris des femmes comme il faut. En un mot, je me moquois tout haut de ceux dont la malignité oisive se joue de l'activité des foibles des autres.

J'éloignerai d'ici tout le merveilleux de cette Ambassade, qu'on mettoit au rang des fictions. Je puis du moins protester, en connoissance de cause, que l'Ambassadeur n'étoit pas la chimère de . . . c'étoit plutôt un hommage que le grand Sophi rendoit aux vertus écla-

tantes de Louis XIV, qu'une discussion d'affaires d'intérêt ; ce qui dispensoit Riazabeg d'aller souvent à Versailles, & de conférer avec les Ministres de France & des Cours étrangères.

Il n'aimoit pas cette agitation continue qu'on voit dans les palais des Rois, cet empressement ni cet air affairé qu'on affecte dans le sein même de l'oïfiveté. Il auroit préféré ces Cours qui ressembloit à ces vastes tombeaux d'Asie, où ne sont renfermés que des corps sans mouvement & sans ame.

Trop prévenu contre notre Nation, dont il ne mesuroit que la superficie, il se lia avec très-peu de monde. On lui avoit fait si peu de grace, qu'il n'en vouloit faire à personne.

Après un mois de séjour, dont il avoit passé la plus grande partie avec moi dans une maison à Chaillot, il eut son audience de congé.

J'étois grosse ; & malgré cet état, je me faisois un véritable plaisir d'entreprendre le voyage d'Asie. Il me tarδοit de voir tomber douze femmes à mes genoux ; j'allois jouir de leur humiliation & de leur rage. Quel triomphe

pour une coquette ! & quel tableau pour l'amour-propre !

Ses complaisances, ses attentions, sa tendresse même, avoient tout obtenu de ma reconnoissance, & rien du penchant ; en un mot je ne l'aimois pas. Cela n'étoit pas bien merveilleux ; il étoit mon époux : j'étois au ton du jour ; cependant j'aurois été fâchée qu'il se fût aperçu de mes dispositions ; au lieu que les autres femmes ont leurs maris pour premiers confidens de leur indifférence.

Le Public, qui ignoroit encore notre mariage, fut très-étonné de voir que je suivois Rizabeg dans son pays. Je ne rapporte point tous les propos singuliers qu'on tint sur notre compte. Nous nous rendîmes au Havre, où nous montâmes l'*Astrée*, frégate équipée aux dépens du Roi, pour le conduire jusqu'en Danemarck.

Rizabeg avoit choisi cette route pour éviter les Etats du Grand-Seigneur, où il craignoit quelque nouvelle violence. Le bruit de son Ambassade s'étoit répandu par-tout. Il avoit encore à Paris une indigestion de la lettre de change qu'il avoit avalée à Constantinople. La cara-

vane de la Mecque qu'il avoit commencée malgré lui , ne lui avoit point paru excessivement amusante : tout cela le détermina à se rendre en Asie par le Nord.

Je m'abandonnai sans peine à sa tendresse & à sa probité. Il y avoit longtemps que mon parti étoit pris, & je n'avois point fait mes réflexions après coup. Il est vrai que le désespoir y entroit pour quelque chose. Je voulois m'éloigner de tout ce qui pouvoit me rappeler le souvenir de Duréal. Il m'avoit offensée ; mais mon amour humilié n'étoit rien en comparaison de mon ambition. J'étois aimée de Rizabeg , je dispofois entièrement de son cœur , & je n'en faisois pas un mauvais usage ; je savois qu'il ne me manqueroit point. Si je lui avois témoigné la moindre défiance , la crainte m'auroit causé ce malheur , & mon espérance portoit des ressources avec elle.

Dans notre navigation , tout le monde s'empressoit de me témoigner des attentions infinies. Rizabeg prétendoit que les siennes étoient assez grandes pour dispenser les autres d'en avoir. Le Ca-

pitaine ne pensa pas de même. Plus galant que ne le font ordinairement les personnes de son état , il me faisoit très-assidument sa cour. Il avoit de l'esprit , il étoit vif , enjoué ; il tiroit parti de la moindre chose pour nous amuser ; en un mot , j'étois charmée de le voir , quoiqu'il se moquât un peu de ma conquête. Il ignoroit où nous en étions ensemble , & il prenoit le change sur mon état : ma grossesse ne le dépaysoit pas ; il la regardoit comme un mal d'aventure. Un peu plus de politesse l'auroit rendu encore plus aimable : il faut moins exiger des hommes , pour en obtenir davantage. Comme il étoit avec moi sans dessein , il agissoit sans circonspection. L'Excellence Persane s'y méprit ; elle en devint jalouse.

Cette petite attaque de jalousie me donna bonne opinion de sa tendresse. J'ai su toujours tourner ces tracasseries au profit de l'amour-propre : cependant je n'osois déclarer au Capitaine ce qui se passoit dans le cœur de mon époux ; je ne voulois pas le rendre fat.

Le neuvième jour nous essuyâmes une horrible tempête : la mer en fu-

reur faisoit passer son agitation dans notre ame ; des nuages affreux , en nous déroband le jour , nous éclairoient sur le danger ; les vents déchaînés sembloient , à chaque instant , entr'ouvrir le vaisseau ; l'horreur de ce spectacle n'étoit comparable qu'à celle que nous ressentions. Nous comptions tous périr. Je tenois beaucoup à la vie , j'avois toujours devant les yeux l'humiliation des douze femmes de Rizabeg , leur répudiation étoit un triomphe que je ménageois à ma petite vanité (ce qui me dédommageoit de certains dégoûts). Il eût été bien cruel de faire naufrage avec de si bonnes dispositions , & dans un si beau chemin pour mon élévation.

La manœuvre du vaisseau étant abandonnée , le Capitaine descendit dans notre chambre pour nous consoler , ou plutôt pour nous cacher le danger. Mon état & mon sexe l'intéressoient beaucoup ; il crut que j'avois plus besoin de consolation que Rizabeg , qu'il n'aimoit pas excessivement ; il fit tout ce qu'il put pour me rassurer. Il me dit à l'oreille que si le vaisseau venoit à périr , il me feroit passer dans la chaloupe ,

loupe, & que n'étant qu'à cinq lieues d'une côte, il seroit aisé d'y aborder.

Cette ressource me donna un air de satisfaction. Son Excellence, qui étudioit tous mes mouvemens, crut qu'il m'avoit tenu quelque propos galant; elle se leva précipitamment. Le Capitaine en fit autant; dans cet instant même, un coup de vent jeta presque entièrement notre vaisseau sur le côté, & nous tombâmes tous les trois les uns sur les autres. Cette chute nous groupa si singulièrement, que quand le Capitaine l'auroit fait à dessein, il n'auroit pu se placer plus avantageusement pour me faire rougir & pour désespérer mon amant. Celui-ci trouva la situation trop indécente pour être naturelle, ou plutôt trop naturelle pour n'être pas indécente. Il en témoigna son mécontentement avec tant de hauteur & dans des termes si insultans, que notre marin ne put s'empêcher de lui répondre dans le même goût.

La querelle fut si vive, que Rizabeg lui auroit tranché la tête, si je ne me fusse opposée à cette violence; le Capi-

Mars 1785.

F

taine, de son côté, avoit tiré deux pistolets pour faire feu sur lui. Mes cris les désarmèrent. J'eus une attaque de colique des plus cruelles, on craignoit une fausse couche; ce qui occupa plus essentiellement les parties belligerantes: leur colere avoit commencé par la prévention; & comme le sujet en étoit léger, elle finit par le repentir.

L'orage qui s'étoit élevé dans le vaisseau sembloit avoir conjuré la tempête. Le vent devint très-favorable: le Capitaine, occupé à rétablir la manœuvre & à donner ses ordres à l'équipage, n'eut plus le temps de nourrir la jalousie de Riza-beg; & deux jours après nous entrâmes dans le port d'Hambourg, où, en descendant du vaisseau, son Excellence dit très-sérieusement au Capitaine, que s'il avoit raisonné davantage, il lui auroit tranché la tête avec la même facilité qu'il le fit à un malheureux valet qui se trouva par hasard à côté de lui.

Cet excès de cruauté & d'autres mécontentemens déterminèrent une grande partie de ses gens à l'abandonner. Il ne voulut plus remonter l'astrée. Le Capi-

taine n'étoit pas de son goût, parce qu'il le croyoit du mien. Cela ne diminua rien de sa tendresse.

Nous prîmes par terre la route de Dantzick, où le mauvais temps nous retint très à propos ; car au bout d'un mois j'accouchai d'un gros Persan qui lui fit un plaisir infini, & qui dans ce moment ne m'en donna guère.

Au bout de six semaines, nous nous mîmes en marche pour aller en Russie; notre suite étoit réduite à sept personnes, en y comprenant une bonne & laide nourrice que j'avois eu l'attention de choisir dans ce goût, afin qu'on lui laissât le temps d'avoir soin de mon enfant.

A deux journées de cette ville, nous fûmes attaqués par une bande de voleurs si nombreuse, qu'elle auroit intimidé toutes les Excellences de l'univers. Le pistolet sur la gorge ils s'emparèrent de tout; & comme ils n'étoient pas difficiles, ils voulurent bien se charger du gros bagage, & j'y fus comprise.

Les domestiques ayant voulu faire les mutins, furent mis à mort. A l'égard de Rizabeg, on le laissa maître du champ.

de bataille avec la nourrice & l'enfant. Cette expédition faite , ils s'empresrent d'aller jouir loin de là des dépouilles du vaincu ; elles étoient très-considérables : outre les présens de la Cour de France pour le grand Sophi , il avoit pour plus de trois cent mille livres de bons effets.

Un de ces scélerats , qui se tint toujours masqué & pour lequel il paroïsoit qu'on avoit beaucoup de considération , se mit dans la chaise avec moi. Nous traversâmes toute la nuit des forêts immenses , au milieu de la neige & de la glace ; le lendemain , on fit une petite halte au milieu d'un bois. Je refusai de prendre la moindre nourriture ; j'étois désespérée , & si accablée , que je perdis de vue les douze femmes de Rizabeg que je devois humilier ; je l'étois moi-même plus qu'elles n'auroient jamais pu l'être. Toutes les idées de grandeur s'étoient évanouies ; ma tendresse maternelle ne l'étoit pas. Ces malheureux s'arrêtoient de temps en temps pour me parler une langue que je n'entendois point , & pour me rire au nez. Oh ! pour cela , je le comprenois à merveille.

Leurs chevaux étoient si fatigués de cette marche forcée, qu'on fut obligé de passer la nuit au milieu d'une grande forêt, où l'on fit un très-grand feu. Mon compagnon de chaise, plus empressé que les autres à me faire prendre quelque nourriture, laissa par hasard tomber son masque, & je reconnus un valet de chambre de Rizabeg, un de ceux qui, sous prétexte de quelque mauvais traitement, l'avoient quitté à Hambourg. Il avoit épié la marche de son maître & s'étoit joint à une bande de voleurs, uniquement dans le dessein de m'enlever.

Ce scélerat avoit osé, étant à Paris, porter ses prétentions jusqu'à moi; je l'avois menacé d'en rendre compte à son maître; il avoit contraint les mouvemens de sa tendresse, & il avoit saisi cette occasion pour se venger de mes mépris. C'est ce qu'il m'avoua en très-bon françois en ce moment, où il vouloit se payer du prix de son audace.

Avant cette belle expédition, ce scélerat étoit convenu avec tous ses camarades, qu'il leur abandonneroit tout le butin, à condition qu'ils ne préten-

droient rien sur ma personne. Il me fit part du traité qu'il vouloit exécuter, & par conséquent des droits qu'il s'étoit réservés sur moi. Je m'opposois de toutes mes forces aux désirs du vainqueur, lorsqu'avec une fureur extrême il me proposa deux partis. Il y avoit un choix à faire, & je le fis. La Matrone d'Ephèse m'eût imitée, si le danger eût été réel & aussi pressant. Tout dans ce monde dépend de la vérité des circonstances & d'être bien pénétré de sa situation : il y en a où la nécessité n'a pas de compte à rendre à la délicatesse ni à la vertu.

Les spectateurs, échauffés d'une boisson forte & du tableau indécent qu'ils avoient sous les yeux, oublièrent le traité fait avec Osman, ce digne valet de chambre, qui les avoit exclus du droit de conquête : ils avoient au fond les mêmes droits que lui. On les disputa de part & d'autre : la querelle devint très-vive, je touchois au moment où, pour la faire finir, j'allois servir de victime. Je jetai d'abord des cris affreux ; je regardois ces scélérats avec des yeux mourans, j'implorois leur pitié, je fondois en larmes,

lorsque tout à coup j'entendis une bordée de coups de fusils dont une balle me froissa le bras : je tombai à demi morte ; on me releva , & je me vis bientôt investie par un régiment de hussards ; on me lia les mains , & je fus conduite dans les prisons de Brandebourg.

Les coups de mousquet avoient laissé sur le carreau vingt-deux de ces scélérats , & Osman étoit de ce nombre ; il n'en restoit plus que douze , qui furent conduits dans les mêmes prisons.

Il y avoit long-temps qu'on battoit toutes les forêts de ces cantons pour punir ces coquins de tous les excès qu'ils commettoient journellement. Le grand feu qu'ils avoient fait , & qu'on avoit apperçu d'une hauteur, les avoient découverts. Les gardes avancées qu'ils placoient toujours, de crainte de quelque surprise , avoient alors quitté leur poste pour augmenter le nombre des prétendans ; le bruit que chacun faisoit en discutant ses droits sur ma personne , la fureur de leurs emportemens , tout contribua à leur défaite.

J'avois beau protester en françois

de mon innocence, on crut en allemand que j'avois l'honneur d'être initiée dans leurs mystères, & l'on me traita en conséquence.

Je passerai sur l'horreur de ma situation : on fit tout de suite le procès à ces scélérats, & ils subirent tous le sort qu'ils méritoient. On me préparoit déjà celui que je ne méritois pas, lorsque je fus interrogée par un homme qui savoit un peu le françois. Alors je commençai à respirer. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit passé, à quelques circonstances près, qui ne faisoient rien à leur crime ni à mon innocence.

Cette espèce d'interprète fit aux Juges un rapport fidèle; ils opinèrent qu'il falloit écrire à Ispahan pour savoir ce que Rizabeg étoit devenu, & pour vérifier si j'avois accouché à Dantzick. La Justice ne prend pas toujours le chemin le plus court. J'offris un expédient plus simple; heureusement on le goûta, & après y avoir mûrement réfléchi, on s'adressa à Dantzick, où l'on assura ce que j'avois avancé. Malgré le bon témoignage qu'on rendit sur mon compte, par la négligence de mes Juges

ou par la longueur des formalités, je passai encore six mois en prison.

Il ne restoit plus qu'à ordonner ma liberté : pendant ce temps-là je fus traitée avec plus de considération. Le Kermeistre, ou Geolier, avoit une fille à peu près de mon âge, qui, par ses assiduités, avoit eu la complaisance de diminuer l'horreur de ma prison. En lui enseignant le françois, j'avois appris d'elle un peu d'allemand : la nécessité, ou plutôt la reconnoissance, m'avoit inspiré pour elle l'amitié la plus tendre : elle joignoit à une figure très-aimable, une éducation au-dessus de celle des personnes de son état.

Quelques jours avant celui de ma liberté, Mozenher (c'est ainsi que s'appeloit cette jeune personne) m'annonça l'arrivée d'un François qu'on venoit d'arrêter : cette nouvelle ne m'intéressa d'abord que par la conformité de son sort avec le mien. Les malheureux sont toujours compatissans pour les peines qu'ils ressentent eux-mêmes. Elle mit dans ce récit un intérêt qui me donna une très-bonne opinion de son cœur ; elle louoit beaucoup la bonne mine du

François, elle lui trouvoit une physionomie distinguée; enfin, elle m'en parloit si souvent & avec tant de chaleur, que je m'apperçus bientôt de l'impression que cet étranger avoit faite sur elle, & de ses progrès.

Mozenher m'avoua naturellement qu'elle le voyoit avec une peine extrême dans les fers; elle auroit souhaité pouvoir les rompre; elle revenoit sans cesse à son éloge; elle me dit quelle avoit saisi deux fois l'occasion de le voir, pour avoir seulement le plaisir de parler françois: mais ce plaisir alloit plus loin, car elle rougissoit en me faisant cet aveu.

L'amour, sous le voile de la pitié, se glissoit insensiblement dans son ame; elle ignoroit de bonne foi que c'étoit le commencement d'une passion, quelle flatoit trop pour ne pas lui laisser faire bien du chemin. Un jour, un moment, le premier coup-d'œil avoit disposé son cœur à l'impression la plus tendre; c'étoit une surprise qu'elle n'avoit pas encore découverte, & dont elle ne se défioit point, quoiqu'elle en fût déjà la dupe. Il faut, pour ainsi dire, en

être la victime, pour s'en appercevoir.

La veille du jour pris pour ma liberté, le temps me parut si long, que je crus que ce moment n'arriveroit jamais. Je passai toute la nuit à faire dans ma tête des dispositions pour le voyage d'Asie, où je me proposois d'aller trouver Rizabeg. Le Consul de France à Pétersbourg avoit eu la complaisance de me faire savoir qu'il avoit passé dans cette ville, & qu'il lui avoit fourni les secours nécessaires pour se rendre à la Cour d'Ispahan; mais on n'avoit vu ni mon fils ni la nourrice; elle n'étoit point revenue à Dantzick, où nous l'avions prise : tout cela redoubloit mes inquiétudes, & me jetoit dans de nouvelles irrésolutions.

Les scélérats qui nous avoient arrêtés n'avoient point eu le temps de dissiper ce qu'ils nous avoient volé; la Justice avoit eu la précaution de s'en emparer. Je retrouvai tous les bijoux que Rizabeg m'avoit donnés, & qui faisoient un objet considérable; tout me fut rendu avec une fidélité qui doit surprendre, puisque ces effets avoient passé par les mains des voleurs & des gens de justice.

A peine je commençois à m'affoupir, que je fus éveillée par la chute de quelques plâtras, & d'une pierre qui s'étoit détachée du mur. Je jetai un très-grand cri. J'avois peur que cette prison, qui tomboit de vétusté, ne m'enlevelît sous ses ruines; j'étois si tremblante, que je n'osois me lever. Hélas! entendis-je en ce moment, ne criez point, rassurez vous, Madame; c'est un malheureux qui cherche à rompre ses chaînes.

Vous travaillez en vain, lui répondis-je; vous sortirez de votre prison pour entrer dans une autre, & vous n'en ferez pas plus avancé; au contraire on s'appercvra de vos desseins, & l'on vous enfermera dans quelque lieu encore plus affreux. Il me dit ensuite qu'il auroit du moins la consolation de s'entretenir quelquefois avec moi, si je voulois le lui permettre; & qu'il ne pousseroit pas plus loin l'ardeur de démolir. Il me pria, quand le jour paroîtroit, de remettre à sa place la pierre qui s'étoit détachée, afin qu'on ne s'appercût point du travail de la nuit.

Je le plaignois de s'être donné tant

de peine, sans rien avancer pour sa liberté ni pour diminuer son ennui. Je lui annonçai ma prochaine délivrance, & en même temps mon départ pour l'Asie, ou j'allois rejoindre mon époux.

Après m'avoir témoigné combien il étoit charmé de voir finir mes malheurs, il m'assura qu'il n'étoit pas aussi criminel qu'on auroit pu me le faire entendre & que l'on en étoit persuadé : il semble, ajoutoit-il, que toute la prudence humaine soit inutile à ceux qui sont destinés à être malheureux, & je suis de ce nombre. J'ai fait une faute légère, & le sort l'a saisie, comme s'il n'avoit jamais occasion de faire éclater sa fureur sur ceux qui méritent réellement ses persécutions. Ce discours ne fera peut-être, Madame, sur votre esprit aucune impression ; car l'innocent & le coupable tiennent à peu près le même langage, & se trouvent également à plaindre : mais, quel que soit le tourment qu'on me réserve, je souffrirai moins qu'un autre dès que je n'ajouterai point à mon supplice celui des remords.

Je l'écoutois avec un certain intérêt ;

je le lui témoignois de temps en temps. L'innocence n'est guère muette ; elle se soulage & se console en s'établissant dans le cœur des honnêtes gens , ou du moins en faisant tout ce qu'il faut pour y pénétrer. Le son de sa voix ne m'avoit point du tout frappée , & toute ma pitié se tournoit vers un homme que j'étois charmée de ne point trouver coupable , sans jamais aller au delà.

J'ai toujours , continua-t-il , été tendre jusqu'à la foiblesse , & même jusqu'à la folie. On ne paroît amant qu'autant qu'on l'est avec excès ; c'est le ton de ce siècle : l'usage , qui autorise les sottises des autres , ne justifiera jamais les miennes , j'en conviens : hélas ! j'ai donné les premiers momens de ma jeunesse à une intrigue ridicule ; mes parens , qui m'aimoient plus que je ne le croyois alors , la traversèrent tant qu'ils le purent , & j'étois assez injuste pour les regarder comme des tyrans sourds à la voix de la nature , & qui ne se servoient de leur autorité que pour étouffer ses mouvemens.

En un mot , je me perdois sans eux ; & ils le sentoient pour moi. Ils ne né-

gligèrent rien pour m'arracher à cette malheureuse passion ; ils y réussirent : mais le hasard mit en défaut leur amitié & leur prudence ; il me jeta , pour ainsi dire , malgré moi dans les bras d'une personne indigne des égards que tous les hommes doivent à ce sexe charmant.

J'ai été trompé cruellement , je devois m'y attendre ; rien n'est moins surprenant , lorsqu'on s'attache sans choix & qu'on veut ensuite faire naître le penchant & l'estime.

Mes affaires m'obligèrent à m'éloigner d'elle pour quelque temps ; le premier moment de mon absence fut celui de ses infidélités ; on eut la bonté de m'en instruire : je rompis totalement avec elle , quoiqu'elle m'eût inspiré la plus vive tendresse ; il m'en couta beaucoup , je l'avoue ; mais..... A ce mots notre conversation fut interrompue par le bruit de quelqu'un qui alloit & venoit , & nous n'osâmes ni l'un ni l'autre ouvrir la bouche.

Le jour commençoit à paroître ; j'eus à peine le temps de remettre la pierre qui avoit été détachée du mur ,

lorsque le Geolier qui avoit eu , la veille , des ordres pour me mettre en liberté , vint ouvrir ma prison. Je descendis dans son appartement pour voir sa fille qui s'étoit chargée de m'accompagner dans une maison où je devois passer quelques jours avant de partir de cette ville.

La Mozenher , qui venoit m'y voir très-souvent , m'avoua sa tendresse pour le prisonnier François , & me dit quelle avoit formé le projet de l'arracher à ses fers. Elle vouloit encore s'évader avec lui. Malgré ma compassion naturelle pour les foibles des autres , je ne pus m'empêcher de lui représenter le danger auquel elle alloit s'exposer , & les malheurs quelle se préparoit. Sa tendresse étoit plus forte que tous les conseils que l'amitié auroit pu lui donner. Ses soupirs & ses pleurs me communiquèrent sa foiblesse , & je lui offris tous les secours qui dependroient de moi.

Ils étoient l'un & l'autre tout disposés à me suivre en Asie , si je voulois me charger d'eux , & je n'étois pas éloignée de leur rendre ce service ; mais je vou-

lois avant tout aller à Konisberg pour m'assurer d'un vaisseau qui devoit dans peu de jours mettre à la voile pour la Russie, pour pouvoir leur ménager le moment favorable pour leur fuite. Il étoit même prudent que je m'éloignasse, afin qu'on ne crût pas que j'avois favorisé leur évasion, au cas que leur projet vînt à manquer. Ma raison s'étoit beaucoup fortifiée dans les fers.

En arrivant à Kœnigsberg, je trouvai le Capitaine d'un vaisseau prêt à partir, & qui en fixa le jour, si le temps étoit favorable, comme il y avoit lieu de l'espérer. Il m'accorda avec beaucoup de peine trois places dans son bord; je l'écrivis tout de suite à la Mozenher. J'eus le temps d'avoir sa réponse, où elle m'assuroit qu'elle ne manqueroit pas de s'y rendre, & qu'elle alloit tout disposer pour cela.

Le jour marqué, le vent se trouva très-propre pour la navigation: on vint m'en avertir; on m'attend pour lever l'ancre. Je me rends au port; je regarde de tous côtés sans voir arriver nos amans: j'engage le Capitaine à différer son départ d'une heure; il y consent

avec peine : ce temps expiré, il ne voulut point faire grace d'une minute. J'entre dans le vaisseau ; on avoit déjà levé une ancre, lorsque j'apperçus une chaise de poste ; plus elle approchoit, plus je voyois que le postillon faisoit des signes. Le Capitaine voulut bien attendre un moment.

La chaise arrivée dans le port, on coupe les cordes qui attachoient les malles, on jette tout dans la chaloupe : je vais pour recevoir ces amans ; ils montent sur le bord ; ils viennent à moi : quelle est ma surprise en reconnoissant Duréal, tout changé qu'il étoit, ce Duréal, le seul homme que j'eusse aimé véritablement ! C'étoit lui que j'arrachois au malheur & à l'opprobre ; je lui faufois la vie, pour le faire passer dans les bras d'une rivale !

L'étonnement de Duréal fut au moins aussi grand que le mien ; nous attachions l'un sur l'autre des regards stupides, nous étions agités tous deux de trois ou quatre mouvemens différens, qui nous laissoient comme immobiles. La Mozenher nous regardoit sans savoir ce que cela vouloit dire. De cette immo-

bilité singulière à une agitation violente , le passage fut bien rapide.

On alloit mettre toutes les voiles, lorsque des gens armés, avec un Oubran-casseffer, ou Commissaire, se présenta sur le port, & somma le Capitaine de lui rendre deux criminels qui venoient de se jeter dans son bord, ajoutant qu'il alloit prendre une chaloupe pour y faire une descente.

A ces mots qui nous remplirent de frayeur, nous nous jetâmes aux genoux du Capitaine, pour le prier de s'éloigner au plus vite, & de ne pas souffrir une pareille violence. Il se rendoit à nos prières, lorsqu'on le menaça de quelques coups de canon s'il osoit s'éloigner du port avant qu'on eût fait les perquisitions convenables.

Cette menace étoit sérieuse, & pouvoit avoir son exécution : c'étoit un moyen bien sûr pour nous arrêter. Duréal s'abandonnant au désespoir, vouloit se précipiter dans la mer. Le Capitaine, qui ne savoit rien de ce qui se passoit, & qui craignoit pour lui même, étoit fort embarrassé à prendre un parti. Dans ces circonstances, le Com-

missaire & six de ses Satellites montèrent sur notre bord; ils réclamèrent leur proie. L'équipage & tous les passagers étoient attentifs à ce qui se passoit; on trembloit pour nous, tout le monde s'intéressoit à notre sort, on s'élevoit contre cette violence, on ne vouloit pas la souffrir. Le Commissaire, qui faisoit l'important, révolta tout le monde; on vouloit le jeter dans la mer avec ses recors. On s'en ouvrit à lui d'une manière à le faire trembler: il changea de ton, il représenta poliment les droits de la Justice & les devoirs de sa charge, dont il ne pouvoit point s'écarter, sans intéresser sa conscience; car il prétendoit en avoir une. Il concluoit toujours à s'emparer de nous; il y alloit, disoit-il, de son honneur de remplir, en nous arrêtant, les vues de la Justice, qui lui avoit confié l'exécution de ses ordres.

Le Capitaine du vaisseau, plus compatissant, que ce Commissaire, & comprenant bien quels étoient les motifs d'honneur qui le faisoient agir avec tant de zèle, ne jugea pas à propos de nous remettre entre ses mains. Il se fâcha de ce qu'on étoit entré dans son bord; on

lui faisoit perdre le moment de la marée & du vent favorable; il le témoigna avec aigreur, il y joignit les menaces les plus vives. On se mettoit en devoir de verbaliser, lorsqu'il donna des ordres secrets pour qu'on retirât la chaloupe. Au même instant il fit démarrer; on appareilla les voiles, & le vaisseau quitta la rade avant que le Commissaire & sa suite eussent eu le temps de mettre la date à leur procès verbal.

Malgré notre frayeur & nos larmes, les passagers éclatoient de rire de voir enlever d'une façon si comique ce détachement de la Justice. On ne craignoit point qu'on lui envoyât un renfort en pleine mer. Le Commissaire, qui sentit un peu tard qu'il s'étoit engagé témérairement, crut en imposer en prenant un ton d'autorité & en menaçant tout l'équipage, jusqu'aux mousses.

De leur côté, les recors se voyant exposés à la risée de tout le monde, murmurèrent beaucoup de ce qu'on leur manquoit si essentiellement. Le Capitaine, fatigué de leurs plaintes, les pria très durement de se taire; il leur proposa de les jeter à l'eau, pour leur don-

ner la liberté de retourner au port : cet expédient ne fut pas absolument de leur goût. La résolution du Capitaine, notre éloignement du port, & l'embarras du Commissaire qui capituloit déjà pour avoir la liberté de s'en retourner, dissipèrent notre frayeur, & nous commençâmes à prendre part au divertissement de l'équipage, qui étoit enchanté de cette aventure. On étoit d'avis qu'on corrigeât un peu la Justice ; il sembloit que tous ceux qui étoient sur ce vaisseau eussent des raisons particulières pour en vouloir à ces suppôts, & que chacun prît sa revanche.

On offrit poliment à tous ces gens de les débarquer dans la première Isle déserte qu'on rencontreroit. Mais on fit réflexion qu'ils étoient naturellement assez barbares pour n'avoir pas besoin de leçon de férocité, que d'ailleurs il faudroit jusqu'à ce temps-là les nourrir sur le vaisseau : ainsi l'on se détermina à les descendre dans une barque de pêcheur que le hasard présenta, & où ils verbalisèrent tant qu'ils voulurent.

Après cette belle expédition chacun se distribua dans son logement. Nous

étions trop pressés Duréal & moi de jouir du plaisir de nous être retrouvés, pour ne pas nous rendre compte de tout ce qui avoit pu y contribuer.

La Mozenher paroissoit charmée de ce que je connoissois son amant ; mais cette satisfaction ne dura guère : nous étions stupides à force d'étonnement, & nous ne pouvions comprendre comment le seul son de la voix, dans la petite conversation que nous avions eue dans la prison, ne nous avoit pas conduits à une reconnoissance. Il est vrai que nous n'avions rien dit qui pût rapprocher les objets.

La Mozenher nous observoit attentivement, sans y entendre la moindre finesse ; elle partageoit notre joie, & se félicitoit d'avoir mis Duréal en pays de connoissance. La tendresse qu'elle ressentait pour lui se trouvoit plus à son aise ; le poids de sa reconnoissance à mon égard lui paroissoit moins embarrassant : elle faisoit éclater ces deux sentimens ; &, trop simple pour s'appercevoir de notre trouble, elle se laissoit aller sans contrainte à tous les mouvemens de son cœur.

Les malheurs de Duréal m'intéressoient trop, pour ne pas m'informer avec empressement de toutes leurs circonstances. Il m'en avoit déjà dit quelque chose, sans entrer dans le moindre détail; il ne pouvoit se dispenser de m'en rendre compte : il prévint mes desirs.

La Mozenher, qui avoit été très-attentive à l'histoire de Duréal, crut avoir été la dupe de notre surprise lorsqu'il étoit entré dans le vaisseau. Elle se rappela l'intérêt & la vivacité avec lesquels je l'avois sollicitée moi-même à travailler à sa liberté; elle se mit dans l'esprit que c'étoit une affaire arrangée entre lui & moi, & que nous nous étions donné le mot pour la sacrifier. Nous ne pûmes jamais lui ôter cette idée : elle rapprochoit toutes les circonstances. Il n'étoit pas naturel, disoit-elle, que j'eusse voulu me charger du sort de deux personnes, si un intérêt aussi vif que celui de l'amour ne m'avoit portée à cet excès de générosité. Plus nos cœurs se réunissoient par l'estime & par la confiance, plus la jalousie de la Mozenher s'enflammoit & faisoit des progrès. La moindre attention, le plus petit égard
que

que Duréal avoit pour moi , la désespéroit.

Duréal ne négligeoit rien pour rassurer la triste Mozenher. Elle voyoit qu'il avoit retrouvé une femme qu'il avoit aimée tendrement, & dont il ne s'étoit éloigné que parce qu'il l'avoit crue coupable. Elle s'étoit justifiée ; elle lui rendoit un service des plus signalés dans le moment le plus cruel de sa vie : toutes ces réflexions ne lui échappoient pas. Que l'amour est ingénieux à se tourmenter !

La Mozenher n'étoit pas la seule qui raisonnât. Duréal, de son côté, reconnoissoit combien il avoit été injuste à mon égard , combien j'avois à me plaindre de lui ; il sentoit toute l'importance du service que je venois de lui rendre. Une tendresse mal éteinte lui parloit encore en ma faveur ; mais sa voix étoit bien foible ; il n'avoit point encore oublié l'infortunée Dorcey (1). La reconnoissance la plus vive l'attachoit à la Mozenher ; il auroit été désespéré de lui faire la moindre peine , & sur-tout qu'elle se fût apperçue de tout ce qui

(1) Dernière maîtresse qu'il avoit eue.

se passoit dans son ame. De mon côté, je tenois à cet amant que je n'avois jamais perdu de vue. Il s'étoit justifié, tant bien que mal, de son inconstance & de son ingratitude : il étoit malheureux par excès de sensibilité Mais je n'étois plus à moi. Je me regardois comme très-légitimement unie avec Rizabeg ; j'avois un enfant qui étoit le gage de nos sermens & de sa tendresse. Que d'incertitude & de trouble !

Je voyois Duréal avec plaisir, & mes regards alarmoient la Mozenher. Elle l'aimoit véritablement ; elle l'avoit délivré ; elle m'avoit fourni les moyens de le revoir : l'amitié & la reconnoissance m'attachoient fortement à elle ; mais sa tristesse & sa jalousie m'en éloignoient en même temps ; c'étoit entre nous une gêne accablante, une agitation continue, un combat violent des sentimens les plus opposés. Nous éprouvions toute la peine & tout le désordre de la passion la plus vive. Tantôt elle me considéroit comme sa bienfaitrice, & je la regardois de même. Tantôt elle n'étoit à mes yeux qu'une rivale dangereuse, qui cherchoit à m'éloigner du cœur de

mon amant pour s'y établir elle-même. Elle avoit à mon égard les mêmes pensées. Nous commençâmes à nous observer de plus près , à nous défier l'une de l'autre , à ne nous parler qu'avec humeur. Nous mîmes un peu d'aigreur dans nos conversations , & nous n'oubliâmes point de nous haïr.

Duréal n'osoit plus avoir des attentions ni nous donner des soins , dans la crainte de déplaire à l'une ou à l'autre. Nous ne voulions point en recevoir , pour ne pas faire réciproquement notre supplice , & nous étions tous les trois obligés de vivre ensemble , & de nous voir continuellement , sans pouvoir l'éviter.

Tous les passagers s'étoient apperçus de ce qui se passoit. Les uns nous plaignoient , les autres en rioient : ils ne savoient pas positivement toutes les circonstances de notre histoire , & nous ne jugeâmes pas à propos de les en instruire ; autrement ils l'auroient trouvée plus cruelle que risible.

La Mozenher , qui aimoit pour la première fois , étoit effarouchée de la moindre chose : elle devint insensible.

ment inquiète , rêveuse , ombrageuse & mélancolique ; ensuite elle tomba dans la langueur : elle ne sortoit de cet état qu'avec des symptômes de folie ; ses yeux s'égaroient ; cependant elle ne disoit jamais rien qui pût m'offenser.

Je connoissois la situation de son cœur ; je faisois tout ce qui dépendoit de moi pour la rassurer : j'avois des attentions pour elle , parce que je ne la craignois pas , & que je la croyois incapable de me nuire dans l'esprit de Duréal. Peu à peu elle devint brusque , insolente , ingrate , & emportée. L'amour change souvent le plus heureux caractère.

On ne sauroit concevoir combien notre état étoit cruel. La Mozenher , à qui la tête avoit tourné , résolut d'en sortir. Après avoir passé deux jours sans rien prendre , malgré nos plus vives sollicitations , elle me pria , après souper , d'aller sur la galerie , où elle désiroit me parler en particulier. Elle m'intéressoit trop pour lui refuser cette foible consolation ; je ne cherchois qu'à diminuer l'amertume de son sort , & je ne l'avois pas plutôt brusquée , que je faisois tout au monde pour lui en témoi-

gner ma douleur & pour adoucir en même temps ses peines.

= Je vois, Madame, me dit-elle, lorsqu'elle crut qu'on ne pouvoit plus nous entendre, que nous faisons mutuellement notre supplice, & que nous y ajoutons celui de Duréal. Je l'aime jusqu'à la fureur, vous le savez; je n'ai pris aucune précaution pour le cacher, & d'ailleurs cela m'eût été impossible. Je n'entre point dans les raisons de la reconnoissance qu'il vous doit, parce qu'elles ne sauroient l'emporter sur la tendresse qu'il m'a jurée. Je me suis sacrifiée pour lui, j'ai risqué ma vie pour sauver la sienne, j'ai renoncé à tout pour le suivre. Je ne lui reproche point ce sacrifice; je le ferois encore, s'il avoit le malheur de se trouver dans le même cas. Je le connois, ou du moins je m'en flatte. Je fais qu'il est bon, qu'il est honnête homme, & si attentif, qu'il ne voudroit déplaire à l'une ni à l'autre. Je m'en suis apperçue, & je lui rends cette justice: c'est même la seule consolation qui me reste. Vous avez un époux; je n'en ai point. Il m'a promis sa main,

il ne vous a jamais fait une pareille promesse : en tout cas, votre état la lui rend. Peut-être celle que j'ai de lui est l'ouvrage de la nécessité ; l'amour-propre, ou plutôt ma tendresse ne m'a pas permis d'en approfondir le motif. J'en ai été flattée ; je l'ai reçue avec plaisir, je l'avoue ; je dis plus, le bonheur de ma vie en dépend ; je ne saurois y renoncer ; ce sacrifice est au-dessus de mes forces ; j'aurois beau le promettre, je ne le tiendrois pas.

Notre situation est trop cruelle. Il nous reste, pour nous en retirer, un moyen, violent à la vérité, mais nécessaire, & l'amour le justifie. Le Capitaine nous assure que demain nous entrerons dans le port ; il faut ce soir même engager Duréal à se décider pour l'une ou pour l'autre. J'y souscris, quoique j'aie plus de prétention que vous. En descendant du vaisseau, l'infortunée ira porter son humiliation & sa douleur où le sort voudra. Je ne vois point d'autre expédient, à moins que le désespoir n'en fournisse quelque autre plus prompt & plus sûr. Vous le comprenez ; il n'est pas néces-

faire de vous en dire davantage : c'est la seule consolation qui reste à ceux qui n'ont plus rien à espérer =.

En me tenant ce discours , elle serroit mes mains dans les siennes , qui étoient brûlantes. La vivacité de cet entretien annonçoit le désordre de son ame ; toute la fureur de l'amour éclatoit dans ses yeux. Je tâchois en vain de calmer ses transports , & de lui faire sentir combien elle étoit injuste dans ses soupçons. = Non , Madame , reprit-elle , je suis trop convaincue de la tendresse que vous avez pour lui. J'ai tout fait pour m'aveugler un moment , sans avoir jamais pu y parvenir. Tout ce que vous pourriez me dire pour me tranquilliser seroit inutile ; ma pénétration m'a trop bien servie. Si le parti que je vous ai proposé ne vous convient pas , il n'y a qu'à le faire monter ici , afin qu'il s'explique tout de suite ; & celle en faveur de laquelle il sera décidé , aura le barbare plaisir de voir l'autre se précipiter dans la mer ; & je me sens plus de force pour l'exécuter que pour en être le témoin =.

= Oh ! pour cela , ma chère Mo-

zenher, vous me permettrez de ne faire ni l'un ni l'autre, lui dis - je le cœur ferré de douleur. Je ne vois rien de si fou ni de si indécent que se donner la mort pour un homme; il ne le feroit pas pour nous. Eh ! pourquoi voulez-vous que nous soyions plus foibles que ces Messieurs? Croyez - moi, ma chère amie = Vous êtes trop sûre de votre bonheur, reprit - elle avec une fausse tranquillité dont je fus la dupe; vous voulez en jouir, vous avez raison : si j'étois aussi heureuse que vous, je serois plus raisonnable, & je tiendrois plus à la vie. L'ingrat, le barbare Duréal prononce mon sort par votre bouche; j'ai fait la loi, je la subis =. En même temps elle se précipite dans la mer, sans avoir auparavant fait le moindre mouvement qui préparât cette affreuse révolution.

Effrayée de ce malheur, j'eus à peine la force d'appeler du secours. On met la chaloupe à l'eau, on cherche cette malheureuse victime; l'obscurité de la nuit la déroboit aux yeux des matelots. Un d'entre eux enfin l'apperçoit, se jette à la nage, veut la saisir; elle lui échappe,

& s'enfonce au même instant. Elle crut se délivrer ainsi de ses malheurs , & le plus grand de tous étoit d'y succomber.

Je pleurois , je gémissois , je me désespérois , je me reprochois sans cesse de ne l'avoir pas mieux consolée , & de n'avoir point éloigné de son cœur jusqu'au moindre soupçon de rivalité : mais auroit-on pu prévoir qu'elle eût poussé si loin la sensibilité , ou plutôt le désespoir ?

La situation de Duréal étoit au moins aussi violente que la mienne. Il se regardoit comme la cause de ce malheur ; & quoiqu'il n'eût jamais senti pour elle un goût bien décidé , le service qu'elle lui avoit rendu & la promesse qu'il lui avoit faite en conséquence lui tenoient lieu de tendresse ; il étoit inconsolable de sa mort. Il y a des personnes qui , sans être aimées , se rendent extrêmement intéressantes par leur amour.

Le croiroit-on ? Duréal eut l'injustice de me dire que je n'avois pas assez ménagé la sensibilité de cette infortunée : il faisoit tomber sur moi l'horreur de ce désespoir ; je crus même m'apercevoir que ses soupçons le portoient à

penfer que j'avois pouffé la jalousie & la fureur jufqu'à la précipiter dans la mer. Ma bonté outragée fe défendit mal; une justification fuivie auroit été trop humiliante : ma fierté s'en mêla beaucoup, & j'abandonnai Duréal à fa douleur & à fon injustice.

Tous les paffagers convinrent que la Mozenher avoit eu, de temps en temps, des accès de folie; quelques-uns, plus pénétrants que les autres, lui en avoient trouvé ce jour-là des fyptômes plus frappans qu'à l'ordinaire. Il n'y a rien de fi fingulier que les observations & les découvertes qu'on fait après qu'un malheur eft arrivé.

Dès ce moment, Duréal tomba dans une trifteffe accablante, & n'ouvrit jamais la bouche. Nous arrivâmes le lendemain dans le port, où nous trouvâmes trois vaiffeaux partis de Konigsberg long-temps après nous, & qui étoient, depuis quelques jours, dans la rade. Duréal, fans me rien dire, étoit forti des premiers du bord comme un éclair: on le cherche, on l'appelle, on ne le voit plus, & je n'entends plus parler de lui. Craignant qu'il n'eût encore été

arrêté, je le fais chercher dans toutes les prisons ; je vais moi-même chez le Consul de France ; le Capitaine s'en informe de tous les côtés ; point de nouvelles.

Son éloignement avoit un air d'injustice & d'ingratitude qui me choqua vivement : tantôt j'étois piquée, tantôt alarmée, & quelquefois je n'étois ni l'un ni l'autre, ou du moins je le croyois. Il auroit pu me mettre dans la confiance de ses projets, & certainement je ne les aurois pas trahis. S'il lui étoit arrivé quelque malheur, il auroit bien trouvé le moyen de me le faire savoir. Enfin, après avoir bien retourné toutes ces idées, je me fixai à croire qu'il m'avoit manqué essentiellement & de propos déterminé ; dès-lors je résolus d'oublier jusqu'à son nom, & de ne plus penser qu'à Rizabeg. Il faut convenir que la vanité nous fait faire contre notre goût plus de choses en un jour, que la raison n'en obtient dans une année.

Quelques jours avant mon départ pour l'Asie, je rencontrai une femme avec un petit enfant sur les bras ; elle demandoit du secours à tous les passans :

je les fixai l'un & l'autre ; je reconnus mon fils & sa nourrice. Il seroit difficile de concevoir avec quelle vivacité je le pris , je l'embrassai & l'accablai des plus vives caresses : il faut être mère pour le sentir. Mais , hélas ! il étoit si pâle & si défiguré , que , sans cette femme , ses traits ne me l'auroient pas fait reconnoître ; & cette reconnoissance étoit moins l'effet du jugement , que le triomphe du sentiment & l'oracle de la nature.

Je les amenai chez moi. J'appris de la nourrice tout ce qui s'étoit passé après notre cruelle séparation. Rizabeg avoit trouvé des secours chez le Consul de France : la veille de son départ pour l'Asie il avoit appris mon sort. Il alloit voler à Brandebourg , lorsqu'on l'en empêcha , en lui faisant entendre qu'Osman , son valet de chambre , dont il avoit pénétré les sentimens , étoit du nombre de ces scélérats qui nous avoient attaqués. On y avoit encore ajouté le Capitaine du vaisseau , dont il avoit été si jaloux ; en un mot , selon lui , ce projet de noirceur avoit été arrangé de concert avec moi. Il chargea le Consul de France

de réclamer les effets qui étoient entre les mains de la Justice , & il poursuivit sa route.

Aurois-je dû m'attendre à cet excès de noirceur de la part d'un homme qui m'adoroit ; car on est toujours prêt à justifier ce qu'on aime. Duréal m'avoit un peu préparée à cette injustice. La nourrice me dit ensuite que Rizabeg , ne voulant rien voir qui pût me rappeler dans son souvenir , lui avoit fait présent de notre enfant , comme s'il n'eût donné qu'un vieil habit , & comme s'il eût été le maître d'en disposer entièrement. Elle le préféroit , ajoutoit-elle , à un don plus considérable , puisque son bonheur y étoit attaché.

Je m'épuisais en remerciemens ; je louois sa tendresse & ses soins pour cet enfant , & je lui offrois une récompense honnête , lorsque , me regardant avec étonnement , elle me demanda d'un ton ferme & qui visoit à l'insolence , si j'entendois la priver de cet enfant. Elle vouloit , disoit-elle , le garder toujours , ajoutant que puisque Rizabeg le lui avoit donné , il étoit véritablement à elle.

Ce discours me parut d'abord une mauvaise plaisanterie, & je me mis à rire, en continuant de caresser mon enfant : mais elle me prouva le contraire, en l'arrachant de mes bras avec beaucoup de violence. Elle ne vouloit pas, disoit-elle, que qui que ce fût partageât la tendresse qu'elle avoit pour lui.

J'observois avec attention ses regards, pour voir s'ils n'annonçoient rien d'égaré. Elle s'en apperçut, & me dit qu'il y avoit chez elle moins de folie que chez ceux qui pourroient lui en soupçonner. Elle me protesta, avec la dernière effronterie, que si je la citois en Justice, elle soutiendrait fermement qu'elle-même lui avoit donné le jour. Je poussai l'excès de la bonté jusqu'à lui promettre de la charger du soin de son enfance, puisqu'elle y paroissoit si attachée, & de lui faire un sort heureux. Elle refusa l'un & l'autre ; & , par un calcul de gueux facile à concevoir, quoiqu'assez propre à révolter, elle me prouva que cet enfant lui rapporteroit plus qu'un bon métier & que toutes les récompenses que je pourrois lui offrir.

Ce système d'intérêt me parut ce qu'il

étoit. Voyant enfin qu'elle étoit bien décidée à garder mon enfant , je veux la chasser de chez moi ; elle a l'audace de me menacer. J'appelle du secours ; on l'arrête : elle soutient hardiment que je veux la priver de son fils ; elle pleure , gémit , se désole , s'arrache les cheveux , pour mieux peindre son désespoir. On s'intéresse assez volontiers pour les malheureux qui pleurent. La populace s'arrête devant la maison , & prend son parti. On me trouve bien cruelle de vouloir enlever à cette femme le seul bien qui lui reste. La Justice arrive ; sa présence en impose à quelques coquines comme elle qui me faisoient mon procès. Je la suis chez le Juge de Police ; il reçoit notre plainte : nous soutenons toutes les deux la même chose. On convient qu'il faut écrire à Dantzick pour s'informer de la vérité. En attendant cet éclaircissement , je demande que mon fils soit remis sous la garde de la Justice entre les mains d'une autre nourrice. On me répond froidement que ce n'est pas l'usage du pays ; mais qu'on va le déposer au Greffe avec la plainte.

En effet on y descend ; on le dépose comme une pièce nécessaire au procès ; on lui attache une étiquette , & le Greffier de sa main le paraphe , aussi-bien que la plainte , par première & dernière, *ne varietur* ; ensuite on l'enferme dans un cabinet.

Cette formalité étoit si extravagante , que je crus d'abord qu'on plaisantoit ; mais ensuite on nous pria très-poliment toutes les deux de sortir. Cette perfide nourrice obéit pour remplir la ville de ses cris : pour moi, tremblante pour le sort de mon fils qu'on venoit d'enfermer, je m'attache à la porte du cabinet. On tente inutilement de m'en arracher : je crie, je n'interromps mes sanglots que pour écouter si mon fils n'y répond pas : je n'entends rien ; je crains qu'il n'ait été étouffé. Toutes ces inquiétudes ne sont qu'à la portée des entrailles maternelles. Je ne pensois point du tout à l'humiliation d'être compromise avec cette infame créature ; toutes mes vues , toutes mes idées , tous mes soupirs se tournoient du côté de mon fils. Le Greffier veut sortir & fermer son Greffe ; nou-

velle violence. Résolue de périr à cette porte , on ne peut parvenir à m'en arracher.

J'étois dans le plus affreux désespoir ; lorsque le Juge , qui avoit fait observer les démarches de l'une & de l'autre , vint me rendre mon fils. Le Greffier , pendant qu'on me tourmentoit pour me faire sortir , l'avoit soustrait adroitement de ce cabinet (sa main étoit admirablement formée aux soustractions) ; il l'avoit porté dans une maison voisine , où le Juge avoit eu la complaisance de le tenir caché. On avoit suivi la nourrice : après quelque pleurs forcés , elle avoit pris un cabaret pour son champ de bataille , & un pot de vin pour sa consolation. On la fit arrêter tout de suite , & elle fut enfermée pour le reste de ses jours. Les véritables mouvemens de la nature n'échappent jamais , & retrouvent toujours tous leurs droits dans le cœur des honnêtes gens.

Après que mon fils eut été rendu à mes larmes , je songeai sérieusement à aller rejoindre son père. Comme le Consul de France me confirma les cruels soupçons de mon époux , je jugeai à

propos , avant d'entreprendre ce voyage , de lui écrire pour me justifier. Je connoissois trop le caractère impétueux & brutal de Rizabeg pour m'y livrer sans précaution. Je chargeai d'une lettre Ismaël May , Juif très-honnête homme. Je ne la rapporte point ; elle est inutile.

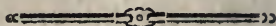
Rizabeg , en arrivant à Ispahan , avoit d'abord été dans la plus haute faveur. Le Sophi lui avoit donné le gouvernement de la province d'Ivira , place de confiance par son voisinage avec les Etats du Grand - Seigneur. Il n'avoit jamais oublié les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de ses voisins à Smyrne & à Constantinople. Il avoit l'esprit vindicatif ; il étoit indigné contre les Turcs. Il abusa du pouvoir qui lui avoit été confié pour assouvir sa haine particulière. La Porte s'en plaignit amèrement ; elle en demanda une satisfaction authentique ; & , quoique Rizabeg fût dans les bonnes grâces du Sophi , la politique exigea qu'on le sacrifiât. Sa tête fut le sceau de la bonne intelligence des deux Cours.

Notre union n'avoit pas été assez étroite pour que nos malheurs fussent communs. Je ne fus sensible à cette perte

que pour mon fils. Il avoit eu la cruauté de m'imputer le crime des brigands qui nous avoient attaqués ; il m'avoit abandonnée à mon malheureux sort. Je ne tenois à lui que par une espèce de reconnaissance ; j'avois tout donné à l'ambition : réflexion faite , je m'en consolai. On revient plus aisément des sottises de l'esprit que de celles du cœur ; en un mot , mon veuvage ne fut point une fièvre lente , qui dût me mettre hors d'état d'en connoître tous les plaisirs.

Le caractère de Rizabeg n'étoit point du tout fait pour réussir dans aucune Cour , ni dans les premiers emplois de l'Etat ; il n'avoit jamais su se plier aux circonstances , ni à la nécessité de plaire. Il étoit de ces hommes qui aiment mieux être exacts à leurs devoirs & utiles à leur Prince ; & rarement on se soutient par ces seules qualités. Il avoit toujours regardé avec mépris ces hommes en place qui se présentent avec l'amitié peinte dans leurs regards & la haine dans le cœur , & qui sont affables , attentifs , officieux jusqu'au moment où ils peuvent l'être efficacement , ou bien jusqu'à ce qu'ils puissent se dispenser de donner

des raisons de leur dureté ou de leurs refus. Eblouis de leur pouvoir, ils se pressent d'en jouir, sans se mettre en peine de le conserver ni de pénétrer quelle en fera la fin. Le bonheur les berce, le plaisir les endort, & les songes les plus délicieux perpétuent leur jouissance. Leurs rivaux veillent pour eux; ils sont balancés, ébranlés : ils s'en aperçoivent tard, ils ouvrent les yeux, ils agissent, s'humanisent un peu, se soutiennent par des alentours, se relèvent, jouissent, s'oublent, & retombent.



L'Héroïne, en continuant de voyager, trouve son père dans un Prince allemand. Jusque-là elle avoit vécu à cet égard dans une parfaite ignorance. Cette heureuse découverte est pour elle le principe d'une nouvelle destinée. Elle commence à réfléchir; elle connoît la nécessité de régler ses idées, & de racheter, par le repentir, des fautes qu'on ne peut réparer qu'en en devenant le juge le plus sévère. Le Prince lui fait un état, & lui veut un mari : elle le trouve dans ce Duréal qu'elle a tant aimé, & qu'elle croyoit perdu pour toujours.

LE RIDICULE

CORRIGÉ.

C O N T E.

LA semaine passée Cliton , qui est un homme de bon sens & très-consideré , vit Araminte dans une maison où il alloit rarement.

Araminte est une de ces femmes auxquelles on donne son cœur si naturellement , qu'on ne réfléchit aux sentimens qu'elles font naître , que pour s'y livrer.

Cliton fut si touché de sa beauté , qu'il ne lui laissa pas ignorer sa conquête. Il trouva dans Araminte une disposition marquée à recevoir ses soins.

Un bonheur encore si peu acheté ne lui fit faire aucune réflexion désagréable. La physionomie d'Araminte , pleine de noblesse & de douceur , la défendoit

contre toute impression désavantageuse, & ce qui eût paru facilité dans une autre ; n'étoit regardé que comme un charme de plus en elle.

Lorsqu'elle sortit, il ne s'étoit encore que foiblement expliqué ; mais il avoit été écouté, & par-là il jugeoit avoir été entendu avec plaisir. Il lui donna la main ; & en la quittant , il lui demanda son aveu pour la voir chez elle. Il l'obtint, & le lendemain son premier soin fut d'en profiter.

Il lui parla de sa passion avec toute l'ardeur que la sécurité donne. Araminte ne promit rien ; mais il se croyoit aimé, & il crut avoir tout obtenu. Rentré chez lui , on lui annonça le mari d'Araminte. Il courut au devant de lui. L'extrême amour confond l'objet aimé avec tout ce qui lui est relatif.

= Vous devez être étonné, lui dit Saint-Isle , de recevoir si tard la visite d'un homme qui vous est presque inconnu. Je voulois différer jusqu'à demain ; ma juste impatience ne me l'a pas permis. Dans la situation où je me trouve, un moment perdu ne se retrouve plus.... = Apparemment je peux vous

rendre quelque service, répondit Cliton : si cela est, vous trahiriez ma propre impatience en combattant la vôtre. . . .

— Sans avoir jamais eu de relation avec vous, reprit Saint-Isle, votre caractère m'est connu ; je sais que vous aimez à obliger : j'avois besoin de la confiance que l'on doit prendre en vous ; sans cela, je n'aurois jamais pu me résoudre à la démarche que je fais aujourd'hui. Je fais, continua-t-il, que vous aimez ma femme ; vous l'avez vue hier pour la première fois, & votre cœur s'est donné à elle. Je fais de plus qu'elle a contribué à ces mouvemens de passion par une sorte de plaisir qu'elle a paru prendre à en écouter les sermens. Je viens à ce sujet vous demander une grace & vous donner un conseil. Vous croyez ma femme disposée à vous aimer ? vous vous trompez ; elle ne peut aimer que moi. Elle n'a paru vous écouter avec plaisir, que parce qu'elle étoit irritée contre un époux indigne d'elle. Elle n'a pas su ce qu'elle faisoit ; peut-être même n'a-t-elle voulu que paroître s'attacher à quelqu'un pour me donner de la jalousie. Si je lui reprochois son étourderie, & qu'elle pût

la sentir , elle en feroit honteuse , désespérée , & ne voudroit jamais vous revoir. Ce feroit donc vous préparer des chagrins , que vous livrer à vos sentimens ; demain elle ne verroit qu'avec désespoir l'humiliante erreur où ils l'ont entraînée , indépendamment de ce que , maître de son sort & de ses démarches , je la ferois pour jamais disparoître de ces lieux , si je pouvois la soupçonner de la plus légère foiblesse. Voilà , Monsieur , continua-t-il , ce que j'ai dû vous dire par rapport à vous. Pour ce qui me regarde , je vous avoue qu'il en coûte beaucoup à mes sentimens de m'expliquer avec la même sincérité. Soit erreur , soit raison , j'ai attaché une gloire au secret que je vous confie , & il me semble que me trahir , c'est me dégrader. Vous avez peut-être jugé de moi sur les apparences & sur le bruit public. Vous me jugerez mieux sur ce que je vais vous apprendre. Mis de trop bonne heure dans le monde , j'en ai pris les travers. J'adore Araminte ; mais la fatuité a réglé qu'il feroit honteux de paroître aimer sa femme , & je rougirois d'aimer la mienne. Toutes les preuves d'infidélité
que

que je lui donne , ont leur source dans la crainte d'être démasqué. Le monde est plein de gens qui cherchent à lire dans notre ame pour nous trouver des ridicules : la terreur que me cause leur fatale curiosité , me fait former sans cesse de nouvelles intrigues ; mais au milieu de ce tumulte qu'on croit que j'adore , mon cœur se plaint amèrement ; j'entends le murmure avec douleur , je maudis le nom que je porte , qui me réduit à une contrainte affreuse ; je ne suis soutenu que par la vertu de ma femme. Si j'étois moins sûr de sa tendresse , je crois que , ne pouvant me résoudre à me donner un travers , je me serois déjà percé le cœur à ses pieds , en lui jurant , pour la première fois , que je l'aime. Jugez de ce que j'ai dû souffrir , lorsque j'ai appris , par un témoin fidèle qui la suit par-tout , que vous l'aimiez & que vous cherchiez à vous en faire aimer. On a beau être persuadé de la vertu de l'objet qu'on aime , on n'est pas tranquille lorsqu'on a le remords de lui avoir manqué. Je n'aurois pas craint un fat ; mais Araminte , qui a des sentimens vertueux , est faite pour être

Mars 1785.

H

vaincue par eux. C'est cette réflexion trop juste & trop accablante qui m'amène chez vous. Vous êtes honnête homme, Monsieur, & je crois que vous sentirez ma situation ==.

Saint-Isle se tut. == Le conseil que vous me donnez, lui dit Cliton, obtient ma reconnoissance; mais l'aveu que vous me faites corrompt la satisfaction que je vais goûter à vous obliger. Quoi! Monsieur, vous aimez Araminte, & vous rougiriez de paroître l'aimer! Quelle étonnante contradiction entre les sentimens & les idées! Eh! quel est donc le prix dont ce monde, auquel vous vous immolez, paye le sacrifice que vous lui faites? Le pénible & vain honneur d'être cité, peut-il vous flatter assez pour emporter la préférence sur le plus doux plaisir de la vie? Sans examiner le principe d'une gloire qui ne cesse d'être stérile, que parce que tôt ou tard elle produit des regrets, songez du moins qu'au milieu de ce tumulte, qui assourdit plus qu'il ne flatte, votre ame a des tourmens & n'a point de plaisirs. On ne peut être heureux que par les sentimens d'un cœur rempli: le

vôtre, tourmenté par l'amour, n'en connoît que les injustices & n'en éprouve que les douleurs. Je fais qu'il est des ridicules brillans, qui, par l'éclat qu'ils répandent, se naturalisent presque d'eux-mêmes dans l'empire de la raison. Mais celui-ci n'est pas de ce genre; il n'est même pas un ridicule, il est plus que cela. Tout ce qui fait le malheur d'un cœur justement enflammé est un crime dans celui qui s'en fait un amusement: mais un objet plus frappant me fournit des réflexions plus victorieuses. Vous aimez votre femme; son changement, dites-vous, seroit l'arrêt de votre mort. Si vous sentez ce que vous souffririez à la voir infidelle, pourquoi vous privez-vous de son amour? A quelles douleurs ne vous exposez-vous pas? Eh! pour quelle gloire? Mais je me trompe & je m'explique mal. Vous avez déjà toutes les douleurs que vous croyez braver; vous êtes la victime d'une coupable séduction, & vous n'en êtes pas la dupe. Une foible illusion vous entraîne, une lumière affreuse vous éclaire: vous achetez un peu de fumée par des combats cruels, & vous vous efforcez d'être

injuste, sans avoir même la ressource de l'erreur. Il faut, Monsieur, oser apprécier les suffrages d'un monde méprisable, les comparer aux charmes d'une tendresse heureuse, revenir à votre femme, l'aimer, le lui dire, mépriser. . . .
= Cela ne se peut point, répondit Saint-Isle, croyant penser ce qu'il disoit; il faudroit que je me sauvasse dans mes terres; & ni mon rang ni la haute fortune que j'attends ne me permettent une pareille foiblesse. = Monsieur, reprit sèchement Cliton, le conseil que je vous donne est le seul qu'un homme d'honneur doive vous donner, & vous devez le suivre. Si vous vous refusez aux avantages que vous y trouveriez, j'oublie que vous m'avez parlé, & demain je suis aux genoux de votre femme =.

Une si terrible menace, faite à un homme déjà jaloux, fixa son irrésolution. = C'en est trop, lui dit-il, suspendez vos menaces, elles sont inutiles au succès de vos vœux; vous m'avez éclairé par vos sages discours, & je me rends à la persuasion non moins que l'amour. . . . =.

LE CARACTERE ANGLAIS.

C O N T E.

JE fus obligé , il y a quelques années , de faire un voyage en Angleterre. Je logeai à Londres chez un Anglois de la première qualité que j'avois beaucoup connu à Paris , & qui avoit le malheur d'être amoureux de sa femme. C'étoit un de ces hommes à qui l'amour n'inspire que de la tristesse , & qui , préférant les peines aux plaisirs , écartent par goût les uns , pour se livrer volontairement aux autres. Milady pensoit comme toutes les femmes des jaloux ; elle détestoit son mari , & distinguoit tous les hommes qui se présentoient. Elle eut bientôt une plus forte raison de m'aimer ; c'est l'indifférence avec laquelle je parus la voir. Quoiqu'elle

fût jolie & très-aimable , j'étois déterminé à n'avoir plus de fantaisies , encore moins d'attachemens : dans cette résolution , je me tenois en garde contre les charmes de Myladi ; & pour plus de sûreté , je ne la voyois que le plus rarement qu'il m'étoit possible , quoique je fusse logé chez elle. Malgré ma conduite , dont la femme pouvoit se plaindre , je ne pus échapper aux soupçons du mari. J'ignorois le ridicule de son caractère : si je l'avois connu , j'aurois préféré la plus mauvaise auberge à sa maison. Je le vis entrer un matin dans ma chambre d'un air qui m'auroit annoncé tout ce qu'il alloit me dire , si j'avois été mieux instruit. = Vous aimez ma femme , me dit-il sans préambule ; oui , vous l'aimez , vous voudriez en vain vous en défendre. Connoissez le malheur qui vous menace & le crime que vous allez commettre. Je suis naturellement jaloux ; j'ai , de plus , mille raisons de l'être : après avoir souffert , depuis quatre ans , tout ce qu'on peut souffrir , ma patience est épuisée. Je ne vous laisserai donc aucune liberté ; vous me trouverez toujours entre ma femme

& vous; je vous rendrai aussi malheureux que je le ferai moi-même. Si mes soins sont inutiles, si vous parvenez à tromper ma vigilance, mon malheur fera l'arrêt de ma mort, je vous en avertis. Je ne vous fais aucune menace, parce que je n'oublie point, tout tourmenté que je suis, qu'il est naturel d'aimer une jolie femme qui a vingt ans & qui veut être aimée. Je mourrai de votre amour, de votre bonheur; mais je ne me croirai point en droit de vous punir de mon désespoir, quoique vous en foyez la cause ==.

Le ton dont Mylord me parloit m'effraya; je tremblai pour lui : je pris la résolution que tout honnête homme auroit prise à ma place, qui fut de quitter Londres. Je ne pouvois sortir décemment de chez lui que de cette façon, & je ne pouvois y rester, sans me rendre coupable de la mort de mon ami. Je lui dis le parti que je voulois prendre; il me crut sincère, & il me parut plus tranquille.

J'aurois voulu partir dès le lendemain; je ne le pouvois pas : une affaire importante me retenoit, & il m'étoit éga-

lement impossible de l'abandonner & de la voir terminer avant huit jours. Je donnai mes ordres en conséquence ; & n'ayant pas de raisons de me cacher , ces ordres ne furent point secrets. Malheureusement j'avois eu la veille une conversation avec Myladi , qui m'avoit un peu engagé avec elle. Elle m'avoit reproché mon indifférence , & j'avois répondu que je n'en avois point. En France , cette réponse n'eût eu que la valeur d'un simple compliment ; mais Myladi m'aimoit , & une Angloise amoureuse prend les mots pour des sentimens. Elle apprit que je devois partir , & elle me fit prier de passer dans son appartement. Mon ami , rassuré par ma promesse , étoit allé pour deux jours à quelques lieues de Londres. Son absence me laissoit le droit d'être poli ; je me rendis donc aux vœux de Myladi. Aussi laconique que son mari , elle me fit connoître que j'avois affaire aux deux plus étranges têtes d'Angleterre. Elle m'adoroit ; mon indifférence avoit commencé sa passion ; mon aveu en avoit fait un droit. Je voulois partir , au mépris d'un engagement sacré ! Si j'exécu-

tois ce dessein odieux & barbare, sa mort m'apprendroit l'horreur de mon crime.

Ce furent-là ses propres expressions. Je compris qu'il seroit inutile & dangereux de l'abuser. Je lui dis qu'il étoit vrai que j'allois bientôt partir, mais que c'étoit malgré moi ; que j'avois parfaitement senti ce qu'elle méritoit, & qu'en obéissant à la nécessité de retourner dans ma patrie, je faisois le plus grand effort de raison, & j'en ressentais la plus vive douleur.

De la façon dont elle s'expliquoit sur mon motif, quel qu'il pût être, il eût été bien inutile de le lui apprendre ; j'avois même à craindre qu'en me justifiant par les soupçons de son mari, elle ne se portât à quelque extrémité contre lui ; & je crus être très-prudent en gardant mon secret ; mais ma situation n'en étoit que plus terrible : je me trouvois entre deux personnes qui me menaçoient de se tuer ; & par l'opposition des différentes lois qu'elles m'imposaient toutes deux, il me devenoit presque impossible de sauver l'une & l'autre : d'ailleurs, laquelle sauver, & comment me

résoudre à choisir ? Cette position affreuse m'ôta jusqu'à la liberté de penser. Mes réponses aux discours de Myladi se sentirent parfaitement du trouble de mon esprit ; & ce trouble offensant , ou qui du moins lui parut tel , contribua encore à me faire paroître plus indifférent & plus cruel. En la quittant , je vis tout ce que j'avois à craindre.

Myladi soupôit en ville , & je n'étois engagé indispensablement nulle part. Je profitai de cette liberté pour passer le reste du jour dans mon appartement. Les plus tristes pensées vinrent bientôt m'y troubler. Quel parti prendre ? Devois-je partir ? devois-je rester ? J'avois à choisir entre deux victimes : laquelle des deux devoit me coûter le moins à sacrifier ? La plus innocente dans ses sentimens : mais toutes deux l'étoient également. La jalousie est aussi naturelle que l'amour. Accablé de mes cruelles réflexions , je me couchai de bonne heure. Je dormois profondément , je me sentis éveiller. Quel objet frappe mes yeux ! Myladi est à mes genoux ; je la distingue à la faveur d'une bougie qui éclaire dans l'éloignement : elle appuie

son front sur ma main , & cette main est mouillée de ses larmes. = Ah ! Madame , lui dis-je en la serrant dans mes bras pour la relever , dans quel état vous offrez - vous à moi... ! = Vous voyez ce que l'amour peut sur mon cœur , répondit-elle en pleurant : réduite à vous faire pitié , je ne crains que de n'y pas réussir. Hélas ! est-il temps de consulter ma gloire ? Elle dépend à présent de vous ; je n'en ai plus à respecter , si vous ne m'aimez pas , = Ne me supposez pas des sentimens barbares , lui dis - je plus ému que je n'aurois voulu l'être. Oui , je vous aime. Eh ! qui dans cet état seroit capable de ne vous pas aimer ? Mais vous vous perdez , vous me perdez moi - même : n'avez - vous plus de raison ? = Ah ! cruel , répondit - elle , cette raison est l'excuse des indifférens & le conseil des ingrats : je lis dans votre cœur ; mais lisez aussi dans le mien : n'y trouverez-vous rien qui vous touche , quand je meurs d'amour pour vous.... = ? Je crus qu'elle alloit mourir en effet. Tant d'amour me pénétra ; j'oubliai qu'il alloit décider de sa destinée. Sa douleur & son

amour ne faisoient pas tous ses charmes; elle en avoit de plus séduifans encore. Dans le désordre où elle étoit, un rien rend plus belle : la beauté est dans tout ce qu'on découvre, & elle décide contre toutes les raisons.

La sûreté du tête-à-tête en fit durer les momens. Les réflexions revinrent lorsque Myladi se fut retirée, & je ne fus plus occupé que de mes devoirs pendant le reste de la nuit.

J'avois promis à Myladi de ne point partir; elle en avoit exigé le serment, & je souhaitois de pouvoir y être fidèle. Mais comment en trouver le moyen? Mylord avoit ma parole. En me voyant différer, il ne manqueroit pas de penser que j'avois employé les deux jours de son absence à me faire des raisons de rester. Je devois m'attendre à quelque scène tragique; je ne pouvois me faire aucune illusion; je m'en fis cependant. Je m'imaginai qu'en lui parlant avec toute la force de la raison, je le rendrois plus raisonnable, même en lui disant la vérité jusqu'à un certain point; & ce fut le parti que je pris, après y avoir mûrement réfléchi.

Dès qu'il fut revenu , j'allai le trouver , & lui parlai en ces termes : = Vous avez de l'esprit , Mylord , vous portez un grand nom , vous possédez de grands biens ; tant de qualités , tant d'avantages pourfont-ils moins sur vous qu'un sentiment aveugle qui les détruit , & que tous les Etats & toutes les Nations du monde regardent avec horreur ? = Pourquoi me faites-vous cette question , me dit-il en me regardant fixement ? = Parce que j'ai réfléchi au cruel aveu que vous m'avez fait , & que le fond de jalousie que vous m'avez montré , m'annonce pour vous un avenir épouvantable. Connoissez - vous le tourment des jaloux ? = Je le connois , me dit il en me serrant le bras avec force ; il est tout entier dans mon cœur ; il m'étoit réservé de l'éprouver par un ami perfide. = Vous me connoissez mal & vous m'offensez , repris-je avec douceur ; mais votre erreur ne me touche que par rapport à vous. Daignez m'entendre , daignez croire que mes conseils sont sans artifice ; peut-être est-il temps encore de vous en donner = . Je vis qu'il m'écoutoit , & je continuai

ainsi : Vous savez , Mylord , que les passions entrent en nous malgré nous-mêmes ; vous l'éprouvez malheureusement. Quoiqu'elles soient toutes étranges , elles sont toutes naturelles ; c'est le malheur de notre esprit & de notre condition. Mettez-vous bien cette vérité devant les yeux ; tout dépend pour vous de la façon de l'envisager . . . = Ah ! cruel , me dit-il , je vous devine , vous aimez ma femme. = Non , lui dis - je ; c'est elle au contraire qui m'aime. J'ignorois sa passion , que je n'avois point cherché à faire naître ; elle me la cachoit avec soin : c'est vous qui lui avez donné la force de paroître. Vous avez exigé mon départ ; j'en ai donné l'ordre : cet ordre est venu jusqu'à elle ; à la veille de me perdre , elle m'a parlé. Quoiqu'elle me fît pitié , je n'ai consulté que mon engagement avec vous. Je me suis montré inébranlable : la fin de notre conversation a été la même menace que vous m'avez faite vous-même =.

Mylord , enfoncé dans un fauteuil & la tête baissée , m'écoutoit attentivement : je crus qu'il ne m'étoit pas impossible de l'attendrir , & je continuai

en ces termes : = Je vous parle sans imposture , Mylord ; quoique le tableau que je vous présente soit affreux , j'attends plus de choses que je n'en crains de l'impression qu'il fera sur vous. Je vous ai promis de partir , & je vous tiendrai parole , malgré ma juste répugnance à immoler un objet intéressant & malheureux , à une volonté aveugle & barbare : mais ferez-vous plus barbare que moi ? pourrez-vous vous résoudre à faire périr une femme que vous adorez ? C'est à vous de prononcer sur son sort. Dans deux jours je ne serai plus à Londres , si vous persistez à l'exiger ; mais dans deux jours elle ne sera plus au monde , si vous me forcez à partir =.

Je m'interrompis pour le laisser parler. Il resta encore quelques momens sans rien dire ; il se leva ensuite , & me regardant d'un œil assez tranquille : = Je vois , me dit-il , que vous êtes honnête homme ; vous voyez aussi tout ce que je souffre : mon sort va dépendre de la façon dont vous vous conduirez ; je vous en laisse absolument le maître. Je vais passer quelques jours à la campagne ; vous ne ferez pas gêné par ma

présence. Tout dépend peut-être pour ma femme & pour moi de la liberté d'esprit que je veux vous laisser ==.

Il me quitta à ces mots. Aussi accablé que lui , je n'eus pas la force de l'arrêter. Resté seul , & revenu à moi , je me retraçai ce qu'il venoit de me dire , & j'examinai ce que j'avois à faire. J'avois deux intérêts à concilier, tous deux extrêmement opposés , & tous deux également respectables. Après avoir rêvé long-temps , je trouvai une tournure qui , avec du temps & beaucoup de prudence , pouvoir nous sauver tous trois ; c'étoit de me conduire avec Myladi d'une manière si circonspecte , que son mari ne pût jamais m'accuser de flatter sa passion. D'un autre côté , d'aller trouver Mylord à sa campagne dans deux jours , & de lui dire que , n'ayant pu réussir à guérir sa femme du sentiment malheureux qui la préoccupoit , je prenois le parti de rester encore quelque temps , dans l'espérance & dans la résolution de faire , par ma conduite froide & invariable , ce que je n'avois pu obtenir par mes discours & mes conseils. Ce projet me parut le plus prudent ; je

m'en promis le meilleur effet , & j'allois l'exécuter , lorsqu'on me remit une lettre qui confondit toute ma prudence.

« Je vous ai trompé , Monsieur ; je
» vous ai laissé des espérances , parce que
» je ne voulois point recevoir de conseils.
» Le seul qu'un homme au désespoir doi-
» ve écouter , c'est son désespoir même.
» La mort est un instant : de tous les
» raisonnemens que je pouvois faire ,
» voilà le seul que j'aye fait ; il va m'as-
» surer une tranquillité que je ne devois
» plus espérer : dans un moment j'aurai
» très-bien pensé. Vous concevez que je
» ne vivrai plus lorsque vous recevrez
» cette lettre. Je n'ai pas voulu mourir
» sans vous écrire. Soyez tranquille sur
» cet événement ; vous en êtes la cause
» innocente : écarter les regrets , encore
» plus les remords. Je ne souffre plus ,
» & il ne faut pas que ma mort vous
» coûte plus qu'à moi ».

J'annonçai cette horrible nouvelle à Myladi ; elle en fut vivement touchée. Nous envoyâmes auprès de Mylord ; il avoit cessé de vivre. Cette catastrophe m'imprima la plus grande douleur : je ne voulus plus rester auprès d'une femme

dont le deuil étoit mon ouvrage ; je ne pouvois plus me regarder que comme le meurtrier de son mari. Toutes mes autres réflexions cédèrent à celle-là , & je me sauvai dans la nuit , après avoir écrit à Myladi. J'espérai toutefois que ma lettre produiroit quelque bon effet ; mais j'appris , peu de temps après , qu'elle avoit suivi l'exemple de son mari , & je l'appris par elle-même , dont je reçus la lettre qui suit :

« Vous êtes-vous imaginé que des raisonnemens détruisoient des passions ?
» Ah ! connoissez mieux le cœur d'une Angloise. Je ne condamne pas le parti que vous avez pris ; je souffre , je suis désespérée , & je ne me plains point ; mais en trouvant votre fuite excusable , je suis obligée de conclure que je ne vous reverrai jamais. Croyez-vous que j'en puisse supporter la pensée ? Non , vous ne le croyez pas , & vous sentez que ma mort est la seule chose que je puisse opposer à l'horreur que me fait sentir votre perte. . . . J'ai attendu de savoir où vous étiez , pour exécuter un projet formé dès votre départ : ce n'eût plus été mourir pour

» vous , que de vous le laisser ignorer.
» Combien n'ai - je pas senti redoubler
» mes maux par mon impatience ! Je
» vous cherchois par-tout , je vous de-
» mandois à toute la nature , j'oubliois
» que vous n'étiez plus au monde pour
» moi. Malgré l'excès de la passion qui
» me déchire , je me fais la violence de
» n'aller point mourir à vos genoux :
» je fais me maîtriser lorsque votre in-
» térêt l'exige. Jugez de l'excès d'un
» amour , qui n'est capable de ménage-
» ment que pour se refuser un plaisir.
» C'en seroit un très-grand pour moi
» de pouvoir vous dire encore une fois
» combien je vous aime ; mais il faut
» que je m'en prive , il faut que mes
» sentimens conservent , jusqu'au der-
» nier instant , quelque chose d'agréable
» pour vous. Vous n'avez pas connu ,
» vous n'avez pas senti combien je vous
» aimois ; vous n'aimiez pas assez pour
» le concevoir. Cette dernière preuve
» pourra peut-être vous l'apprendre : je
» l'espère , je m'en réjouis.... Daignez
» penser quelquefois à moi. Je sens tout
» ce que j'exige de vous : je sais qu'il
» est triste d'être en commerce avec un

» objet qui est mort pour nous ; mais
» il y a des plaisirs particuliers que la
» tristesse peut nous faire ; peut-être vous
» est-il réservé de l'éprouver. Adieu ; il
» est temps que je vous laisse respirer :
» cette lettre est bien longue si elle
» vous attendrit. Il faut ménager la sen-
» sibilité de ceux de qui on n'a plus
» rien à attendre qu'une pitié inutile.
» Adieu , adieu , adieu. Je ne vivrai plus
» lorsque vous recevrez cette lettre ».



T A B L E

D U V O L U M E D E M A R S.

U

HISTOIRE des Amours de Lyfandre & de Califte ,	page 3
Les Faux Pas ,	91
Le Ridicule corrigé , Conte ,	165
Le Caractère Anglois , Conte ,	173

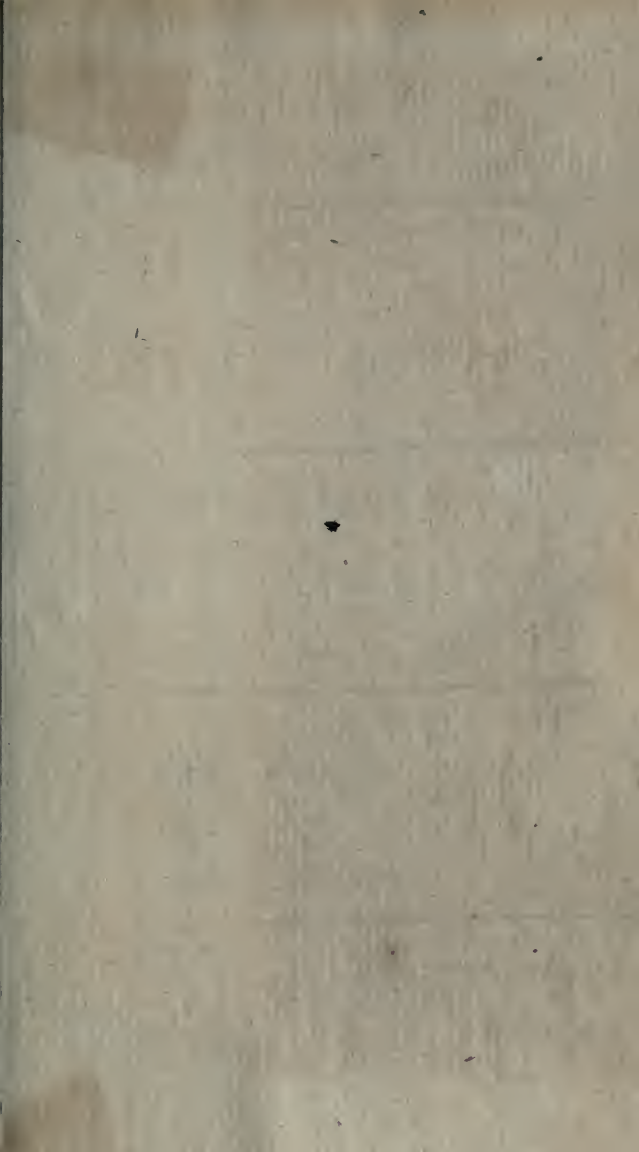
A P P R O B A T I O N.

J

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux , le Volume de la *Bibliothèque des
Romans* pour le mois de Mars. Le zèle actif
& éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage , le
choix distingué de ses Coopérateurs , & l'abon-
dance des sources , le rendront toujours intéres-
sant & précieux. A Paris, le 25 Mars 1784.

RAULIN.







Author

209744

LF
B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 155-156.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

